

Cahiers
du
MONDE RUSSE
et
SOVIÉTIQUE

3

Volume I

Avril-juin 1960

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES - SORBONNE
SIXIÈME SECTION : SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES
DIVISION DES AIRES CULTURELLES :
Centre d'Études sur l'U.R.S.S. et les Pays Slaves

CAHIERS DU MONDE RUSSE ET SOVIÉTIQUE

revue trimestrielle

publiée avec le concours

de l'Institut d'Études Slaves de l'Université de Paris,
du Centre de Recherches d'Histoire Slave de la Faculté des Lettres
et Sciences Humaines. Sorbonne,
du Centre des Relations Internationales de la Fondation Nationale
des Sciences Politiques,
du Centre Français de Droit Comparé.

Comité de rédaction :

Jacques BELLON – Alexandre BENNIGSEN
Henri CHAMBRE – René DAVID – Claude FRIoux
Basile KERBLAY – François de LIENCOURT
Roger PORTAL – Jean TRAIN – Stuart SCHRAM

ABONNEMENT (4 numéros)

Communauté Française, Maroc, Tunisie, Guinée, Indochine ..	33,00 NF
Autres Pays	40,00 NF
Le numéro	9,00 NF

MOUTON & CO, éditeur, Paris.

CAHIERS DU MONDE RUSSE ET SOVIÉTIQUE

Vol. I - 3

Avril-juin 1960

ÉTUDES

- Robert TRIOMPHE. Le mysticisme d'Alexandre Blok : étude de structure. 387
- Alexandre BENNIGSEN et Chantal QUELQUEJAY. Le problème linguistique et l'évolution des nationalités musulmanes en U.R.S.S. 418
- Terence E. ARMSTRONG. La route maritime du Nord. 466

CHRONIQUES

- Gabrielle FROMENT-MEURICE. La Sécurité Sociale en U.R.S.S. 482
- Basile KERBLAY. Quelques données sur l'effort de recherche scientifique en U.R.S.S. 497

BIBLIOGRAPHIE

- Georges C. HAUPT. Ouvrages bibliographiques concernant l'histoire de l'U.R.S.S. 502
- Alexandre BENNIGSEN. Les Kurdes et la Kurdologie en Union Soviétique. 513

Manuscripts

Les manuscrits non retenus restent pendant un an à la disposition de leurs auteurs qui peuvent, soit les reprendre aux bureaux de la revue, soit en demander le renvoi par la poste à leurs frais.

Passé le délai d'un an, les manuscrits non retenus ne sont pas conservés.

L'École Pratique des Hautes Études recommande aux auteurs de garder toujours un double de leurs manuscrits, et déclare dégager sa responsabilité au cas où l'un de ceux-ci viendrait à s'égarer.

Les opinions émises dans les articles publiés par les *Cahiers du Monde Russe et Soviétique* engagent la seule responsabilité de ceux qui les expriment. La Rédaction ne peut en aucun cas en être tenue responsable.

Tout auteur déposant un manuscrit est réputé avoir pris connaissance de ces dispositions et les accepter.

Toute la correspondance, manuscrits, livres et périodiques, doit être adressée aux *Cahiers du Monde Russe et Soviétique*, École Pratique des Hautes Études, Division des Aires Culturelles, 20, rue de la Baume, Paris-VIII^e.

LE MYSTICISME D'ALEXANDRE BLOK : ÉTUDE DE STRUCTURE

*Dočka, to sirena počt.
Beregis', pojdem-ka domoj...
Smotri : už tuman polžet.*

A. BLOK¹.

[« Ma fille, c'est une sirène
qui chante. Prends garde,
retrons chez nous, tiens !
Regarde : voilà le brouillard
qui s'approche. »]

Un spécialiste d'Alexandre Blok, M. Vladimir Orlov, vient de publier un ouvrage qui résume ses travaux antérieurs et ses thèses préférées sur le grand poète symboliste russe². On le lit d'un bout à l'autre avec intérêt, quoiqu'il se contente de compléter les commentaires déjà très pertinents dont il avait assorti les introductions et les notes des éditions soviétiques de Blok parues depuis une vingtaine d'années. Sans pouvoir entrer ici dans les multiples détours de ce nouvel ouvrage, nous en retiendrons une thèse essentielle. Blok serait victime d'une légende qui le défigure, en faisant de lui un mystique détaché de la terre, ayant perdu sa foi en la Belle Dame pour tomber dans le mysticisme le plus sombre. A cette légende M. Orlov oppose, sans peine, le portrait d'un Blok bien plus proche de ce monde, libéré à temps du symbolisme, du mysticisme et du pessimisme et retrouvant le réalisme, l'« historisme concret », l'optimisme : le poète aurait couronné son œuvre en célébrant non plus une femme idéale, plus ou moins mythique, mais la Russie vivante, le peuple russe et la Révolution — incarnation du génie de ce peuple. Sans doute, dans le détail, la thèse est plus nuancée, l'œuvre de Blok et son évolution sont présentées dans leur complexité, voire dans

¹ *U morja* (« Au bord de la mer »), P. 355. (Nous nous référons aux poèmes de Blok par l'abréviation P., suivie du numéro du poème dans les éditions de M. V. Orlov (*Sočinenija v odnom tome*, Ogiz, 1946 ; *Polnoe sobranie stihotvorénij v dvuh tomah*, in *Sov. pisatel'*, 1946).

² *Aleksandr Blok, Očerki Tvorčestva*, Moscou, 1956, Goslitizdat.

leurs « contradictions » internes. On ne nous cache pas que le poète a une conception aveugle de la Révolution, sentie par lui comme une force élémentaire, étrangère à toute direction, celle d'un chef comme celle d'un parti. L'image du Christ dans les *Douze* est longuement, parfois finement commentée, et son caractère « contre-révolutionnaire » n'est pas nié. En dépit de ces « ombres », l'œuvre de Blok apparaît dans ce livre comme une œuvre de lumière. Nous sommes à même de mesurer par là le progrès que Blok a fait dans la critique littéraire soviétique. Le temps de la sévérité, ou du moins de la réserve prudente à son égard, telle que la formulaient D. Blagoj en 1929³, D. Mirski en 1936⁴, semble passé.

Le but du présent travail n'est pas polémique. Il ne s'agit pas de chercher à savoir comment ou pourquoi une « intégration » plus poussée de Blok est devenue aujourd'hui à la fois possible et nécessaire, comme l'intégration récente de Dostoïevski par exemple. Il n'est pas question pour nous de nous demander si, dans la louable intention de concilier deux fidélités également respectables — la fidélité aux marxisme et la fidélité à Blok — on n'aboutit pas, en fait, à une double trahison. Nous voudrions essayer d'atteindre la structure profonde de son génie.

Or cette structure, selon nous, est parfaitement claire ; qui plus est, elle est dangereusement claire, et nous partageons à son sujet l'opinion de D. Mirski, quoique pour des raisons foncièrement différentes. Cette structure, à notre avis, a résisté à l'évolution (réelle, mais superficielle) du poète, et même s'est plutôt renforcée avec le temps. En un mot c'est une structure typiquement mystique ; et il est vain en ce sens d'opposer aux *Douze* les vers consacrés à la *Belle Dame* : le dernier chef-d'œuvre de Blok relève comme le premier d'un symbolisme et d'un mysticisme redoutables.

Pour le démontrer, nous allons à notre tour étudier l'univers mental de Blok aussi objectivement que nous le pourrons. Ceci veut dire que nous éviterons la méthode descriptive, qui consiste à « raconter » un univers poétique comme les profanes racontent le ciel — sans avoir étudié la météorologie ni l'astronomie⁵. Nous refuserons aussi la méthode comparative et abstraite qui fait le catalogue des affirmations et croyances de Blok pour les rapprocher

³ Voir l'article *Blok* de l'*Encyclopédie littéraire* de l'Académie communiste.

⁴ Voir dans l'édition de Blok en 12 volumes (*Sovetskij pisatel'*, 1936), l'introduction de D. Mirski aux œuvres en prose de Blok, et la dénonciation de l'*istoričeskij sumbur, kotoryj caril v soznanii Bloka* (le galimatias historique qui régnait dans la conscience de Blok), t. VIII, pp. xxv-xxviii. C'est à cette édition que renvoient nos références du présent article aux textes en prose de Blok (en abrégé SP.).

⁵ Le meilleur exemple français de la méthode descriptive est le livre de M^{me} Sophie Bonneau, *L'Univers poétique d'Alexandre Blok*, Paris, 1946.

des courants mystiques contemporains et dégager les influences subies par le poète : si intéressant qu'il puisse être de comparer Blok à Tjutčev, à Vladimir Solov'ev, à Nietzsche, à Wagner, à Spengler et aux prophètes ténébreux de l'irrationalisme allemand⁶, c'est un autre visage du poète que nous chercherons à profiler ; un visage moins poétique peut-être, car la poésie de Blok est pour nous le reflet d'une psychologie qui nous retiendra plus que la poésie même ; un visage moins philosophique aussi et plus vrai, car Blok était au fond assez peu doué pour la pensée abstraite, et même pour la pensée mystique, volontiers ratiocinante, chère à ses amis solov'evistes. Tout simplement la face mystique, rayonnante de mysticisme brut, primitif, élémentaire, beaucoup plus dangereux et contagieux que le mysticisme travaillé et artificiel de l'intelligentsia décadente, beaucoup plus captivante aussi pour le connaisseur. Car dans la transparence de cette matière mystique non élaborée, on lit d'un coup d'œil certaines composantes primaires de la psychologie nationale. Et nous finirons par constater, une fois de plus, que les grands écrivains sont souvent des hommes très ordinaires : l'absence d'originalité dans les idées est le prix dont ils payent la splendeur de leur langue, le privilège de mériter la gloire en se faisant l'écho des masses et du monde. A l'heure où le poids de certaines masses humaines pèse si fort sur la culture, il convient de rechercher chez leurs poètes l'intelligence des structures mentales élémentaires qu'ils ont su décorer du vêtement prestigieux de leurs vers. Mais la recherche n'aboutira que si, chemin faisant, nous savons échapper aux sortilèges de la musique. Imitons Ulysse qui bouchait les oreilles de ses matelots avec de la cire pour passer sans péril devant la rive où retentit le chant des sirènes. Nous allons passer avec notre équipage critique tout au long de l'œuvre de Blok, en refusant toute complicité de cœur avec ce sombre génie. Prisonnier volontaire de notre intolérance, nous n'en aurons que plus d'objectivité pour mesurer la puissance d'incantation du poète et pour caractériser la mentalité des fidèles qui osent l'aimer. Ainsi Ulysse, attaché au haut de son mât, mais les oreilles tout ouvertes à l'étrange mélodie, dressait, pour la retracer au roi des Phéaciens, la carte du rivage mystique.

*
* *

Blok, qui avait la superstition des chiffres⁷, était né, à n'en pas douter, sous le signe du chiffre 3. C'est pourquoi toutes ses images,

⁶ Voir l'excellent article de R. Labry, *RES*, XXVII, 1951, pp. 201-208, *A. Blok et Nietzsche*.

⁷ Cf., par exemple, la fin de l'*Autobiographie* de Blok (à propos du chiffre dans sa vie).

comme toutes ses idées, avant même d'être nées, sont obligées de s'insérer dans une structure à trois éléments dont elles ne peuvent s'échapper. Cette trinité ordonne les paysages et le décor des poèmes, suscite un sens dramatique de la société et de l'histoire : autrement dit elle régit l'espace comme elle gouverne le temps. La seule évolution que Blok ait connue a consisté à l'enrichir, c'est-à-dire à multiplier les groupes ternaires dans son univers mental, ou bien à la polariser, en mettant l'accent sur un des trois éléments de préférence aux deux autres ; mais toujours les trois sont présents. Étudions donc la trinité de Blok et ses avatars principaux à travers l'espace et le temps, en partant de notions banales, connues de tous.

Les régions de l'espace terrestre chez Blok sont définies par le schéma suivant, déjà inscrit en filigrane dans son premier recueil de poèmes *Ante lucem* :

gorod (la ville)	les, more, step' (forêt, mer, steppe)	dal', gorizont (lointain, horizon)
okrajna (banlieue)	reka (le fleuve)	tot bereg (l'autre rive)
etot bereg (cette rive)	boloto (le marécage)	

La fonction de ces trois régions dans la poésie de Blok est à peu près invariable.

Blok est un poète de la ville, comme d'autres symbolistes, comme Verhaeren (qu'il avait lu avant même la traduction de V. Brjusov qui attira l'attention en Russie sur l'auteur des *Villes tentaculaires*)⁸. Ce serait faire injure à Blok que de retrouver systématiquement, à l'origine de ses poèmes citadins, l'image du Pétersbourg où il est né et a vécu, d'insister par exemple sur certaines descriptions presque « réalistes » de la capitale qu'on trouve dans *Vol'nye mysli*, dans *Vozmezdje*, en les opposant à la ville fantomatique de *Gorod*, de *Korol' na ploščadi* (« Le Roi sur la place »), de *Pesnja sud'by* (« Le Chant du destin »), de *Rasput'ja* (« Carrefours »), de *Nočnaja Fialka* (« La Violette nocturne »), ou à cette ville imprécise qui paraît au loin dans le décor d'*Ante lucem*. Nous savons bien que pour Blok la réalité n'est pas distincte de ses fantômes, à moins qu'elle ne soit elle-même fantôme et illusion. Ce qui compte, c'est que Blok faisait profession de ne pas aimer la ville, et que, dans sa trinité, elle est le principe du mal. La ville mythique de Blok rejoint ainsi celle de Gogol dans la *Perspective Nevski*, pleine de mensonge et d'illusion dans le faux jour démoniaque de ses réverbères ; elle annonce celle

⁸ Cf. SP., t. X, pp. 293-306.

du poète prolétarien Kazin. La ville de Blok, c'est l'enfer, le domaine d'une civilisation condamnée.

Une lettre à Ivanov nous assure que Blok ne commençait à respirer qu'en banlieue⁹. De fait ses poèmes nous emmènent volontiers dans les faubourgs, aux carrefours où souffle un peu d'air. Et de là on gagne peu à peu des régions plus fraîches et plus pures, qui portent différents noms suivant les occasions, mais qui ont toutes le même sens et font partie de la même province sur la carte mystique : la forêt, la mer et les marais. Là encore le mythe prend appui sur une réalité autobiographique : la mer occidentale et le port de *Ee pribytie* (« Elle arrive »), de *Korol' na ploščadi*, sont empruntés à la géographie pétersbourgeoise ; les marais et les forêts (le fameux *zubčatyj les* : la forêt dentelée) appartiennent en propre au décor de Šahmatovo, la maison de campagne familiale. Mais ce paysage s'est imposé au poète comme un symbole : il représente le monde opposé au monde de l'homme civilisé, le libre univers de la nature. La ville était lumière aveuglante et chaleur étouffante pendant le jour, prostitution et débauche nocturne, artifice, déterminisme, décadence. Ici tout est fraîcheur et spontanéité, renaissance et liberté.

Sans doute Blok n'a pas trouvé tout de suite que la mer et les marais formaient le décor le mieux adapté à son bon génie. Dans ses premiers vers, sa campagne est aussi pâle que sa ville et on voit défiler dans *Ante lucem, lug* (la prairie), *voda* (l'eau), *reka* (le fleuve), *širokoe pole* (la campagne nue), *gora* (la montagne), *les* (la forêt). Mais quand il a découvert toute la *stixijnaja sila* (la puissance élémentaire) de la mer, il s'y abandonne avec complaisance. Significatif est à cet égard le poème *Ee pribytie*, où le romantisme maritime est bien plus accusé que dans le drame *Korol' na ploščadi* qui en est tiré : Blok y célèbre, sur un rythme de chansons populaires qui annonce le rythme des *Douze*, les amours du marin avec les flots, le message électrique des phares dans la tempête et l'arrivée des bateaux, annonciateurs des temps nouveaux. C'est d'ailleurs l'océan qui a dicté à Blok l'itinéraire de son voyage en France — en pays basque et en Bretagne. Aussi dans *La Rose et la Croix*, le héros doit-il quitter son château provençal pour venir aux rives armoricaines et y découvrir, sur une côte rocheuse, dans la neige et le vent, Gaétan, qui connaît le sens mystérieux de la vie et chante la « joie-souffrance ». Quant à la côte basque, elle s'est muée en symboles plus

⁹ « Peterburg -gigantskij publičnyj dom, ja čuvstvuju. V nem ne otdohnut', ne uznat' vsego, otdyh kratok tam tol'ko, gde mačty skripjaj, barki pokačivajutsja, na okrajne, na ostrovah, sovsem u nog zaliva v sumerki » (25 juin 1905). Pétersbourg est une gigantesque maison publique, je le sens. Pas moyen de s'y reposer, de s'y reconnaître ; un bref repos n'existe que là où les mâts grincent, où les péniches se balancent, aux limites de la ville, tout à fait aux pieds du golfe au crépuscule.

suggestifs encore dans *Solov'jnyj sad* (« Le jardin aux rossignols ») : le poète est cet ouvrier fait pour exploiter les roches friables du rivage à l'heure du reflux ; mais il trahit sa vocation pour de trop aristocratiques amours dans un enclos plein de roses. Aussi l'océan se vengera à l'heure du flux, et quand le poète voudra reprendre sa place, des monstres l'accueilleront au bord de l'eau, et d'autres ouvriers lui succéderont pour exploiter à leur tour la roche océane : symbole, selon nous, de la nécessité pour le poète d'être au contact des masses, de capter leurs énergies ; mais conscience aussi d'être un aristocrate décadent qui n'aura plus sa place au jour de la révolution.

Plus encore que la mer, Blok a aimé le marécage, et il ne fait pas de doute que son romantisme paludéen lui était plus naturel que son romantisme maritime. Il retrouvait ainsi un des symboles majeurs de sa nation : le héros des contes russes Ivan Tsarévitch lui montrait la voie en lançant sa flèche dans le *grjaznoe boloto* (marécage boueux) où une fiancée merveilleuse, la *ljaguška-carevna* (la grenouille) fait des miracles fort humiliants pour le *staršij* et le *srednij brat* (les frères aînés d'Ivan) qui ont choisi d'aimer une aristocrate. Déjà indirectement présent dans *Ante lucem*¹⁰, puis dans les *Stihi o prekrasnoj Dame*¹¹ (« Vers sur la Belle Dame »), le marais s'étale à partir de 1905-1906 dans la poésie de Blok, et ce n'est pas un hasard à cette date. Ainsi les marais de *Puzyri zemli* (« Les Bulles de la terre ») sont pleins de créatures merveilleuses qui ont « leur Christ à elles »¹². On sait comment le rêve de *Nočnaja Fialka* raconte la promenade du poète depuis les limites de la ville jusqu'en plein marécage : là fleurit la pure violette des nuits et se dresse l'izbouchka féérique où Blok retrouve les grands rêves de son passé ; ces rêves qui ont longtemps dormi dans leur décor ancien, prennent maintenant une vie nouvelle, semblable à l'épanouissement de la fleur mystérieuse qui annonce la venue dans le monde d'une joie aussi parfaite qu'inattendue. Cette joie, c'est l'avènement des masses, campées actuellement dans les marécages du monde. Un étrange « sonneur noir » l'annonce en faisant sonner à toute volée dans la nuit une cloche énorme¹³ : la cloche de « l'antihumanisme », comme dira Blok dans un texte de prose où il parle en clair. En attendant, le poète erre dans les marais comme un cavalier perdu, d'une motte de terre à l'autre, sous le regard amoureux de sa fleur violette¹⁴ ; il passe à toute vitesse dans la nuit, cherchant son phare

¹⁰ Cf. P. 203 (21 juillet 1902) et P. 123 (1901).

¹¹ Avec les *Gladi beskonečnyx vod* (« Miroirs d'eau sans fin ») de *Gamajun*, *ptica veščaja* (P. 16).

¹² P. 325.

¹³ P. 391.

¹⁴ *Bezvremen'e*, II.

parmi d'étranges feux follets, plein du sentiment réconfortant de l'infini¹⁵. Mais cette course, cette attente illimitée du présent finiront, comme finira la lente infiltration des gouttes d'eau qui, en vertu de leur capillarité secrète, se confondront un jour pour annoncer à la Russie épouvantée la venue d'un « Christ dévorant comme une flamme »¹⁶.

Bien sûr on trouve, notamment dans *Pesnja sud'by* et dans *Rodina* (« Mon pays »), d'autres paysages que ceux-là : le fleuve, la steppe à *kovyl'*, la plaine immense. Ils sont moins appuyés cependant que le marais, sans doute parce que Blok était un Russe du Nord. Tout au plus doit-on dire qu'avec le temps Blok est un peu revenu de sa fange mystique pour retrouver des décors russes tout aussi importants, non moins traditionnels et non moins enivrants. Quoi qu'il en soit, tous ces lieux d'ivresse sans borne occupent la même place dans la structure trinitaire, qu'il s'agisse de la steppe ou de la mer, de la forêt ou du marais. Ils s'ouvrent aux limites de la ville et du port, comme un monde de liberté élémentaire, de ressources intarissables, de germination et de vie. Et déjà ils nous laissent entrevoir le troisième monde, la troisième personne de la trinité.

Il est capital, à notre sens, de situer d'abord dans l'espace ce saint-esprit dont Blok a souvent chanté les effusions. Il est « au-delà » des forêts et des marais, et sa désignation géographique est *dal'*, *gorizont*, (*tot*) *bereg* (le lointain, l'horizon, l'autre rive). C'est la limite ultime de la forêt, une ligne ténue et sombre doublée par le trait lumineux de l'aube ou dominée par une étoile¹⁷. C'est la rive opposée à celle où se tient le poète, et d'où retentit un appel¹⁸. Il faudrait accoster là-bas, comme accosteront un jour au port les bateaux venus de l'horizon occidental, porteurs des secrets d'outre-mer, et on les verra hisser le drapeau rouge avant de prendre possession de la terre.

¹⁵ P. 694. Beau poème, avec sentiment cosmique de l'aventure humaine, semblable à la fuite du monde dans l'espace nocturne. Blok aimait beaucoup ce poème (cf. le commentaire de V. Orlov).

¹⁶ *Vest' o szigajusšem Hriste*, P. 730 (29 août 1914). Dans ce poème le thème aquatique succède à un thème forestier, qui sert de cadre à l'adoration d'un premier Christ. Nous donnons ci-dessous la clef de ces symboles.

¹⁷ P. 121, etc.

¹⁸ P. 116 :

*Otbleski, sumerki vešnie,
Kliki na tom beregu.*

[« Reflets vagues, crépuscule printanier, appels là-bas sur l'autre rive. »]

P. 438 (*Neznakomka*) :

*Smotru za temnuju vual'
I vižu bereg očarovannyj
I očarovannuju dal'.*

[« ... Je regarde derrière son voile sombre, et je vois une rive enchantée et un horizon enchanté au loin. »]

Toute la poésie de Blok est pleine de ces *zori vdali* (aubes au loin), de ces échappées vers un horizon lointain et imperceptible qui est le point de rencontre du ciel et de la terre, comme la rive et le port sont un point d'arrivée pour les bateaux : le point d'insertion du rêve dans le réel, ou plutôt du réel dans le rêve. Le règne du saint-esprit commence évidemment après la descente du ciel sur l'horizon, après l'arrivée des bateaux, et, par conséquent, au-delà de l'espace terrestre.

Nous voici donc arrivés aux limites de la terre. Mais avant de les abandonner pour entrer avec le poète russe dans les étendues cosmiques, nous leur jetterons un dernier regard pour vérifier la loi de la structure trinitaire dans le miroir universel du langage. Blok lui-même ne disait-il pas que son style reflétait son univers poétique au même degré, sinon mieux encore, que le contenu mental de son œuvre ? Or l'architecture linguistique de sa poésie, pour variée qu'elle puisse être dans le détail, tourne autour de trois motifs essentiels : le langage de l'intériorité et de la prison ; le langage de l'illimité et du passage ; le langage de la limite atteinte, du franchissement définitif, de la délivrance. Et il y aurait toute une étude à faire sur la dialectique linguistique des trois régions de l'espace chez Blok, dialectique particulièrement visible dans les nœuds prépositionnels ou préverbaux : celle du *v* (dans) et du *iz* (hors de), celle du *po*, du *pro*- et du *mimo* (passage), celle du *skvoz'* et du *za* (à travers, derrière, au-delà). Cette étude n'a pas sa place ici, et nous nous contenterons de noter le rôle important chez Blok de la préposition *za* (derrière, au-delà), caractéristique du jeu de cache-cache mystique, avec son effort pour dépasser les apparences¹⁹.

Le triptyque de la carte terrestre sert à loger la carte du ciel. L'espace aérien et cosmique chez Blok peut se schématiser comme suit :

<i>dnevnoe nebo</i> (le ciel diurne)	<i>tuča, mgla, tuman</i> (nuage, brume, brouillard)	<i>zvězdy</i> (les étoiles)
<i>solnce</i> (le soleil)	<i>veter, burja</i> (vent, tempête)	

¹⁹ Typiques sont pour nous des vers comme ceux de *Novaja Amerika* (« La nouvelle Amérique ») :

Za snegami, lesami, stepjami
Tvoego mne ne vidno lica.

[« Derrière son masque de neige, de forêts et de steppes je ne peux distinguer ton visage. »]

Cf. aussi P. 734 (*Opjat' za tumannoï rekoï ty kličes' menja izdali* : de nouveau, par-delà le fleuve embrumé, tu m'appelles de loin, etc.) ; P. 716, etc. Il est bien évident par ailleurs qu'une étude stylistique de l'emploi des prépositions chez Blok relève d'autre chose que de simples calculs de fréquence.

Blok, naturellement, a peu de goût pour le soleil. Mais les thèmes solaires sont quand même présents chez lui à l'occasion. Ils décorent le paysage urbain où le feu du ciel répand une flamme infernale. Dès le recueil *Ante lucem*, l'image du *znoj* (ardeur de l'été, chaleur torride) exprimait le refus du ciel et le poète évoquait un « disque sanglant », et, dans son embrasement, la matière cérébrale en fusion, condamnée à la terre et à la trivialité²⁰. Plus significatif encore cet hymne de *Gorod*, daté du 27 août 1904, à la gloire du « forgeron céleste » et de son feu dévorant²¹.

À la démente destructrice du soleil Blok opposera-t-il les charmes bienfaisants de la lune ? Certes l'astre des nuits bénéficie chez lui de certains privilèges et autorise certains espoirs²². Mais Blok lui préfère les étoiles. Ce romantisme stellaire n'est pas nouveau ; ce qui l'est, c'est l'usage systématique que Blok en fait. Il a peu à peu enrichi le symbolisme assez plat de ses premiers vers²³ de tout un arsenal ouranien, où figurent en bonne place la voie lactée — ceinture de la femme-étoile²⁴ —, les étoiles filantes²⁵ et la comète. L'étoile est un symbole de l'idéal : cette petite lumière qui brille au loin dans la nuit russe, image de l'intelligentsia perdue dans la masse du peuple, faisait partie depuis longtemps des symboles nationaux, et on la voit utilisée non seulement par les poètes (Tjutčev et Fet), mais même par le comte Alexis Tolstoï à la fin de son roman historique *Knjaz' Serebrjanyj*²⁶ et par Korolenko²⁷. L'originalité de Blok est d'avoir inventé l'étoile filante (descente du ciel sur la terre, mais descente qui est une chute et ouvre un faux paradis) et surtout la comète : parce que son orbite échappe aux lois, la comète matérialise l'individualisme forcené du poète et se révèle apte à personnifier l'amour sans frein, cher à l'amant de Faïna et de Carmen ; c'est l'astre qui

²⁰ P. 64 :

*Tam budet znoj, no znoj zemli vseгдаšnjij.
Krovavij šar rasplavit mozg do tla.*

[« Là-bas l'ardeur sera l'ardeur éternelle de la terre. La boule sanglante amènera le cerveau à son point de fusion parfaite. »]

²¹ Voir ci-dessous, p. 000.

²² P. 10, 51, 87.

²³ Cf. P. 97.

²⁴ P. 486.

²⁵ C'est dans *Neznakomka* (la pièce de théâtre, et non le poème de ce nom) que les thèmes étoilés sévissent avec le plus de fureur.

²⁶ Précisons qu'il s'agit dans ce roman d'une vision symbolique de toute l'histoire russe.

²⁷ Dans le court récit *Ogon'ki* (1900) (une petite lumière, aperçue la nuit par un voyageur qui, descendant un grand fleuve sibérien, croit se rapprocher de la lumière et ne s'en rapproche pas : telle est pour Korolenko la lumière de la civilisation en Russie). Ce récit symbolique a été illustré par le peintre N. Žukov.

plane dans le ciel de la *cyganščina* (la mentalité tsigane) et finit par s'effacer dans un au-delà inaccessible :

*Sama sebe zakon, -letiš', letiš' ty mimo,
K sozvezdijam inym, ne vedaja orbit²⁸.*

[« Ta loi, c'est toi, et ton vol n'est que passage, en dehors de toute orbite, vers d'autres constellations. »]

La comète s'inscrit donc dans les thèmes de passage et les symboles du monde intermédiaire, plutôt que parmi les symboles paradisiaques et parmi les étoiles, tandis que l'étoile filante suppose un refus païen du ciel : « la vierge-étoile filante veut qu'on lui tienne des propos terrestres », déclare l'Inconnue au poète « bleu », trop épris d'un céleste idéal²⁹. Sous leur triple forme (étoile filante, comète, étoile fixe) les étoiles demeurent donc un symbole ambigu, qui participe des trois mondes. C'est pourquoi l'une des plus brillantes étoiles de la cosmologie de Blok se plaît visiblement à briller au-dessus des marécages³⁰, comme la *korolevna* (la fille du roi) brille dans l'*izbouchka* de *Nočnaja Fialka*.

Ainsi après les météores démoniaques et leur contraire, les étoiles idéales, nous voici amenés à la troisième région de l'atmosphère : ce *medium*, qui joue le même rôle que les forêts, la mer et les marais jouaient à la surface du sol mystique, c'est le domaine du brouillard, de la tempête et du vent. La zone des brumes sépare le soleil infernal de la clarté des étoiles. A travers ses voiles, la Belle Dame se laisse parfois entrevoir un instant avant de repartir dans les nues³¹. Dans le monde intermédiaire on a souvent l'impression que le voile ne se lèvera jamais — à moins d'être initié, bien sûr : ainsi la brume recouvrait le champ de bataille symbolique de Kulikovo avant que soit révélée l'issue fatidique de la bataille³². Le thème parallèle du vent, de la tempête, et notamment de la tempête de neige (*v'juga, metel'*), est si développé chez Blok que nous n'avons pas besoin d'y insister ici : c'est avant tout un thème de liberté, de passage et d'attente, qui peut frôler à l'occasion les thèmes paradisiaques et les thèmes infernaux. Rappelons seulement qu'il a la même valeur dans

²⁸ *Karmen*, P. 726. On sait que la comète est l'emblème des Gitans et figure sur leur drapeau, avec seize rayons sur fond d'azur.

²⁹ « *Padučaja deva-zvezda hočet zemnyh rečej* » (*Neznakomka*, vision II).

³⁰ Cf. *Bezvremen'e*.

³¹ P. 50 :

*To večno junaja prošla
V neozarennye tumany.*

[« C'est Elle, l'éternellement jeune, qui vient de passer, en direction des brumes non illuminées. »]

³² *Rodina*, P. 731-735 ; *Narod i intelligencija*, SP., VIII, 17.

les *Douze*³³ que par exemple dans *Ee pribytie* : s'il matérialise, comme la mer et le marais, le dynamisme des forces instinctives élémentaires, il marque aussi un en-deçà du paradis. Sans doute la voix prophétique de l'orage annonce-t-elle que la joie est proche³⁴. Mais dans *Pesnja sud'by*, le vent qui souffle sur la plaine enneigée³⁵ sert de décor au rêve inachevé de German : Faïna s'éloigne dans la tempête, et le colporteur qui se charge de guider le héros le met en garde contre la *v'juga*³⁶. Le paradis avec ses étoiles est au-delà des tempêtes, comme l'arrivée des bateaux bleus, comme le Christ des *Douze* est *za v'jugoï*, comme sa démarche est *nadv'južnaja* (au-dessus des tourbillons de neige).

*
* *

En élargissant aux dimensions cosmiques les trois régions de l'espace terrestre, Blok simultanément bâtissait un *temps* historique et planétaire à l'image de l'espace — à moins qu'il n'ait construit l'espace à l'image de ce temps intime, non mesurable et musical, qu'il prétendait porter en lui et capter comme une onde émanée du *mirovoj orkestr* (de l'orchestre universel)³⁷. Rien n'est plus facile, par conséquent, que de matérialiser sur notre triptyque les trois moments de la durée :

<i>den'</i> (le jour)	<i>večer</i> (le soir)	<i>noč'</i> (la nuit)	<i>zarja</i> (l'aube)
<i>leto</i> (l'été)	<i>osen'</i> (l'automne)	<i>zima</i> (l'hiver)	<i>vesna</i> (le printemps)
<i>prošloe</i> (le passé)		<i>nastojaščee</i> (le présent)	<i>buduščee</i> (l'avenir)

³³

Veter, veter
Na vsem bož'em svete..., etc.

[« Le vent, le vent règne sur toute la création. »]

³⁴ P. 344, *Golos v tučax* (« la voix dans les nuages »).

³⁵ Septième tableau.

³⁶ *Nu, dvigajsja, brat, dvigajsja : èto svjatomu tak prostojať nipočem, a našemu bratu nel'zja, zaneset v'juga. Malo li narodu ona ukačala, ubajukala* (Allons, avance, mon frère, avance : un saint n'a pas de peine à rester arrêté comme ça, nous autres, on ne peut pas : la tempête nous ensevelirait sous la neige. Ce qu'elle a pu en bercer, des gens, en endormir pour toujours !).

³⁷ Cf. *Krušenie gumanizma* (« Le naufrage de l'humanisme »), SP., VIII, 119. En fait ce temps intime est le temps imperfectif, comme disent les linguistes ; et Blok l'opposait au monde achevé, trop déterminé, du temps perfectif. Blok, on le devine, construisait l'histoire dans le cadre linguistique de son pays. Toute pensée — et la pensée mystique la première — relève d'abord du verbalisme. Cf. ci-dessous.

A la malédiction du jour succède l'apaisement du soir. C'est à l'heure du couchant qu'apparaissent les bateaux messianiques³⁸. Bientôt la nuit vient, nuit tioutchévienne, pleine de songes vivifiants, de présences et d'attente, qu'elle soit traversée par le vent d'hiver ou baignée par la lumière dorée des étoiles, que ce soit la nuit de la ville, avec ses feux artificiels et sa débauche hallucinante, la nuit où la femme tzigane déploie ses bijoux et ses charmes, ou bien la nuit du marais avec ses feux follets, ou la nuit constellée de la steppe :

*Tolpjatsja angel'skie rati
Za plotnoj zavesoj okna,
No s nami noč' — bujna, hmel'na...*

*Da ! s nami noč' ! I novoj vlast' ju
Dnevnaja noč' obremlet nas,
Čtoby mučitel'noju strast' ju
Den' obessilennyj pogas...³⁹.*

[« Des légions d'anges se pressent derrière le rideau opaque de la fenêtre, mais la nuit est avec nous, et sa fougue, et son ivresse... Oui ! la nuit est avec nous ! Et la nuit du jour nous ceindra d'une puissance nouvelle, pour que le jour épuisé par sa passion torturante s'éteigne à son tour... »]

La nuit a beau, comme l'étoile filante, prendre à l'occasion une nuance démoniaque, elle est avant tout le décor prédestiné du mouvement et du passage, comme le jour est celui de l'immobilité, de la fixité, du déterminisme infernal. Aussi l'image du galop et du vol dans la nuit, comme celle du vent dans les ténèbres, domine-t-elle l'univers nocturne de Blok, et elle chasse vers la périphérie la pauvre lune, astre de fixité⁴⁰.

La vraie nuit sera suivie d'une *zarja* (aurore) superbe, toute rouge, déjà pressentie à l'horizon. C'est au point du jour que paraît la fusée annonçant l'entrée des bateaux dans la rade⁴¹, que se montrera la Belle Dame. C'est pourquoi le recueil qui annonce au public la céleste apparition évoque une aube naissante et s'appelle *Ante lucem*... La logique impliquerait que cette aube miraculeuse amène après elle le plein jour de la révélation et du paradis ; mais impossible, puisque le jour est condamné aux enfers, et qu'un même symbole fondamental peut difficilement avoir deux sens contradictoires. Aussi le plein jour de par-delà l'aurore ne se lève-t-il jamais ;

38

*V čas zakatnyj, v čas hrustal'nyj
Pokazalis' korabli (Eë pribytie, P. 344).*

[« A l'heure du couchant, heure cristalline, les bateaux parurent. »]

39 P. 496.

40 Cf. ci-dessus, noté 22.

41 *Eë pribytie*.

le voile que Blok soulève pour nous révéler l'enfer reste obstinément baissé, ou à peine entrouvert, aux portes du paradis.

Comme sa vision de l'espace, Blok inscrit sa vision du temps dans l'architecture linguistique de ses poèmes. Est-ce un hasard si l'hymne à l'astre du jour que nous avons cité tout à l'heure décrit au *perfectif* le déterminisme infernal du feu solaire ?

*V pyl'nyj gorod nebesnyj kuznec prikatił
Ognevoj peremenčivij disk...
Voť v okno, gde spokojno tekla
Pyl'no-seraja mgla,
Luč vonzilsja v prožžennoe serdce stekla,
Kak igla.
... Vseĭm raskryvšim pred solncem tosklivuju grud'
Na rasput' jah, v podvalah, na bašnjah-hvala !
Solncu, derzkomu solncu, provibšemu put' —
Naši gimny, i pesni, i sny — bez čisla !...
Zolotaja igla !
Ispolinskim lučom poražennaja mgla !
Opalennym, smetennym, sožžennym do tla —
Hvala !⁴²*

[« Le forgeron céleste a roulé sur la ville poussiéreuse son disque enflammé et changeant... Voici qu'à la fenêtre, où la brume versait tranquillement sa grisaille poussiéreuse, un rayon a percé le cœur brûlé de la vitre, comme une aiguille... A tous ceux qui ont découvert devant le soleil leur poitrine angoissée, aux carrefours, dans les caves, sur les tours — gloire ! Au soleil, au soleil insolent qui a frayé la voie — nos hymnes et nos chants et nos rêves — à jamais !... Aiguille d'or ! Brume terrassée par un rayon gigantesque ! Aux êtres brûlés, balayés, consumés jusqu'au bout — gloire ! »]

L'effet infernal de cette accumulation de perfectifs solaires est d'autant plus saisissant que Blok leur oppose dans une même strophe le libre imperfectif de la brume :

*Voť v okno, gde spokojno tekla
Pyl'no-seraja mgla,
Luč vonzilsja v prožžennoe serdce stekla.*

Comment en serait-il autrement ? La lumière crue du jour donne des formes, donc des bornes à toutes choses : elle est sœur de l'aspect perfectif qui arrête le temps. Elle est la prison du passé, ou du présent agonisant des civilisations condamnées. La nuit, au contraire (et déjà le brouillard, son frère), supprime les limites des choses, c'est la nuit des temps sans rives ; elle répond aux étendues illimitées de l'espace (forêts, mer, marais, steppe), elle est fuite hors de l'histoire, éternisation de l'instant qui passe, effacement du but dans l'im-

⁴² P. 416.

mensité imperfective. Aussi l'*imperfectif* est-il la dominante des nocturnes :

*Bolotistym, pustynnym lugom
Letim. Odni.
Von, točno karty, polukrugom
Rashodjatsja ogni.*

*Gadaj, diťja, po kartam noči,
Gde tvoj majak...
... On morem noči zamknut — dal'nyj
Prostor l'gov...
Vse govorit o bespredel'nom,
Vse hočet nam pomoč',
Kak ètot mir letet' bescel'no
V sijajuščuju noč'⁴³.*

[« Dans le désert marécageux d'un pré immense nous volons. Seuls. Là-bas des feux follets s'éloignent, en éventail, comme des cartes.

Tire ta carte, enfant, parmi les cartes de la nuit, et devine où est ton phare... L'océan de la nuit l'enserme — l'immense étendue des prés. Tout parle de l'illimité, tout veut nous aider et, comme ce bas monde, voler sans but dans la nuit étincelante. »]

Poème d'une richesse étonnante pour le russisant, car il montre que la mentalité imperfective (comme son corollaire, la mentalité perfective) n'est pas seulement un système de verbes, mais groupe une série de notions attachées à des substantifs, à des adjectifs, à des adverbes : la même affinité, qui rapproche ici des verbes à l'aspect imperfectif les mots suggérant l'illimité, rapprochait tout à l'heure, dans le poème solaire, les verbes perfectifs de mots suggérant la définition parfaite, la limite absolue, la forme absolument nette (le disque, la vitre de la fenêtre, le rayon, l'aiguille, etc., et même, à la limite, la ville dont le nom russe signifie — l'étymologie populaire elle-même peut le sentir — « enclos limité »).

Certes, il est chez Blok des poèmes de structure moins simple que les précédents. Mais l'essentiel est de bien tenir les deux bouts de la chaîne. La nuit imperfective est l'univers du passage, entre deux jours perfectifs : le jour de la damnation, lourd du poids du passé, et le jour, à peine entrevu, du paradis futur.

Même dialectique obligatoire dans le déroulement des saisons. L'été, avec son *paljaščij znoj* (chaleur torride), participe de la damnation solaire. Blok aime déjà l'automne, et il est dans son élément en hiver, parmi les *v'jugi i meteli* (tourbillons et tempêtes de neige). L'hiver est le décor naturel de la *snežnaja deva* (vierge des neiges), du cycle poétique *Snežnaja maska* (« Le masque de neige »), des der-

⁴³ P. 694.

niers tableaux de *Pesnja sud' by*, des *Douze*. La neige, comme la nuit, comme la forêt, comme la mer (... comme la mort !) efface les formes des choses et brise les déterminismes du paysage ; elle recouvre la variété divergente des lignes de son immense unité. Et cette unité est liberté : si l'âme est trop sensible à l'immobilité sépulcrale qu'elle impose à la terre, il lui suffit d'imaginer le vent qui met en mouvement l'univers enneigé pour retrouver dans sa plénitude la sensation du *bespredel' noe* (de l'illimité), et avec elle l'ivresse d'une liberté sans frein. Le long hiver russe n'a pas plus de rive que la mer.

Et pourtant, dans la climatologie mystique, comme la nuit est suivie d'une aube, l'hiver débouche sur un printemps. Chassant les brumes fantomatiques, le printemps peuplera le pays tout entier de ses vierges pures⁴⁴. On l'aperçoit au loin, du fond de l'hiver, comme la ligne rougeâtre de l'aube du fond de la nuit :

*Čas pridet, v holodnye meteli
Dal' vesny zaglj Janet, vesela*⁴⁵.

[« L'heure viendra où dans le froid et la tempête, l'horizon lointain du printemps apparaîtra, joyeux. »]

Ainsi, dans le climat à prédominance hivernale de sa poésie, Blok se risque parfois à faire entrer le paradis printanier de l'avenir, sa lumière et son soleil :

*Verju v solnce zaveta,
Vižu zori vdali.
Ždu vselenskogo sveta
Ot vesennej zemli*⁴⁶.

[« Je crois au soleil de l'Alliance, je vois des aubes au loin. J'attends une lumière universelle jaillissant de la terre printanière. »]

Adviennent donc, poète, la grande raspoutitsa des printemps messianiques !

* * *

Il est facile de remonter de ces symboles concrets vers les vastes fresques plus ou moins abstraites que la pensée de Blok a prétendu ériger en système intellectuel. Le temps du poète, avec ses jours et ses saisons, constitue le cadre symbolique de toute une *historiosophie*

⁴⁴ P. 82.

⁴⁵ P. 158.

⁴⁶ P. 167.

aussi typiquement russe que les images concrètes qui la sous-entendent. La voici en présentation schématique.

<i>otec</i> (le père)	<i>syn</i> (le fils)	<i>mladenec</i> (le bébé)
<i>civilizacija</i> (la civilisation)	<i>kul'tura</i> (la Kultur)	<i>novyj čelovek</i> (l'homme nouveau)
<i>cerkov'</i> (l'église officielle)	<i>sektantstvo</i> (les sectes)	<i>Hristos</i> (le Christ)
<i>intelligencija</i> (l'intelligentsia)	<i>narod</i> (le peuple)	<i>novoe obščestvo</i> (la société nouvelle)
<i>buržuažnyj mir</i> (le monde bourgeois)	<i>revoljucija</i> (la révolution)	

C'est d'abord une théorie trinitaire de la succession des générations qui a fourni le cadre de *Vozmezdje* (« La rétribution ») : au type bien arrêté du Père, symbole du monde qui meurt (est-ce par hasard que le Père a pour attribut le même chien affamé que le monde bourgeois dans les *Douze*⁴⁷ ?), s'oppose le caractère incertain du Fils (illustré notamment par sa course errante, la nuit, dans Varsovie) — tandis qu'à l'horizon du poème apparaît, comme la *čerta zari* (le trait de l'aube), un *mladenec* (bébé) prêt à conquérir l'avenir. Ensuite, sur le plan de l'histoire universelle, l'opposition du soleil et de la nuit, du Père et du Fils, du règne perfectif et du règne imperfectif, de la ville et du marais, se traduit par l'antagonisme de la civilisation et de la « culture ». La civilisation industrielle, mécanique, juridique, que l'intelligentsia moderne a élue pour domicile, agonise. Voici l'heure des masses, porteuses de culture. Mais qu'est-elle donc, cette culture dont Blok a emprunté l'idée à Nietzsche et à ses chers Allemands ? C'est une sorte de « musique » élémentaire, qui affirme la prédominance des instincts sur les constructions de la raison, qui chante sa joie de fouler aux pieds le vieux monde, de voir les hordes barbares (les *Skify s raskosymi i žadnymi očami*, les Scythes aux yeux louches et avides) renverser comme un « château de cartes » l'édifice de la civilisation. Pourtant cette *v'juga* historique qui déferlera sur le monde condamné, dont les *Douze* ont décrit la naissance en Russie et dont les *Scythes* suggèrent les développements possibles et le paroxysme, n'est qu'une préface ; c'est si l'on veut un thème de passage, comme le marécage, et la forêt, et la mer, la nuit et le vent, et le fleuve. Le flot barbare se situe entre deux rives, l'une où

⁴⁷ Blok reprend deux fois dans *Vozmezdje* l'image du chien affamé (*pēs golodnyj, pēs bezdomnyj*) qui est le symbole du père (vv. 242, 291). Inutile de préciser que le portrait du père n'est pas flatté ; or c'est un portrait strictement véridique du père de Blok lui-même (Blok connaissait à peine son père, qui s'était séparé de sa mère aussitôt après la naissance du poète).

campe la civilisation condamnée, l'autre où paraîtra le salut, la société parfaite du bonheur réalisé sur la terre.

Ce troisième âge du monde est celui qui est symbolisé par le Christ des *Douze*, et Blok s'est expliqué à son sujet bien souvent, notamment dans *Vladimir Solov'ev i naši dni* (« Vladimir Soloviov et notre temps »). Selon lui, dans la lutte qui a opposé l'empire romain aux barbares, la victoire est revenue à une « troisième force », d'abord insoupçonnée : au christianisme. De même le duel du capitalisme bourgeois et de la révolution bolchevique doit se terminer par l'avènement d'une religion nouvelle, d'un Christ populaire qui abolira la vieille religion décadente. Ce Christ n'aura rien de commun avec le Dieu fait homme du christianisme contemporain, et peut-être n'a-t-il du Christ que le nom⁴⁸. Il se profile au-dessus des masses humaines déchaînées comme l'étoile au-dessus des marécages, comme le prestigieux ataman d'un messianisme cosaque, et ce n'est pas un hasard si la légende nékrasovienne de l'ataman Kudejar, avec ses douze *razbojniki* (brigands), a aidé le poète à imaginer le canevas des *Douze*⁴⁹ : en faisant marcher le Christ devant ses brigands, Blok reprenait à sa manière le thème populaire russe de l'idéalisation religieuse du brigandage. Pour le grand poète, comme pour le peuple russe, c'était toujours une manière de prendre sa revanche sur les faits : face à l'État divinisé, quelle autre ressource que de diviniser le hors-la-loi ? Pour compléter le tableau, il ne reste plus qu'à enlever son auréole à l'État, à la classe privilégiée, et à dénoncer sa sauvagerie et ses brigandages. C'est ce que Blok a fait en assimilant l'intelligentsia aux Tatares : la bataille de Kulikovo, où Dmitri Donskoï vainquit en 1380 le khan Mamaï, est pour le poète une bataille symbolique qui voit la déroute de l'intelligentsia tatarisée. La victoire reste au peuple russe et à son chef, et le nom de ce chef est symbolique lui aussi : Blok l'avait nommé dans une première rédaction *knjaz' Hristov*⁵⁰. Ainsi la bataille de Kulikovo

⁴⁸ Cf. *Konspekt zaključitel'nogo slova Bloka v prenižah po ego do kladu v Vol'noj Filosofojkoj Asociaciji*, SP., VIII, pp. 265-266. Blok y affirme : « *Vižu, za vsem čelovečeskim šlakom rastet novoe suščestvo, nazývaju ostorožnym imenem.* » (Derrière toute la scorie humaine, je vois grandir un être nouveau que je désigne d'un mot prudent.) Il précise que, quand il envisage l'avenir en artiste, il veut donner un nom artistique à la figure humaine qui émergera de l'ère nouvelle. Quand il pense en philosophe, il appelle cette figure « cel'nyj čelovek » (l'homme dans son intégralité). Mais ce ne sont là que « mots prudents ». Le but de la « Libre Association philosophique » est justement de donner un nom au *novoe suščestvo* (à l'être nouveau) de l'avenir. D'après ce que Blok dit ailleurs du Christ — et les réserves qu'il a faites sur le Christ des *Douze* —, on peut en induire : le nom du Christ, lui aussi, est le nom « prudent » dont Blok recouvre l'idée à la fois vague et monstrueuse qu'il se fait de « l'homme religieux » des temps futurs.

⁴⁹ Cf. *Komu na Rusi žit' horošo*, II, *O dvuh velikih grešnikah*.

⁵⁰ P. 733, variantes.

et les scènes révolutionnaires des *Douze* sont un seul et même triptyque à sens religieux : un monde maudit s'écroule ; mais le triomphe des masses n'est qu'un prologue au terme duquel un nouveau christianisme apparaîtra.

Blok faisait déboucher la révolution dans l'ère messianique, mais il n'en était pas moins convaincu qu'il n'y avait pas plus de rapport entre la révolution et l'ère messianique qu'entre les invasions barbares et la victoire du christianisme : peu importait la distance entre ces deux moments du temps pourvu que leur succession soit sûre. Blok n'a pas douté un instant que le passage de l'ère des masses à l'ère religieuse soit facile, tandis qu'il a ouvert une faille brutale entre l'ère bourgeoise (celle de l'intelligentsia) et celle des masses⁵¹. Né au couchant d'une civilisation, il devinait le saut tout proche dans la nuit et, plus tard, la montée insensible de l'aube. Cette dissymétrie du triptyque est frappante : elle est à l'image des grands fleuves russes, avec leur rive occidentale escarpée où est campée la ville, et, là-bas, de l'autre côté de l'eau, cette rive plate où l'œil se perd...

On devine déjà tout ce que Blok a fait entrer dans son système historiosophique de millénarisme simpliste et de raskolnisme secret. C'est sur ce dernier point que nous voudrions nous arrêter, car les affinités de Blok avec le raskolnisme nous introduisent précisément dans une structure du temps mystique qui forme un des replis les plus irréductibles de la psychologie nationale.

Blok a dit ouvertement sa sympathie pour les sectes dans *Religioznye iskanija i narod* (*Les recherches religieuses et le peuple*) : le *sektantstvo* est un *plamennoe slovo* (un mot enflammé), un *ogromnoe javlenie* (un phénomène formidable) qui grandit sans cesse. Et Blok appuie son témoignage sur un livre de Pimen Karpov, *Plamen'* (*La Flamme*), paru en 1913, et sur une brochure de propagande de Naživin, *Čto takoe sektanty i čego oni hotjat* (*Les sectes et leur programme*)⁵². Surtout il cite longuement la lettre d'un « paysan du nord, poète débutant » qu'il ne nomme pas et qui n'est autre que le vieux-croyant Kljuev. Sans doute, quand il s'adresse aux membres des sectes eux-mêmes, il prend soin de distinguer son métier d'artiste du métier de propagandiste religieux : le contenu (*soderžanie*)

⁵¹ La faille est symbolisée chez Blok par la rivière Neprjadva, qui, sur le champ de bataille de Kulikovo, séparait le camp russe du camp tatar. Des individus isolés des deux camps essaient de traverser la rivière, de se rencontrer sur cette *tonkaja soglasitel'naja čerta* (mince ligne de conciliation), mais en vain (Blok énumère ce qu'il appelle curieusement les *javlenija na čerte* — les phénomènes qui se passent sur la ligne de conciliation — depuis Lomonosov jusqu'aux slavophiles et à Maksim Gorkij). Cf. l'article *Narod i intelligencija* (novembre 1908), art. cité.

⁵² SP., VIII, 11 et 41. Blok a retenu du livre de Karpov le duel manichéen de l'ombre et de la lumière : l'ombre est incarnée par un *pomeščik* (propriétaire foncier), la lumière par le *hlyst* (flagellant) Krutogorov.

religieux ne l'intéresse pas, son seul souci et même sa seule défense (*zaščita*) est la forme artistique (*hudožestvennaja forma*) ; les prédicateurs ont tort d'ailleurs de s'imaginer que les âmes « qui ont accepté le contenu de la prédication deviendront des formes capables de garder ce contenu ». Mais, si importantes que soient ces réserves, Blok affirme en même temps que son cœur peut en effet sembler « battre à l'unisson » de celui de Kljuev, de celui du prêtre défroqué Brihničev⁵³, de tel ou tel sectaire perdu du côté « de la Volga, d'Arkhangelsk ou de la Volhynie », et Blok autorise même son lecteur à en tirer certaines « conclusions ». Or pour nous, qui cherchons surtout chez Blok le « contenu », la conclusion est immédiate. L'intérêt de Blok pour les sectes est l'envers de son mépris pour la religion établie, domaine du dogme, c'est-à-dire du défini, du parfait, prison de l'instinct mystique qu'elle enferme dans un cadre institutionnel, dans une Église aussi infernale que la ville, la civilisation et la lumière du jour. Aussi n'est-il pas de grande œuvre de Blok derrière laquelle ne se profile l'ombre des sectes.

On sait depuis longtemps tout ce qui se cache de gnosticisme et de franc-maçonnerie mystique dans le culte de la Belle Dame. La fin du drame *Korol' na ploščadi* nous annonce triomphalement une religion nouvelle, caractérisée par l'adoration d'une idole à la fois chthonienne, océane et cosmique nommée « le Père ». Même dans *La Rose et la Croix*, dont l'action se déroule en Occident, Blok trouve moyen d'évoquer la révolte des Cathares. Mais en bon patriote, il a élu, parmi les centaines de sectes que le marécage religieux russe offrait à son appétit mystique, la secte du *raskol*. L'espérance des vieux-croyants, qui « tient tout entière dans la formule de l'avènement du royaume *Da priidet carstvje tvoe, kak na nebe, tak i na zemle* » (que ton règne arrive sur la terre comme au ciel), rejoignait naturellement⁵⁴ son aurore, son printemps et son Christ. Il avait senti, grâce à Kljuev surtout, une sorte d'affinité entre la révolution politique et la révolte religieuse du *raskol*, dressé contre une Église et un État démoniaques, à cette différence près que, selon lui, la révolution religieuse, avec ses perspectives apocalyptiques, agissait « sous l'inspiration d'une force supérieure »⁵⁵. Aucun doute que le Christ des marais ne soit comme celui des *Douze* une sorte de Christ vieux-croyant qui introduira l'ère du Royaume. C'est dans *Pesnja sud'by* que les lueurs de raskolnisme sont le plus faciles à isoler dans la flamme sombre de ce mysticisme. La mystérieuse jeune fille dont parle le moine, cette même Faïna qui chante

⁵³ Lettre à I. P. Brihničev, du 26 août 1912. Brihničev, lui aussi, était poète et éditait des revues.

⁵⁴ SP., VIII, pp. 8-11.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 30.

l'amour à la tzigane, passe ses nuits à attendre quelqu'un sur la rive escarpée d'un fleuve, les yeux perdus dans la *dalekaja Rus'* (la Russie lointaine). Et voici qu'une nuit, une lueur rouge paraît au loin : ce sont les bûchers des raskolniks qui flambent à l'horizon (*staraja vera vstala zarevom nad zemleju*). Plus tard, Faïna elle-même racontera la suite de l'histoire : celui que la jeune fille attend au printemps dans le vent arrive enfin sur un glaçon amené par le courant, et c'est sans doute Jésus-Christ en personne⁵⁶.

On n'aurait pas de peine à montrer que non seulement le paradis de la trinité blokienne répond à l'attente des vieux-croyants, mais que les deux autres thèmes — le thème infernal de la ville et de la civilisation et le thème intermédiaire du vent, du brouillard, des marais, des forêts, du fleuve — ont leur correspondant exact dans la mentalité raskolnique loin du royaume de l'Antéchrist, qui a pris possession de l'État et de l'Église, les vieux-croyants n'ont-ils pas eux aussi leur présent incertain dans ces *lesa* et *lesnye skity* (ermitages forestiers) où s'est réfugiée la vraie foi ? A cet égard la lettre de Kljuev à Blok déjà citée contient des phrases éloquentes qui opposent au totalitarisme « omniprésent » de la classe dominante la fuite éperdue des paysans dans les *skity* et dans les *lesa-pustyni* à la recherche de « l'indépendance spirituelle »⁵⁷.

L'orientation raskolnique du mysticisme chez Blok répond d'ailleurs à tout un courant « fin de siècle ». Dès 1866, Melnikov-Perčerski n'avait-il pas situé chez les vieux-croyants « le principal rempart de l'avenir russe »⁵⁸ ? Ne devinait-on pas déjà, sous les traits de sa Flënuška, l'amorce de la synthèse, chère à Blok, de la vieille foi et de la fougue tzigane ? Le populiste Korolenko se penchait avec amour sur les *keržaki*⁵⁹, et trouvait tout naturel d'aller chercher la vérité de la foi en dehors du dogme, dans le « lumignon » de « la pensée religieuse primitive et grossière », « destiné à devenir un brasier de plus en plus lumineux »⁶⁰. De son côté André Belyj, dans son roman de 1913, *La Colombe d'argent*, esquissait une curieuse rencontre entre Dar'jal'skij — représentant de l'intelligentsia, lecteur de Boehme et de Marx — et une secte raskolnique secrète : rencontre

⁵⁶ Budto sam lisus Xristos... Tol'ko vot — slov ne podobrat' » (Quatrième tableau).

⁵⁷ « Vse drevnie i novye primery krest'janskogo begstva v skity, v lesa pustyni est' pokazatel' upornogo želanija otdelat'sja ot duxovnoj zavisimosti, skryt'sja ot dvorjanskogo vezdesuščija » (Kljuev, cité par Blok dans l'article *Religioznye iskanija i narod*).

⁵⁸ « Glavnyj opлот buduščego Rossii ».

⁵⁹ Vieux-croyant de la région du *Kerženec* (affluent de la rive gauche de la Volga, qui se jette dans le fleuve en aval de Nižnij-Novgorod).

⁶⁰ Lettre de 1889, citée par M. P. Pascal dans son introduction à *Son Makara* (Paris, 1947, p. 14). N'est-ce pas la formule-type de l'hérésie à base d'instinct mystique ?

tragique où Dar'jal'skij périt. Mais c'est surtout la foi paysanne de Kljuev, poétique et toute sous-tendue d'images, qui ressemblait à celle du poète pétersbourgeois. Kljuev ne salue-t-il pas lui aussi, dans la révolution bolchevique, le « *kerženeckij duh* », n'a-t-il pas célébré l'attente du Royaume avec les mêmes symboles poétiques que le petit-fils du recteur Beketov ? Ainsi lorsqu'il évoque la jeune fille enfermée dans sa prison au milieu des forêts, rongée d'un chagrin qui n'a de sens que par l'attente d'une délivrance :

*Tol'ko veter perepevnyj
Šepčet ej izdaleka :
« Ne tomis', moja carevna,
Radost' svetlaja blizka.
Za čertoj zari tumannoj,
V oslepitel'noj brone,
Mčitsja vitjaz' dolgoždannyj
Na vspenennom skakune. »*

[« Seul le vent lui murmure de loin, comme un refrain : cesse de te languir, ma princesse, la joie de la résurrection est proche. Derrière le trait brumeux de l'aurore, revêtu d'une armure éclatante, le preux de ta longue attente arrive à bride abattue. »]

A lire ce poème tout blokien (où le vent annonce la joie et l'aurore de l'ère nouvelle presque dans les mêmes termes que la voix prophétique de l'orage dans *Eë pribytie*⁶¹), et, de même, en rapprochant la poésie de Kljuev de certains témoignages sur les succès de la propagande raskolnique à l'époque de la révolution bolchevique, on mesure l'écho que le mysticisme de Blok est capable de trouver en Russie par sa synthèse élémentaire de la *cyganščina* religieuse et de la *cyganščina* révolutionnaire dans une sorte de paroxysme totalitaire de la négation et de l'affirmation : négation de la société et du monde présents voués au démon, divinisation des masses incultes et de l'avenir, et, dans l'intervalle entre ces deux extrêmes, fuite indéfinie de la vie, réfugiée dans des forêts lointaines ou dans une nature sauvage, aux bords de l'espace et du temps. Berdiaev, qui n'était pas étranger à certains de ces vertiges et pouvait sentir par simple introspection les affinités mystérieuses des formes apparemment les plus divergentes des instincts nationaux en Russie, n'a pas manqué de relever, lui aussi, entre les révolutionnaires de l'intelligentsia et le raskol, cette parenté⁶² dont André Belyj donne dans sa *Colombe*

⁶¹ Blok, poème cité : « *Neždannaja radost' blizka* » ; Kljuev : « *Radost' svetlaja blizka* ».

⁶² « *Raskol'niki načali žit' v prošlom i v buduščem, no ne v nastojaščem. Raskol byl uhomom iz istorii, potomu čto istoriej ovladel knjaz' ètogo mira, Antihrist, pronikšij na veršiny cerkvi i gosudarstva. Pravoslavnoe carstvo uhodit pod zemlju. Istinnoe carstvo est' grad Kitež, nahodjaščijsja pod*

d'argent une illustration littéraire hallucinante et dont Blok est à nos yeux l'un des meilleurs témoins.

* * *

On pourrait continuer à montrer comment le système ternaire de Blok, gouvernant l'espace et le temps, la société et l'histoire, régit encore une géographie politique⁶³, une sociologie, une psychologie,

ozerom. Levoe krylo raskola, naibolee interesnoe, prinimaet rezko apokaliptičeskiju okrašku. Otsjuda naprjažennoe iskanie carstva pravdy, protivopoložnogo ètomu nynešnemu carstvu. Tak bylo v narode, tak budet v russkoj revolucionnoj intelligencii XIX veka, tože raskol'nič'ej, tože uverennoj, što zlye sily ovladeli cerkov'ju i gosudarstvom, tože ustremlennoj k gradu Kitežu, no pri inom soznanii « netovščina » rasprostranilas' na samye osnovy religioznoj žizni » (*Russkaja ideja*, Ymca, Paris, 1946, pp. 15-16) (Les raskolniks se mirent à vivre dans le passé et dans l'avenir, et non pas dans le présent. Le raskol fut une évasion hors de l'histoire, parce que l'histoire était devenue la proie du prince de ce monde, de l'Antéchrist, parvenu aux sommets de l'Église et de l'État. Le royaume de la vraie foi s'enfonça sous terre. Le Royaume authentique est la ville de Kitèj, située sous un lac. L'aile gauche du raskol, la plus intéressante, prend une coloration apocalyptique accusée. De là la recherche acharnée du royaume de la vérité, opposé au royaume actuel de ce monde. Voilà ce qu'on pensait dans le peuple, et il en sera de même dans l'intelligentsia révolutionnaire du XIX^e siècle, elle aussi raskolnique, elle aussi persuadée que des puissances mauvaises avaient pris possession de l'Église et de l'État, elle aussi partie à la recherche de la ville de Kitèj, mais avec cette différence que la *netovščina* (nom d'une secte particulièrement négatrice du raskol) s'était étendue jusqu'aux fondements mêmes de la vie religieuse). Il convient de rapprocher ce texte de Berdiaev sur la parenté entre l'hérésie religieuse et les doctrines révolutionnaires de la théorie bien connue de Joseph de Maistre sur les affinités entre l'hérésie et la révolution (*Réflexions sur le protestantisme et la souveraineté*, 1798). Maistre n'avait pas manqué d'appliquer à la Russie les principes de cette sociologie religieuse. Il n'est pas interdit de supposer une filiation directe entre Maistre et Berdiaev. L'aile droite du raskol — comme l'aile droite — immense — du protestantisme — obligent à nuancer ces affirmations ; mais ne restent-elles pas valables quand même ?

⁶³ Il y a les pays réfractaires au mysticisme, comme la France et l'Angleterre (Blok, pour qui tout était musique, considère que Français et Anglais, moins doués pour la musique que leurs voisins de l'Est, sont restés prisonniers de leur « civilisation » et jouent un rôle réduit dans la lutte de la culture contre l'humanisme dégénéré et antimusical. Cf. *Krušenie gumanizma*, SP., VIII, 131. On sait par ailleurs que son voyage à Paris lui a servi d'occasion pour manifester son mépris de notre pays, « l'absurdité millénaire » de sa capitale). Il y a les pays intermédiaires qui communient déjà profondément avec l'esprit de la musique : l'Allemagne, patrie de Wagner et de Nietzsche, à laquelle on peut joindre à la rigueur la Scandinavie, patrie d'Ibsen et de Strindberg. Enfin la terre élue du peuple mystique : la Russie. Quelques nuances corrigent cette géographie rudimentaire, et on se rappelle que les Scythes acceptent l'ironie française (*ostryj gall'skij um*) à côté du « génie ténébreux de l'Allemagne ». A noter que Blok croit que la supériorité de la révolution russe sur la révolution française vient des espoirs religieux qui se profilent à son arrière-plan. Il avoue n'avoir pas trouvé trace dans notre XVIII^e siècle d'une « troisième force religieuse » présente à côté des deux camps ennemis (*Vladimir Solov'ev i naši dni*, SP., VIII, 134). Blok ignorait tout du grand courant mystique du XVIII^e siècle et de la grande attente religieuse que la franc-maçonnerie, puis la Restauration et la Sainte-Alliance essayèrent de tourner à leur profit.

une esthétique. Nous n'avons pas jugé utile d'exposer le système complexe du symbolisme des couleurs chez Alexandre Blok : il faudrait y consacrer une étude spéciale. Disons seulement que ce système relève, lui aussi, d'une structure ternaire. Il est vrai que dans *L'état présent du symbolisme russe*, où Blok s'explique sur ce point, le système exposé est un système dualiste. Au règne du *bleu ciel*, de la *pourpre violette* et du *glaive d'or* (qui correspond à la « thèse », à l'espoir de la Belle Dame, à la mystique de « l'âme », à l'attente première de l'au-delà) succède le règne du *bleu marine-violet*, du *violet* et du *noir* (qui correspond à l'« antithèse », à la *cyganščina*, à la baraque de foire, aux doubles et aux démons, à *neznačomka* ; à la révolution, définie comme *odnim iz projavlenij pomračenija zolota i toržestva lilovogo sumraka* ; à la mystique de la Russie ; tout cela dans le cadre d'une conscience artistique de soi comparable à un « enfer » — *iskusstvo est' Ad* — et qui suppose une sorte de meurtre des rêves antérieurs). Mais cette dualité des deux règnes colorés se situe à l'intérieur même du symbolisme. Il existe, bien évidemment, à l'extérieur et en deçà de l'expérience symboliste, un troisième règne qui est celui des couleurs profanes et des mondes condamnés. De sorte que la structure de l'univers coloré de Blok pourrait, en ordre logique, être figurée par un schéma calqué sur notre schème général :

couleurs des mondes condamnés et des structures agonisantes ou mortes : blanc...	couleurs des mondes intermédiaires et libres : bleu marine, violet, noir...	couleurs de la parousie messianique : bleu ciel...
---	--	--

Le problème est simplement de bien voir que la *logique* n'est pas ici le reflet de la *chronologie* de l'expérience mystique, d'une part ; et que d'autre part il existe des *couleurs de frange* (couleurs du couchant, couleurs d'aurore) plus ou moins ambivalentes (le rouge, par exemple).

La *sociologie* de Blok est consacrée à une méditation mystique sur l'opposition de l'intelligentsia et du *narod* (peuple). Évidemment, l'intelligentsia, pareille à la lumière du jour, est décadence et perte, immobilisme sans espoir. Le *narod*, comme le marécage, comme la brume et le vent, est dynamisme et vie, et il remportera sur l'intelligentsia tatarisée une nouvelle victoire de Kulikovo. Mais Blok sait aussi que l'ère future verra l'avènement d'une société entièrement différente, étrangère à l'ancien dualisme : le mythe de l'« homme nouveau » est discrètement présent à l'arrière-plan de ses rêves. La *psychologie* de Blok est une apologie de l'inconscient, de l'irrationnel, des instincts forts, tels qu'ils sont présents à l'état brut dans la masse du peuple ; le principe satanique est le rationalisme de l'intelligentsia, qui prolifère en dogmes et en théories reli-

gieuses, en scientisme étouffant. (Cet antagonisme de la raison et de l'irrationnel se reflète jusque dans une curieuse psychologie du rire, partagé entre le *razlagajuščij smeh intelligenta* — le rire dissolvant de l'homme civilisé — et l'*usmeška sebe na ume* du moujik — rire indéfinissable et muet, qui est un sourire, mais avec le même mouvement des lèvres que pour le rire⁶⁴.) Mais au-delà même de la communion rassurante avec les instincts, Blok situait une sorte de superinstinct qui fait toucher les secrets du monde, anime les poètes de vertiges prophétiques, permet de saisir le mystère de la *Sophia* solov'evienne comme du Christ apocalyptique. Aussi, comme Tjutčev, Blok avait-il poussé très loin l'abolition de la conscience : son refus de considérer dans la révolution soviétique le rôle du parti, le rôle de Lénine, qui ont éclairé la conscience et la volonté des masses, en est un exemple parmi d'autres, et les communistes ont eu raison de relever et de dénoncer l'erreur de cette théorie irrationnelle de la révolution qui, pour nous, rappelle de près la théorie tolstoïenne de la guerre dans *Guerre et Paix*. Sur le plan *esthétique*, Blok opposait à l'art spécialisé de la décadence une « synthèse » de type wagnérien. Mais entre l'art dégénéré et l'art vrai, il existe un monde esthétique indéfini où réside « l'esprit de la musique » qui est « élan, *polet, poryv* » (envolée) : c'est le chaos primitif, c'est le chœur des masses. L'artiste est celui qui prête l'oreille au contenu musical des masses, comme Blok l'a fait lorsqu'il écrivait les *Douze*⁶⁵ ; il donne une forme harmonieuse à ce chaos et le transforme en « kosmos ».

Ainsi, le long des routes mystiques où galopait le cheval effréné de ses rêves, Blok voyait se dresser partout d'étranges izbas à trois étages. Nous voici maintenant assez renseignés sur l'architecture très simple de ces demeures pour mesurer d'un coup d'œil la signification du mysticisme de Blok, l'erreur des commentateurs qui le font « évoluer » du symbolisme et du mysticisme à la découverte concrète de la réalité russe. En fait Blok a tourné en rond à l'intérieur du mysticisme, et si vraiment, comme M. Orlov en est persuadé, il a découvert la Russie, alors force est de reconnaître que le mysticisme est bien la note fondamentale de l'âme russe ! Sans doute, le naufrage du mysticisme blokien dédié à la Belle Dame est un fait, comme l'importance croissante de la Russie dans l'œuvre de Blok. Mais la substitution à la Belle Dame, à Faïna et à Carmen, de l'idole nationale n'était que le grand et spécieux moyen dont le poète se servait pour abolir dans le vertige collectif l'échec de son premier mysticisme, de son mysticisme individuel. Rien n'est plus aisé que de reconnaître, sous le masque trompeur de l'entité nationale, le

⁶⁴ SP., VIII, 16.

⁶⁵ Cf. *O naznačenii poeta* (« De la mission du poète »), SP., VIII, p. 139.

visage ensorcelant de la divinité première. Les transferts sur le plan social du mysticisme individuel sont d'ailleurs chose classique. Il est vrai que Blok entraînait en fureur quand des Russes intelligents dénonçaient devant lui les *prevraščenija* (métamorphoses) de son idole primitive⁶⁶. Cet homme, qui considérait la réalité comme un masque que seul l'initié pouvait ôter, n'aimait pas être démasqué.

Après tout, cependant, le procès du mysticisme blokien est aussi vain que les compliments de M. Orlov au poète qui a abandonné soi-disant le mysticisme pour le réalisme. L'immense retentissement de la poésie de Blok en Russie suffit à prouver que Blok n'a pas trahi son pays. N'était-ce pas la Russie déjà qu'il adorait sous le masque de la *Prekrasnaja Dama*, de Faïna et de Carmen ? C'est la Russie qui avait délimité l'espace et le temps de ses songes. L'avait-il inventée, l'opposition de la ville et des grands espaces où la *stihija* (nature élémentaire) règne sans frein, l'antagonisme de l'intelligentsia et du peuple ? Était-il le premier à fuir le présent pour échapper à ce contraste insupportable, à attendre d'une nouvelle apocalypse la seule harmonisation possible d'un monde dissonant ? Il faut faire en le lisant le chemin inverse du chemin que nous avons parcouru, et regarder en filigrane dans son œuvre les conditions géographiques, climatiques, sociales et historiques qui ont donné naissance au mysticisme russe.

Dans l'uniformité des paysages, de la forêt et de la steppe plate écrasées par le ciel, seules quelques grandes lignes arrêtent l'œil, et le monde de l'indéfini s'étale sans mesure. Le climat vient renforcer l'effet du décor et insérer dans le temps les impressions vagues laissées par l'espace : les jours sont pâles dans le nord, et Blok lui-même a esquissé une climatologie de son mysticisme, lorsqu'il avoue : « L'artiste nordique, malgré lui, préfère au jour sans couleur la nuit de neige, pleine de couleurs⁶⁷. » Le ciel ne se colore qu'au moment du couchant et de l'aurore. L'hiver, lui, est long et dur : il a donc particulièrement besoin d'être idéalisé ; et justement, il laisse au paysan le temps de rêver. N'est-ce pas d'ailleurs la saison où les routes sont idéales ? Mais ce déterminisme des espaces et des climats, sur lequel on a tout dit, et qu'il ne faudrait pas exagérer, ne suffit pas à imposer une mentalité. Il faut davantage. La frange minuscule de l'aube qui borde la masse sombre de la nuit terrestre, le souffle lointain du printemps pressenti du fond de l'hiver, le trait de l'horizon, situé au-delà des *dali* (lointains) immenses, le scintillement des étoiles perdues dans le ciel nocturne, la ligne ténue de la rive au-delà d'un large fleuve, le repliement extrême du monde

⁶⁶ Préface d'une édition projetée des *Stihi o Prekrasnoj Dame*, 15 août 1918.

⁶⁷ Severnyj hudožnik ponevole predpočitaet bescvetnomu dnju — mnogocvetnuju snežnuju noč'.

humain lorsque l'hiver, la neige et ses tourbillons, étendent leur emprise élémentaire sur l'espace — tous ces décors blokiens répondent certes à la réalité *physique* de la Russie ; mais ils illustrent plus encore une réalité *sociale* : la frange minuscule, la lumière vacillante, la sécurité fragile de l'intelligentsia, perdue dans la masse du *narod*⁶⁸. Enfin la réalité de l'*histoire* contemporaine est venue renforcer le mysticisme de Blok en exerçant sur lui une pression analogue à celle de la réalité sociale : comment un homme qui a vécu, en l'espace de treize ans, la révolution de 1905 et la guerre russo-japonaise, la guerre mondiale et les révolutions de 1918, ne serait-il pas tenté de croire que des forces élémentaires vont se déchaîner sur le monde et balayer les structures décadentes ?

L'histoire du mysticisme de Blok est l'histoire de la rencontre de tous ces facteurs avec un tempérament personnel déjà préparé par l'atmosphère familiale et par l'hérédité⁶⁹. En apportant dans son âge mûr un contexte social et historique au mysticisme vague de sa jeunesse, Blok grandissait comme un arbre, qui pousse plus loin ses racines, mais élabore toujours la même sève. Souvent l'intellectuel, qui croit échapper à lui-même, ne fait que creuser le sol sous ses pieds.



Il reste pourtant un point consolant, une petite étoile d'espoir qui scintille imperceptiblement au-dessus de ce sombre univers, ravagé par le mysticisme ternaïre. Blok a senti par moments que le mysticisme était une prison ; il a souffert dans l'étau fatal, il a essayé d'y échapper.

Bien des fois il a dit son angoisse, l'impossibilité de ses rêves, et un drame comme *La Rose et la Croix* est une tentative désespérée pour transformer la souffrance en joie⁷⁰. Ses poèmes de désillusion sont peut-être les plus beaux qu'il ait écrits. Il ne croit plus à rien, et sait qu'il n'a jamais cherché qu'à se leurrer lui-même⁷¹. Cherchant sans le trouver le chemin de l'humilité, il fait passer dans ses vers toute la résignation sans borne des chansons popu-

⁶⁸ C'est la raison profonde pour laquelle, dans les *Douze*, le Christ n'apparaît que comme la *čerta zari* au-dessus d'un immense horizon de *cyganščina* révolutionnaire. Est-ce un hasard, si, pour évoquer cette *zarja*, reflet transposé de l'intelligentsia qui plane au-dessus du peuple, Blok doit abandonner le langage populaire pour retrouver celui de la préciosité mystique (*nežnoj postu'p'ju nadu'južnoj, snežnoj rossy'p'ju žemčuznoj*) ?

⁶⁹ On nous excusera d'avoir laissé de côté dans cette étude les facteurs biographiques individuels.

⁷⁰ On sait que le héros, Bertrand, est un être de douleur et que la chanson de Gaétan (*radost'-stradanie* : la joie-souffrance) joue un rôle essentiel.

⁷¹ P. 555.

lares russes. Tantôt il nie le printemps et toute espérance d'une aube future :

*Vesny, ditja, ty budeš' ždat', —
Vesna obmanet.
Ty budeš' solnce na nebo zvat' —
Solnce ne vstanet
I krik, kogda ty načneš' kričat',
Kak kamen' kanet...
Bud'te že dovol'ny žizn'ju svoej,
Tiše vody, niže travy !
O esli by znali, deti, vy
Holod i mrak grjaduščikh dnei !⁷²*

[« Pauvre enfant, tu attendras le printemps, et le printemps se jouera de toi. Tu appelleras le soleil dans le ciel, le soleil ne se lèvera pas, et ton cri, quand tu te mettras à crier, sombrera comme une pierre. Soyez donc satisfaits de votre vie, plus calmes que l'eau, plus bas que l'herbe ! Oh ! si vous saviez, enfants, le froid et la nuit des jours à venir ! »]

Tantôt il dénonce le goût de la *gibel'* (le désir des catastrophes apocalyptiques) comme une passion folle de son âme :

*I byla rokovaja otrada
V popiran'i zavetnyh svjatyn',
I bezumnaja serdca uslada —
Èta gor'kaja strast', kak polyn'⁷³.*

[« Il y avait une joie fatale à piétiner les idoles les plus chères, des délices insensées pour le cœur — ah ! cette passion, amère comme l'absinthe ! »]

N'est-il pas allé jusqu'à soupçonner son Christ mystique d'être aussi diabolique que le Christ de l'Église officielle détestée ?

*Začem v moej stesnennoj grudi
Tak mnogo boli i toski ?
I tak nenužny majaki !
I tak davno postyli ljudi
Unylo žduščie Hrista...
Liš' d'javola oni nahodjat...
Ih liš' k otčajan'ju privodjat
Izvečno lguščie usta⁷⁴.*

[« Pourquoi dans ma poitrine opprimée tant de douleur et d'angoisse ? et les phares sont si vains ! et voilà si longtemps qu'on en a assez, des gens accablés qui attendent le Christ... Ils ne trouvent que le diable... Ils ne peuvent qu'être poussés au désespoir par des lèvres créées de toute éternité pour le mensonge. »]

⁷² P. 566. On retrouve dans Blok deux autres grands thèmes de la chanson populaire russe : thème de l'illimité (thème de passage, d'attente ou de mouvement indéfini) et, naturellement, thème du déchaînement tzigane. Il ne fait aucun doute que cette chanson a un rapport étroit avec les ondes mystiques captées par le poète.

⁷³ P. 519 (*K muze*, « A ma muse »).

⁷⁴ P. 582.

Il reconnaissait donc dans le messianisme le mirage infernal de son désert, l'illusion désespérante d'un monde où règne le mensonge. Sa conscience de soi se vengeait des tentatives qu'il faisait pour l'abolir. Elle l'avait mis en garde dès le début contre ses paradis :

*No strašno mne : izmeniš' oblik Ty,
I derzkoe vzbudiš' podozren'e,
Smeniv v konce privyčnye čerty.
O kak padu i goresno i nizko,
Ne odoleu smertel'nye mečty !*

[« Mais j'ai peur : Tu vas changer de visage, et éveiller un soupçon insolent, en perdant finalement tes traits habituels. Oh comme ma chute sera douloureuse et basse, sans que j'aie pu faire aboutir ce rêve qui tue ! »]

Elle protestait contre son enfer, contre sa débauche dans les cabarets de la ville, en suscitant à nouveau, dans les fumées de l'ivresse, le rêve de l'Inconnue céleste. Au fur et à mesure qu'il cherchait à unir son âme au monde par le biais de l'instinct divinisé (ou démonisé), son âme se partageait. Il la poursuivait en vain à travers l'arsenal romantique des doubles et des masques. Et pourtant cette conscience, qu'il voulait abolir, était seule à lui donner des consolations.

Sa grande consolation était sa conscience d'être un artiste, un ouvrier de la forme. Le miracle de Blok, c'est d'avoir revêtu d'une forme aussi parfaite une pensée aussi ténébreuse ; et c'est l'envers de son drame qui consiste à avoir souffert de la disproportion écrasante entre la forme et le contenu psychique de son œuvre. Une pensée de *keržak* dans une âme d'artiste exceptionnelle ! Pour supporter le poids de ce vide intérieur, sa conscience avait eu recours d'abord à l'ironie. Il avait aperçu très tôt la petite ficelle qui déclenchait son jeu de guignol mystique, et il léguait au public sa « baraque de foire », ses arlequins et ses pierrots, comme un symbole éloquent de son âme et de toutes les âmes russes qui lui ressemblent. Grâce à lui, Dieu merci, nous pouvons dire maintenant le nom du sang qui coule dans la veine mystique russe : c'est du jus de klioukva !

*Vdrug pajac peregnulsja za rampu
I kričit : — Pomogite !
Istekaju ja kljukennym sokom !⁷⁶.*

[« Tout à coup le clown se penche par-dessus la rampe et crie : « Au secours ! J'ai une hémorragie de jus de klioukva ! »]

Mais l'ironie ne console guère, elle est plutôt le symptôme d'une maladie. Aussi le dernier refuge du poète est-il ailleurs. C'est sans

⁷⁶ P. 353.

doute un secret russe, né des profondeurs mêmes de la trinité mystique. Entre les voies du paradis et celles de l'enfer, Blok essayait d'oublier au sein du monde intermédiaire. Et là, à travers les brumes et le vent, les forêts et les marais, et la steppe et la mer, il avait découvert une route, sa route :

*O Rus' moja ! žena moja ! Do boli
Nam jasen dolgiĭ put' !*

[« O ma Russie ! ma femme ! La longue route qui nous attend est d'une évidence qui fait mal ! »]

Bien sûr, la *route* de Blok est un thème de passage comme les autres, emprunté lui aussi au folklore, et le poète n'a pas manqué de le revêtir de ses oripeaux mystiques. Elle est le rêve qui passe, en agitant les grelots de sa troïka, sans qu'on se pose l'angoissante question du but à atteindre, le réel qui fuit dans le tourbillon de la vitesse et se laisse confondre avec n'importe quel songe, l'espace et le temps qui perdent leurs rives et baignent l'homme comme une mer. Sans doute les deux rives continuent à apparaître au loin — le point de départ maudit du passé, le point d'arrivée merveilleux de l'avenir : « Au bout du chemin, il y aura peut-être la Russie », affirme avec un prophétisme discret la préface de *Zemlja v snegu* (« La Terre sous la neige »). Mais la vie qui nous emporte semble échapper à la fatalité du passé et du futur, de la cause et du but ; elle veut oublier, dans sa liberté, les deux perfectifs implacables qui l'encadrent. Aussi est-ce avec le refrain nékrasovien du *Korobejnik* (colporteur) que le poète, libéré des rives du temps, s'exhortait à continuer le voyage de la vie. On comprend pourquoi German, au dernier tableau de *Pesnja sud'by*, n'arrive pas à conquérir Faïna et doit demander sa route au colporteur. Car le colporteur a vu l'*ogonek* (petite lumière), invisible aux yeux de German, qui permet de trouver son chemin, sinon jusqu'à la maison, du moins jusqu'à la prochaine halte⁷⁶.

Sans doute n'y a-t-il là qu'une échappatoire, une fuite illusoire hors du réel, et la catastrophe, pour être différée, n'en demeure pas moins possible, si le voyageur enfourche à nouveau le cheval mystique de son rêve effréné. L'un des plus beaux symboles de Blok est sans doute celui du *jamščik* (postillon), personification du Russe emporté par le vertige mystique : le postillon, tout fier de sa plume de paon, emmène son voyageur à grande allure, faisant sonner ses grelots sous le regard admiratif des passants ; mais, en fait, c'est un

⁷⁶ Do bližnego mesta ja tebjâ doveđu, a potom-sam pojdeš', kuda znaeš' (je t'emmènerai jusqu'à la prochaine localité, et ensuite tu iras tout seul ton chemin).

vaurien, un gueux (de la *prazdnaja gol'*) qui s'apprête à faire un mauvais coup à son client, à le poignarder ou à le ligoter dès qu'il s'endormira⁷⁷. Blok, qui avait beaucoup réfléchi au symbolisme de la fameuse troïka des *Ames Mortes*, a-t-il jamais pensé⁷⁸ qu'il avait illustré parfaitement dans ce poème l'aventure finale de Gogol, tué par le *jamščik* sauvage du mysticisme ? Du moins — et c'est là sans doute l'ultime consolation de Blok, celle qui peut-être l'a soutenu dans la solitude de ses derniers moments — l'espérance ne s'éteint pas tout à fait : le voyageur, blessé par son *jamščik*, sentant ses forces l'abandonner, aperçoit encore au bord de la route, pareille à l'*ogonek* de German, la petite lueur d'un ver luisant caché dans un buisson⁷⁹.

Cette lumière modeste, pâle reflet des aubes messianiques, est le vrai message du poète. Ce qui se cache dans son œuvre à lui, pleine de ténébreux prestiges, c'est un humble effort de démystification.

... Si, d'aventure, les trois chevaux de la troïka, conduite sauvagement par le *jamščik* traditionnel, devaient embourber la Russie dans l'ornière mystique, Blok l'ensorceleur pourrait peut-être se muer en exorciste, dégager l'attelage, et aider l'intelligentsia de son pays à gagner, sinon le but, du moins la prochaine halte :

*Opjat', kak v gody zolotyě,
Tri stertyh trepljutsja šlei
I vjaznut spicy raspisnye
V rashljabannye kolei...*

*Rossija, niščaja Rossija,
Mne izby serye toi,
Tvoi mne pesni vetrovyě,
Kak slezy pervye ljubvi !*

*Tebja žalet' ja ne umeju,
I krest svoj berežno nesu...
Kakomu hočeš' čarodeju
Otdať razbojnuju krasu !*

⁷⁷ P. 687 ; cf. P. 657.

⁷⁸ Cf. notamment *Diťja Gogolja*, SP., VIII, 37. Blok aimait aussi beaucoup (comme A. Belyj) un autre symbole gogolien, tiré de la *Strašnaja Mest'* : celui du sorcier qui ravit son âme à Catherine. Sans doute pensait-il d'abord à son âme à lui, que la Russie avait ensorcelée :

*Živuju dušu ukačala, Rus',
Na svoih prostorah, ty...*

[« Mon âme s'est endormie vivante, bercée par tes espaces, ô Russie ! »]
Mais n'était-ce pas aussi l'âme de la Russie, prisonnière du démon mystique ?

⁷⁹ P. 687.

*Puskaj zamanit i obmanet, —
Ne propadeš', ne sgineš' ty
I liš' zabota zatumanit
Tvoi prekrasnye čerty.*

[« De nouveau, comme aux années dorées, la troïka secoue ses trois harnais usés, et les rayons bariolés des roues s'embourbent dans les ornières effondrées.

Russie, Russie misérable, tes izbas grises, tes chansons pareilles au vent, sont pour moi comme les premières larmes d'amour !

La pitié pour toi ? je ne sais pas en éprouver, et je porte ma croix avec précaution. Livre au magicien que tu voudras tes appâts de vagabonde !

Qu'il t'attire dans son piège et te trompe ! Tu ne seras pas perdue pour autant, tu ne périras pas, et seul le souci assombrira la beauté de tes traits. »]

Robert TRIOMPHE,

Institut Russe, Faculté de Strasbourg.

Strasbourg, juin 1957.

LE PROBLÈME LINGUISTIQUE ET L'ÉVOLUTION DES NATIONALITÉS MUSULMANES EN U.R.S.S.

En Union Soviétique — État plurinational — la doctrine de l'évolution des peuples ne présente pas seulement un intérêt d'ordre théorique, mais aussi d'ordre pratique, car l'existence démontrée d'une entité nationale a comme corollaire le droit à l'autonomie territoriale, au développement culturel et politique, c'est-à-dire la possibilité d'avoir une langue littéraire nationale utilisée dans l'enseignement, une littérature nationale, un territoire et une administration propres. Quels sont les peuples ou les groupes humains qui constituent déjà ou peuvent devenir une nation ou, au contraire, au cours de leur évolution, doivent se fondre dans une autre nation ?

Avant même la Révolution d'Octobre, les chefs du Parti bolchevik se sont penchés sur ce problème, resté l'une des préoccupations constantes des théoriciens du marxisme soviétique.

La théorie soviétique de l'évolution des peuples a été définie une première fois par Staline dans son célèbre article de *Prosveščenie* (nos 3-5 de mars 1913)¹, polémique contre le Bund et les mencheviks, complétée par de nombreux textes postérieurs. L'ensemble constitue un corps de doctrines qui suit l'évolution d'un groupe humain, du clan à la nation qui en est l'aboutissement. Entre ces deux pôles se situent des étapes intermédiaires. Le premier échelon est la communauté tribale encore établie sur les liens consanguins de parenté. A mesure que les liens se désagrègent et que se développent des forces de production détruisant l'organisation communale primitive, de nouvelles formes se substituent à la communauté consanguine. Ce

¹ Il existe de nombreuses traductions françaises de ce texte notamment *Le marxisme et la question nationale*, Paris, 1938 et *Le marxisme et la question nationale et coloniale*, Paris, Éditions Sociales, 1950.

sont tantôt le *Groupe ethnique* (*Etničeskaja gruppa*) — union tribale possédant certaines particularités culturelles ou ethniques, parfois un dialecte distinct, mais n'ayant pas encore, sauf exception, de véritable langue nationale ni de territoire bien déterminé — formation transitoire destinée à se fondre ou plus rarement à évoluer en une communauté plus vaste, tantôt la *narodnost'* (terme intraduisible en français qu'on rend parfois improprement par « Nationalité » et que les Allemands traduisent plus exactement par *Völkerschaft*).

La définition de la *narodnost'* manque de précision. C'est une formation d'une structure plus lâche que la nation, possédant déjà la communauté psychique, culturelle et linguistique mais dont la langue nationale n'est pas encore unifiée (elle comporte de multiples dialectes). Elle est aussi caractérisée par la communauté de territoire et l'existence de liens économiques beaucoup moins précises cependant que celles des *nations*². Ainsi, ce qui distingue essentiellement une *narodnost'* d'une *nation*, c'est l'absence de cette étroite liaison interne, aux conséquences multiformes que suscite la constitution d'un marché national³. Quand, par suite du développement de l'économie capitaliste ou l'établissement de rapports de production socialiste, la *narodnost'* acquiert en plus une économie propre, un marché national se forme et la *narodnost'* se transforme en *nation*.

La *narodnost'* est ainsi l'étape précédant immédiatement la nation, mais ce passage n'est pas obligatoire :

« Bien que les *narodnost'* précèdent les nations, toutes n'ont pas la possibilité de se consolider en nation », est-il écrit dans la *Grande Encyclopédie soviétique* (t. XXIX, p. 158). « Il arrive que des *narodnost'* dont le développement a été retardé ou qui se sont trouvées dans des conditions particulières, ne puissent établir un territoire stable ni une communauté économique. En s'appropriant la langue et les caractères psychiques de la nation avec laquelle cette *narodnost'* se trouve en relations économiques et territoriales étroites, elle se fond graduellement dans la nation correspondante. »

La théorie soviétique admet ainsi la possibilité de mouvements nationaux incomplètement développés, où les aspirations à garder des formes de vie particulières ne se manifestent pas. Dans certaines conditions, les communautés humaines peuvent donc se résigner ou

² *Boľ'saja Sovetskaja Enciklopedija*, 2^e éd., vol. XXIX, p. 159.

³ M. Rodinson, « Sur la théorie marxiste de la nation », *Voies Nouvelles*, n° 2, mai 1958, p. 28.

même aspirer à perdre leur individualité. L'on assiste alors à la rétrocession de la *narodnost'* au rang d'un simple groupe ethnique ou à son absorption complète par une nation :

« Celui qui n'a pas sombré dans les préjugés nationalistes », écrivait Lénine, « ne peut pas ne pas voir dans ce processus d'assimilation (de certains petits peuples) un immense progrès historique »⁴.

En pratique, l'assimilation est particulièrement forte chez les *narodnost'* ne possédant pas de langue littéraire.

Dans le prolongement et comme couronnement des formations communautaires précédentes correspondant à des sociétés de classes précapitalistes apparaît la nation (*Nacija*) « bourgeoise » ou « socialiste ».

La nation — catégorie sociale — se distingue de la *tribu*, catégorie ethnographique et de la *race* caractérisée par certains signes biologiques. C'est, selon la formule de Staline, « une communauté humaine historiquement constituée et stable, fondée sur la communauté de langue, de territoire, de vie économique et de formation psychique, cette dernière se traduisant dans la communauté de culture nationale »⁵.

Staline précise :

« Toutes ces caractéristiques de la nation sont liées entre elles, et ce n'est qu'en totalité qu'elles permettent à une communauté humaine donnée d'être appelée nation⁶. »

La définition stalinienne de la nation est critiquable et en fait, elle a souvent été critiquée en Occident⁷. On a fait remarquer qu'elle n'est applicable qu'aux seuls types de nations de l'Europe Occidentale du début du xx^e siècle : France, Allemagne, Angleterre, que le titre de nation est refusé aux communautés polylingues, telles le Canada, la Suisse ou la Belgique, de même qu'aux communautés privées d'un territoire propre ou dont l'unité économique n'est pas nettement caractérisée. Enfin en imposant rigoureusement les quatre critères (langue, territoire, culture et économie) elle ne résout pas le problème des nations qui, pour une raison quelconque, perdrait l'une de ces caractéristiques. Faut-il admettre alors la possibilité d'une régression de la nation vers des stades plus primitifs ?

⁴ Lénine, *Notes critiques...*, trad. française, Moscou, pp. 15-16.

⁵ *Političeskij slovar'*, Moscou, 1958, p. 381 au mot « *Nacija* ».

⁶ *Ibid.*

⁷ Voir surtout l'article de M. Rodinson précité.

Malgré ses imprécisions, la théorie stalinienne s'efforce de déterminer les étapes de l'évolution des communautés humaines et de lier cette évolution à celle des formations economico-sociales. Il est par conséquent intéressant de confronter ce schéma avec l'évolution réelle de divers groupes humains de l'Union Soviétique au cours des quarante dernières années en prenant l'exemple des peuples musulmans.

I. — L'ÉVOLUTION DES PEUPLES MUSULMANS DE RUSSIE AVANT LA RÉVOLUTION

Plus qu'aucune autre région du *Dar ul-Islam*, le monde musulman de la Russie prérévolutionnaire manquait d'unité. La religion du Prophète apportée au VIII^e siècle en Azerbajĝan et en Asie Centrale n'a cessé de progresser jusqu'au XX^e siècle, gagnant, sur un immense territoire, des peuples aussi différents par l'origine que par les traditions culturelles et le genre de vie.

On notait dans l'Islam russe :

1^o *L'absence d'unité territoriale.* — Sauf en Asie Centrale, il n'y avait aucune solution de continuité entre les régions musulmanes isolées les unes des autres par des terres de peuplement russe, ou, en Transcaucasie, par des Géorgiens, des Arméniens ou d'autres chrétiens.

2^o *L'absence d'unité ethnique et linguistique,* malgré la prédominance de l'élément turc. — Les divers peuples turcs représentaient 75 % des 16 millions de Musulmans que comptait l'Empire Russe en 1913, à l'exclusion des États protégés de Bukhara et de Khiva. Les 25 % restants étaient partagés entre les *Iraniens* d'Asie Centrale (Taĝiks, Pamiriens ou Gałčas, Jaghnobis, Ćemsids, Baluřes, Hazaras, Ironis, Berberis) et du Caucase (Talyřes, Tâtes, Kurdes, Ossètes) et les Ibéro-Caucasiens du Caucase du Nord (Daghestanais, Ćeĉeno-Inguřes, Adyghès) et de Transcaucasie (Abhazes, Aĝars). On trouvait en outre des Musulmans sémites (Arabes d'Asie Centrale, Ćalas ou Juifs islamisés de Bukhara), des Mongols (Sart-Kalmyks de Kirghizie), des Chinois (Dungans) et même des Finnois de la Volga et des Arméniens (Hemřins). Il n'y avait pas de Slaves musulmans.

3^o *L'absence d'unité sociale.* — Les peuples islamisés de Russie se trouvaient à des stades d'évolution allant du clan à la nation « bourgeoise » déjà constituée. Une différence sensible existait entre les territoires conquis par la Russie avant le XIX^e siècle et ceux soumis après 1860. Les premiers étaient déjà entrés dans le stade

précapitaliste, voire capitaliste, mais leur évolution variait selon les régions. Ainsi, en Crimée, la noblesse terrienne conservait une place privilégiée, tandis qu'elle avait disparu à Kazan au profit de la bourgeoisie commerçante et à Bakou au profit de la bourgeoisie industrielle.

Ailleurs, les territoires de conquête récente se trouvaient encore au stade féodal ou préféodal. Les nomades d'Asie Centrale (Kazahs, Kirghiz, Turkmènes, Karakalpaks, une partie des Uzbeks) conservaient la structure tribale qui avait disparu chez les sédentaires (Uzbeks, Tağiks). Chez les montagnards du Caucase, les clans subsistaient, tantôt « aristocratiques » évoluant vers le système féodal, par exemple chez les Kabards et les Adyghés orientaux, tantôt « démocratiques » chez les Čečens, les Adyghés occidentaux et les Daghestanais.

L'unité économique était inconcevable pour une zone aussi diversifiée, de même qu'il ne pouvait y avoir de communauté de traditions pour des peuples qui, depuis le haut Moyen Age, partageaient le sort de formations historiques différentes : Horde d'Or sur la Volga, principautés transcaucasiennes étroitement rattachées à la Perse, Émirats iraniens ou Turcs d'Asie Centrale.

Cependant aux facteurs de désunion s'opposaient les facteurs d'unité traditionnelle de l'*Umma musulmane*, à savoir :

1^o *L'unité religieuse*. — La grande majorité des Musulmans appartenait au Sunnisme de rite Hanéfite à l'exception des Daghestanais de rite Shaféite⁸.

2^o *L'unité culturelle* potentielle (dont seul un petit nombre d'intellectuels avait conscience), fondée sur une communauté de culture arabo-irano-turque. — Seule, l'influence de la civilisation russe déjà

⁸ L'Islam non Sunnite n'était représenté en Russie que par

a) *Les Chiites duodécimains (Imamites)* au nombre de 2 millions environ : Azéris, Tâtes, Karapapahs d'Arménie (6 000 ?), Ingilojs de Géorgie... Ainsi que quelques groupes épars en Asie Centrale : Ironis, Berberis, et un nombre indéterminé d'Uzbeks et de Tağiks citadins à Bukhara, Samarkand et Taškent.

b) *Les Chiites néo-Ismaïliens Nizarites* dans le Pamir au nombre de 30 à 40 000 au maximum.

c) *Les Chiites extrémistes* représentés par les Ali Illahis (« Divinisateurs de Ali ») ou *Ahl-é-Haqq* au nombre de quelques milliers en Azerbajjan (Kurdes de Ganğa) et en Arménie (« Turkmènes de Kars »).

d) *Les Bahais*, secte syncrétiste moderne, représentée par quelques milliers de fidèles émigrés iraniens à Ašhabad et à Astrahan.

e) *Les Merwanites*, secte ancienne, issue du Sunnisme, représentée par quelques milliers de fidèles du Pamir.

f) *Les Yezidis* (« Shaitan-Perest » — « Adorateurs du Diable »), au nombre de 15 000 dans la région d'Alagöz en Arménie, appartenant à une religion peut-être rattachée à l'Islam, mais en réalité survivance du dualisme manichéen.

profonde sur certains peuples musulmans, les Tatars notamment, pouvait menacer cette unité.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, l'unité culturelle était symbolisée par l'unité linguistique puisque trois langues littéraires seulement, véritables langues « internationales », étaient utilisées en commun par toutes les classes intellectuelles de tous les peuples musulmans de Russie.

a) *L'arabe* classique, langue religieuse et littéraire, enseigné dans tous les *mektebs* et les *medressehs* était employé partout comme langue des lettrés. Il était aussi utilisé comme langue intertribale, sous forme écrite et même parlée par l'intelligentsia du Daghestan et du pays Čečen où il connut un grand essor au milieu du XIX^e siècle (à l'époque de Šamil).

b) *Le persan*, autre langue littéraire traditionnelle, enseigné dans les écoles religieuses, était écrit et parlé par l'intelligentsia turque et iranienne des villes de l'Asie Centrale et même de Kazan et de Bakou. Dans sa forme « *tağiki* », le persan était la langue parlée, mais non écrite de la population iranophone des régions orientales de l'Émirat de Buhara.

c) *Le turc čagataj*, langue littéraire de civilisation qui eut son apogée au XV^e siècle, commune à tous les peuples de langue turque d'Asie Centrale et même jusqu'au milieu du XIX^e siècle de la Volga⁹, mais assez éloignée des dialectes vivants.

Seuls les Azéris dotés d'une langue littéraire nationale ancienne échappaient à l'influence unificatrice de ces trois langues.

Depuis le milieu du XIX^e siècle, ce monde musulman à la fois diversifié et uni évoluait dans deux directions opposées :

1^o D'une part au contact de la civilisation matérielle plus avancée des Russes et grâce à l'introduction des rapports de production capitalistes, la société musulmane subissait de profondes transformations dont la différenciation en classes sociales et la naissance du sentiment national n'étaient pas les moindres (chez certains peuples, par exemple les Tatars, le processus a commencé dès le début du XIX^e siècle). L'ancienne *Umma* musulmane pré-capitaliste se disloquait rapidement, donnant naissance à des formations nationales, *narodnost'* ou nations « bourgeoises », dotées chacune de ses caractères propres. Rien n'illustre mieux cette rapide évolution « moderne » que la naissance, aux côtés des trois langues traditionnelles, de langues nationales établies sur des dialectes populaires vivants.

A la veille de la Révolution d'Octobre, on trouvait dans l'Islam

⁹ Sur l'importance culturelle et politique du čagataj voir : Sir Olaf Caroe, « The heritage of Chagatai », *Jal. of Royal Central As. Soc.*, Londres, janvier 1955, pp. 82-92.

russe les langues littéraires suivantes, certaines en plein essor, d'autres venant à peine de naître :

— *Le tatar de Kazan*, langue littéraire ancienne (xiv^e siècle), mais fortement influencée par le čagataj et éloignée des parlers populaires, avait été réformé au milieu du xix^e siècle par Abdul-Kajjum al-Nasyri (1824-1902). Fondée sur le parler vivant de Kazan, la nouvelle langue a été illustrée à la fin du siècle par une brillante pléiade d'écrivains et après 1905 par l'extraordinaire essor de la presse tatare¹⁰. C'était une langue conquérante, sur le point de supplanter le čagataj comme langue littéraire et même comme langue parlée de plusieurs peuples voisins. Seule, la création des langues littéraires nationales sous le régime soviétique a mis un terme à cette expansion.

— *L'azéri*, proche du turc osmanly, a commencé à se développer au xiv^e et a connu du xvi^e au xviii^e siècle une époque de splendeur. Il était utilisé à la veille de la Révolution par la plupart des Musulmans turcs, iraniens et ibéro-caucasiens du Caucase du Nord et de la Transcaucasie.

— *Le tatar de Crimée*, autre vieille langue littéraire, apparue au xiv^e siècle, fortement influencée depuis le xvi^e siècle par l'osmanly, était limité à la Crimée.

— *Le kazah* littéraire, créé au milieu du xix^e siècle sur la base du dialecte populaire et illustré par plusieurs écrivains remarquables — Čokan Valihanov (1837-1865), Abaj Kunanbaev (1845-1904), Ibraj Altynsarin (1841-1882) — a réussi, au début du xx^e siècle, à remplacer partiellement le čagataj et le tatar de Kazan dans les steppes Kazahes. Il était utilisé à la fois par les Kazahs et les Kirghiz.

L'uzbek littéraire est apparu timidement à la fin du xviii^e siècle aux côtés du čagataj, mais n'avait encore à la fin du xix^e siècle qu'une portée modeste. Il en était de même pour le *turkmène* dont les premières manifestations écrites datent de la fin du xviii^e siècle et sont l'œuvre des poètes Molla Azadi et Mahtum Kuli (qui se servaient d'une langue fortement « čagataïsée »).

À la fin du xix^e siècle, des tentatives furent faites pour créer les langues littéraires *kumyke* (turque) et certaines langues ibéro-caucasiennes du Daghestan — *avar* (les premiers ouvrages en avar

¹⁰ Entre 1905 et 1925 on a dénombré 250 périodiques tatars dans presque toutes les villes de Russie ayant une population musulmane : Kazan, Ufa, Orenbourg, Astrahan, Omsk, Moscou, Irkouts..., cf. Ramiev, *Vaqytly tatar Matbu'aty*, Kazan, 1925, en tatar.

La presse azérie apparaît en 1875 : journal *Ekinçi* (*Le laboureur*), à Bakou, puis, après une éclipse, en 1905. Le premier journal Kazah n'apparaît qu'en 1917 (*Kazah*) et le premier périodique en *uzbek* en 1883 (journal des missionnaires à Taškent).

transcrit en caractères arabes remontent même au XVIII^e siècle) — *dargin*, *lak* qui possédaient des embryons de littérature. En revanche des essais pour doter l'*adyghé*, le *kabard* et l'*abkhaz* d'un alphabet n'avaient pas encore abouti.

Malgré l'apparition de langues littéraires nationales, à la veille de la Révolution, l'unité linguistique turque n'était pas encore réellement menacée. Ainsi, la revue orientaliste russe *Mir Islama* écrivait en 1912 :

« Il n'existe pas jusqu'à ce jour de langue littéraire turque unique (*türki* ou *türkçe*). Les peuples musulmans turcs se servent de plusieurs langues écrites :

1. La langue des *Turcs osmanlys*.
2. La langue des Turcs de Perse et de Transcaucasie ou *azéri*.
3. La langue des Turcs de la Volga ou *tatar de Kazan*.
4. La langue des Turcs d'Asie Centrale ou *çagataj*.

L'*azeri* et le *tatar de Kazan* sont fortement influencés par l'*osmanly*. Tout récemment a fait son apparition la langue littéraire des Kirghiz-Kazahs. Les Tatars de Crimée ne possédant pas de langue littéraire propre, utilisent l'*osmanly* en le mélangeant de termes locaux...

La langue turque unique — ce n'est que le but vers lequel tendent les partisans de l'idéal panturc¹¹. »

2^o A ces courants centrifuges « naturels », s'opposait la volonté consciente de l'intelligentsia musulmane, ou du moins d'une partie importante de celle-ci, de rétablir l'unité de l'*Umma* menacée.

Ce retour à l'unité conçue comme une nécessité impérieuse pour résister à la russification culturelle pouvait se faire autour de l'un des deux principes : l'*idéal panislamique*, inspiré des théories de Djemal ed-Din al-Afghani et la *doctrine panturque*.

Le premier cherchait à rétablir l'unité politique de tous les Musulmans autour de l'Islam. Il n'a jamais rallié beaucoup de partisans parmi les Musulmans de Russie, sauf parmi les éléments conservateurs car, dans les conditions du monde capitaliste, une unité fondée sur un idéal spirituel était une utopie. En revanche le second, défendu par la jeune bourgeoisie tatare, a inspiré le grand mouvement *ğadid* (moderniste). Il cherchait à unir les Turcs de l'Empire et des États protégés autour d'une idéologie, d'un programme scolaire et surtout d'une langue turque commune. Celle-ci fut élaborée sur la base du dialecte sud du tatar de Crimée par le

¹¹ *Mir Islama*, 1912, t. II, p. 258.

Criméen Ismail bey Gasprinski (1851-1914) et propagée inlassablement dans son journal *Terğuman* (« Le Traducteur ») de Bahçisaraj de 1883 à 1913.

Dans l'esprit de son créateur et de ses disciples elle devait, en se superposant aux langues locales, être une langue « panturque », de civilisation et d'enseignement, la seule utilisée dans les établissements scolaires secondaires (*medressehs*) et supérieurs.

Le projet de Gasprinski fut accueilli avec enthousiasme par la majeure partie des dirigeants Musulmans russes du début du ^{xx}e siècle, mais, malgré tous leurs efforts, aux premier, deuxième et troisième congrès des musulmans de Russie (1905-1906) et aux congrès panrusses des Musulmans de mai et de juillet 1917, ils n'ont jamais réussi à donner à la langue artificielle du *Terğuman* la place que Gasprinsky voulait lui voir attribuer. L'évolution des divers peuples dans le sens de la différenciation linguistique était déjà trop avancée.

Les tendances centrifuges des nationalismes locaux naissants et le courant unificateur panturc s'opposaient partout, mais les premières gagnaient régulièrement du terrain. Cependant, les inégalités économiques et sociales entre les peuples musulmans étaient trop grandes, les facteurs historiques jouaient différemment selon les régions et l'on assistait non pas à une dislocation de l'*Umma*, mais plutôt à son regroupement autour d'un petit nombre de pôles représentés par des *nations bourgeoises* déjà consolidées ou des *narodnost'* en voie de formation, exerçant une puissante attraction sur les peuples voisins, moins évolués, qu'ils tendaient à assimiler et à absorber.

Sur la *Moyenne-Volga*, les Tatars de Kazan¹² offraient toutes les caractéristiques d'une nation bourgeoise — traditions historiques remontant à la Horde d'Or et au Khanat de Kazan, langue littéraire, culture en plein essor, forte bourgeoisie commerçante et intelligentsia nombreuse et évoluée. Elle comportait encore un certain nombre de groupes ethniques possédant des particularités coutumières et dialectales, mais ceux-ci, privés de langue littéraire et de traditions culturelles propres, se fondaient rapidement dans la masse tatare¹³. Seuls, les *Krjašens*, Tatars « baptisés », convertis au

¹² Leur nombre avant la Révolution est impossible à déterminer. En 1926, ils étaient 3 000 000 environ (y compris les Tatars de Sibérie, de Kasimov, d'Astrahan et de Lithuanie).

¹³ Les principales étaient : les *Mišars*, finnois islamisés et turquisés à l'époque du Khanat de Kazan (xiv^e et xv^e siècles) au nombre de 200 000 environ en 1912, habitant sur les deux rives de la Volga ; les *Teptjars*, descendants de colons Tatars ou finnois établis sur les terres baškires, aux xvi^e et xvii^e siècles, islamisés et assimilés par les Baškirs (300 000 environ en 1912) ; les *Nagajbaks* dans la région de l'actuel Čeljabinsk, descendant des Nogajs, convertis au christianisme au xviii^e siècle (II 210 en 1926).

christianisme orthodoxe au ^{xvi}e et au ^{xviii}e siècle, formaient une sorte de *narodnost* artificielle, dotée depuis le ^{xviii}e siècle d'une langue littéraire transcrite en caractères cyrilliques. Toutefois, depuis 1905, subissant fortement l'influence culturelle des Tatars musulmans, les Krjašens tendaient à revenir à l'Islam et à se « retatariser ».

En outre, grâce au rayonnement de leur culture, les Tatars de la Moyenne-Volga assimilaient rapidement d'autres groupes turcophones, tels : les *Tatars de Kasimov*¹⁴, qui parlaient un dialecte *mišar*, mais utilisaient le tatar de Kazan comme langue littéraire ; les *Tatars d'Astrahan* ou *Karagaš*¹⁵, descendants des tribus Nogajs, qui avaient perdu l'usage même de leur langue vernaculaire (un dialecte nogaj) pour adopter le parler de Kazan ; les *Tatars autochtones de Sibérie*, descendants des tribus de la Horde Blanche, parlant des dialectes assez éloignés du tatar volgien, mais se servant depuis le milieu du ^{xix}e siècle du tatar littéraire¹⁶.

Seuls, les *Tatars de Lithuanie* (5 000 environ en 1913), issus des Nogajs installés au ^{xiv}e siècle dans le Grand-Duché de Lithuanie, échappaient à cette assimilation, car bien que restés musulmans, ils avaient perdu dès le ^{xvi}e siècle l'usage de leur langue (un dialecte nogaj) pour adopter la langue de la région qu'ils habitaient : polonais, lithuanien ou biélorusse ; le polonais leur servait de langue de civilisation.

Grâce au monopole commercial et culturel qu'ils détenaient en Asie Centrale et en Baškirie, les Tatars exerçaient également une influence sur certains peuples turcs moins évolués. C'est ainsi que les Nogajs¹⁷, partiellement les Kumyks du Daghestan et même l'intelligentsia Kazahe (Kirghize) avaient adopté le tatar de Kazan comme langue de civilisation. Ce n'est qu'au début du ^{xx}e siècle que

¹⁴ Finnois (Meščera et Mordves) turquisés au ^{xv}e siècle, habitant au nombre de 10 000 (7 399 en 1897) le « gouvernement » de Rjazan principalement autour de la ville de Kasimov.

¹⁵ Appelés aussi *Tatars de Kundorov* et *Tatars de Jurt*, au nombre de 25 000 en 1926 habitant le delta de la Volga.

¹⁶ Leur nombre total dépassait peut-être 100 000 (85 942 selon M. G. Levin et L. P. Potapov, *Narody Sibiri*, Leningrad, 1945). Ils composaient des groupes ethniques linguistiquement distincts : Tatars de Tobol' (32 000 en 1926), de Tara ou d'Išim (12 000 en 1926), de Baraba (7 528 en 1926), de Tomsk, de Tjumen' (22 636 en 1926), etc.

¹⁷ Tribu turque forte de 82 584 âmes en 1897 (réduite à 36 300 en 1926) reste de la Grande Horde Nogaj formée au ^{xiv}e siècle sur la Basse-Volga puis dispersée entre la région de Stavropol' et les steppes de Terek. Les Nogajs formaient deux fédérations : les Kara-Nogajs et les Ak-Nogajs parlant des dialectes assez éloignés les uns des autres. Au début du ^{xx}e siècle, les Nogajs perdaient rapidement leurs caractères propres. Ceux de Stavropol' s'assimilaient aux Adyghés, ceux de Crimée et de la Basse-Volga avaient déjà oublié leur langue, les premiers au profit du tatar de Crimée, les seconds au profit du tatar de Kazan. Seuls, les Nogajs du Terek parlaient encore le nogaj.

l'essor de la nouvelle langue littéraire Kazahe, les frictions entre marchands Tatars et nomades Kazahs et aussi l'intervention des autorités russes freinèrent puis arrêterent la « tatarisation » des steppes Kazahes.

Enfin et surtout les Tatars étaient en voie d'assimiler le peuple Baškir au mode de vie cependant différent (une partie des Baškirs était nomade et les structures claniques et tribales étaient encore très fortes). Manquant de culture nationale propre et parlant une langue proche du tatar, les Baškirs utilisaient traditionnellement le tatar de Kazan comme langue littéraire. Une partie importante des Baškirs avait même adopté le tatar comme langue parlée.

Il faut rappeler finalement les grands progrès de l'Islam, à partir de 1905, parmi les populations finnoises de la Volga (Mariis, Mordves, Udmurtes) et les Čuvašes (turcs). En se convertissant à la religion musulmane, les néophytes accédaient à la culture tatare et, adoptant la langue tatare, se « tatarisaient ». A la veille de la Révolution on voyait ainsi se constituer sur la Moyenne-Volga une nation tatare ou plutôt *tataro-baškire*, dynamique et en pleine expansion¹⁸ ayant une seule langue de civilisation et la même culture tatare musulmane.

En *Transcaucasie* les Turcs Azéris¹⁹ formaient une autre *nation bourgeoise* stable, historiquement consolidée, possédant une forte conscience nationale, une culture et une langue anciennes et riches. Les différences dialectales étaient minimes et les vieilles divisions tribales en voie de disparition rapide. Seuls quelques groupes : Padars, Ajrums, Šah-Sevens, Karapapahs, conservaient encore des particularités coutumières, mais se fondaient dans la nation azérie²⁰ (près de deux millions d'âmes en 1917) qui absorbait également les groupes musulmans iranophones habitant son territoire — les Talyšes²¹,

¹⁸ Cependant, il faut rappeler que jusqu'en 1917, les masses Tatares n'eurent pas de véritable conscience nationale au sens strict du terme. Généralement les Tatars se disaient indifféremment « Türks » (en russe « Türki »), « Bulgars » ou plus simplement « Musulmans ». L'intelligentsia tatare préférait de son côté le terme « Türk », car elle refusait au nom de l'idéologie panturque qu'elle avait suscitée de limiter l'avenir de son peuple à une *nation* purement tatare — elle revendiquait pour elle la direction de tous les peuples turcophones de l'Empire russe.

¹⁹ Le terme « azéri » est de création récente et recouvre une réalité plus géographique et politique qu'ethnique. Les intéressés eux-mêmes se qualifiaient jusqu'en 1939 de « *Türk* » et appelaient leur langue « *türki* ».

²⁰ Les Ajrums et les Padars, avaient pratiquement perdu leur particularisme. Les Šah-Sevens, nomades immigrés récents d'Iran, se distinguaient par leur religion (Sunnites, ils s'opposaient aux Azéris Chiites). Les Karapapahs (6 317 en 1926 en U.R.S.S.), ancienne tribu oghuze, avaient perdu l'usage de leur dialecte et bien qu'habitant le territoire arménien s'assimilaient aux Azéris.

²¹ Peuple du groupe iranien Nord, proche des Ghilanaïs, parlant le *talyši*. Les Talyšes habitent la partie méridionale de l'Azerbaïdjan soviétique. Comme les Azéris, ils sont chiites duodécimains.

les Tâtes²², une partie des Kurdes²³ et même certains chrétiens, par exemple les Udins qui traditionnellement se servaient de l'azéri comme langue de civilisation²⁴. Au-delà des frontières de l'actuel Azerbaïdjan, le rayonnement de la culture et de la langue azérie (la seule langue musulmane littéraire du Caucase) contribuait à la « turquisation » des Musulmans non turcs : Ingilojs²⁵ de Géorgie et peuples ibéro-caucasiens du Daghestan méridional, privés de langues littéraires et moins soumis à l'influence arabe que leurs frères du Daghestan central et septentrional²⁶.

*
* *

En Crimée, une *narodnost'* turque était en formation ; elle se composait de Tatars (150 000 en 1908) divisés en deux groupes assez différents l'un de l'autre par leurs dialectes et leur origine ethnique²⁷, mais unis par les traditions historiques du Khanat et Crimée, la culture et la langue littéraire. Seule la faiblesse numérique empêchait les Tatars criméens d'évoluer en une véritable nation.

Ailleurs, le processus de formation des *narodnost'* ou nations était encore en pleine évolution, mais on pouvait déjà prévoir la consolidation des groupes suivants :

Dans *le Caucase du Nord*, les peuples montagnards, bien que très éloignés les uns des autres par la langue, le genre de vie et même les traditions historiques, se groupaient autour de deux pôles d'attraction :

- a) *Le Daghestan et le Pays Čečen* ;
- b) *Le Pays Adyghé (Čerkesse)*.

²² Peuple iranien du groupe Sud-Ouest dont la langue, le *tati*, est proche du *luri*. Ce sont des descendants de colons installés à l'époque sassanide (III^e au VII^e siècles) dans la région pour barrer la route aux nomades turcs. Ils sont chiites duodécimains.

²³ En 1924, on trouvait 34 098 Kurdes en Azerbaïdjan, surtout près de Nahičevan et autour de Ganğa (Elisavetpol'). Cf. *Grande Encyclopédie soviétique*, 1^{re} éd., vol. I, p. 641.

²⁴ Groupe ethnique parlant une langue ibéro-caucasienne du groupe *samurien*, habitant le district de Vartašen, descendant des anciens Albanais, chrétiens monophysites (grégoriens) et utilisant l'azéri comme langue de civilisation.

²⁵ Géorgiens de Kakhétie Orientale convertis à l'Islam chiite au XVIII^e siècle, parlant un dialecte géorgien mélangé de mots turcs et se servant de l'azéri littéraire.

²⁶ L'influence turque était surtout sensible sur le groupe Samurien : Lezghins, Tabasarans, Rutuls, Cahurs, Aguls, peuples de Šah-Dag.

²⁷ Les Tatars des steppes du Nord (appelés parfois « Nogajs ») parlaient une langue du groupe Kypčak, proche du Kумыk, tandis que ceux des rives de la Mer Noire parlaient une langue du groupe Oghuz, proche de l'osmanly. Ces derniers appelés « Tâtes » par leurs voisins du Nord, sont des descendants des colons grecs, goths, génois, etc., turquisés.

Au Daghestan et dans la Čečnja, « pays refuge » d'accès difficile, quelque quarante groupes humains se trouvaient rattachés à des branches linguistiques différentes : Ibéro-Caucasiens²⁸, Turcs : Kumyks²⁹, Azéris ; Iraniens : Tâtes ; Sémites : Juifs des Montagnes et Arabes, sans compter les étrangers installés dans le pays. Aucun groupe autochtone n'avait encore dépassé le stade du groupe ethnique et n'était suffisamment fort pour imposer sa suprématie et devenir un centre d'unification. Divisés par leur origine et leur langue, les peuples montagnards l'étaient aussi par leurs traditions culturelles où s'étaient fait sentir des influences multiples et divergentes — influence arabe chez les montagnards (tradition de l'Imamat de Shamil), influence turque dans les plaines (Azéris au Sud, Kumyks au Nord). Enfin, le pays manquait d'unité économique et sociale. Au début du ^{xx}e siècle, certains peuples avaient atteint le stade féodal, possédaient une aristocratie terrienne et formaient des principautés centralisées — tel était le cas des Avars, d'autres (les Čečens par exemple) conservaient dans son intégrité le régime patriarcal des clans libres, tandis que, parmi les habitants des plaines (Kumyks, Azéris), on voyait apparaître la jeune bourgeoisie marchande. Le pays paraissait d'autant plus divisé qu'aucune langue locale ne pouvait imposer sa suprématie. Seuls, parmi les langues ibéro-caucasiennes, l'avar, le dargin et le lak possédaient une écriture, mais restaient semi-littéraires ; le kumyk, langue turque littéraire depuis la fin du ^{xix}e siècle, était encore limitée aux basses terres de la Caspienne.

Il existait cependant deux possibilités d'unifier la montagne et l'évolution générale des courants politiques musulmans de l'Empire Russe permettait de croire que ce n'était pas pure chimère. L'une de ces possibilités préconisée par les éléments conservateurs et religieux voulait ressusciter l'Imamat de Shamil à partir de la culture et de la langue *arabe* (utilisée depuis le ^{xviii}e siècle comme seule langue de civilisation et de relations intertribales dans le Daghestan du Nord et la Čečnja), l'autre, défendue par l'intelligentsia moderniste et les révolutionnaires, cherchait une consolidation *turque*, ce qui aurait rattaché le Daghestan au grand courant panturc venu de Bakou ou de Kazan.

Cette évolution amorcée dès la conquête russe au milieu du

²⁸ Les peuples ibéro-caucasiens du Daghestan-Čečnja se subdivisaient en cinq groupes principaux : 1^o le groupe Čečeno-Inguš ; 2^o le groupe Avaro-Ando-Dido, comprenant 15 peuples : Avars, 8 petits peuples Andis et 5 petits peuples Didos ; 3^o le groupe Dargino-Lak avec 4 peuples : Dargins, Laks, Kubačis et Kajtaks ; 4^o le groupe Samurien ou Lezg avec 5 peuples : Lezgs, Tabasarans, Aguls, Cahurs et Rutuls sans compter les 5 petits peuples du Šah-Dagh. — Les langues ibéro-caucasiennes sont suffisamment éloignées les unes des autres pour que les différents groupes ne puissent se comprendre.

²⁹ Peuple turcophone descendant des anciens Kypčaks (= Cumanes) des plaines du Terek et de la Caspienne.

xix^e siècle avait déjà abouti à la veille de la Révolution à des résultats concluants puisque tous les peuples du Daghestan méridional — le groupe samurien, une partie des Avars, des Dargins et des Laks et les Kumyks méridionaux (« Kumyks de Kajakent ») utilisaient l'azéri non seulement comme langue de civilisation, mais aussi comme langue parlée dans les relations intertribales.

La population de la partie nord-ouest du Caucase (à l'Ouest des passes de Dar'jal), bien que plus homogène que celle du Daghestan-Cechnja, manquait également d'unité. Elle comprenait plusieurs groupes linguistiques : Iraniens : les Ossètes³⁰, Turcs : les Karačajs et les Balkars³¹ et surtout Ibéro-Caucasiens : les Čerkesses (Adyghés)³². Aucun n'avait encore atteint le stade de la *narodnost'* et aucune des langues n'était fixée par l'écriture. Ces peuples possédaient cependant une certaine unité culturelle et historique due surtout à la suprématie traditionnelle des tribus adyghées orientales (Kabards)³³. L'évolution de cette région tendait à la consolidation de deux groupes humains en *narodnost'* — les Ossètes et les Adyghés, ces derniers assimilant les Turcs Karačajs, les Balkars et même les Nogajs occidentaux soumis depuis la fin du Moyen Age aux princes Kabards. A la suite de l'émigration des tribus adyghées occidentales en Turquie (1864-1865) le système clanique et tribal avait été désorganisé, les dialectes tribaux disparaissaient pour céder la place à un « adyghé commun » et des tentatives avaient été faites en 1855 (manuel de langue adyghée par Umar Besnej), 1865 (alphabet d'Atakužin) et 1890 (alphabet de Lopatinski) pour le doter d'une écriture arabe ou cyrillique. Au moment où éclata la Révolution de 1917, le processus de consolidation des différentes tribus était déjà avancé et une *narodnost'* ethniquement mélangée mais de culture et de langue adyghée était prête à naître.

³⁰ Peuple iranophone du Caucase Central descendant des anciens Alains, divisés en groupes tribaux fort éloignés les uns des autres par leurs dialectes.

³¹ Peuples turcophones habitant les hautes vallées du Terek et de Kuban, parlant des dialectes rapprochés. Privés de culture et de traditions historiques propres, les Karačajs-Balkars subissaient l'influence des Kabards.

³² Avant la conquête russe, les tribus čerkesses fortes de plus d'un million d'âmes peuplaient tout le territoire s'étendant de la Grande Kabarda à l'Est à la presqu'île de Taman' à l'Ouest et au fleuve Kuban au Nord. La plupart émigrèrent en Turquie en 1864-1865 et en 1897 il en restait à peine 150 000. On distingue deux principaux groupes séparés par des colonies russes : a) les Čerkesses orientaux ou Kabards dans le Caucase Central et b) les Čerkesses de l'Ouest ou Adyghés proprement dits dans les plaines du Kuban ; ces derniers divisés en plusieurs tribus, parlant des dialectes souvent éloignés les uns des autres. Aux Adyghés occidentaux se rattachaient deux groupes tribaux, étroitement apparentés : les Ubykhs (quelques centaines de représentants) et les Abaza (en russe « *Abazincy* ») au nombre de 10 000 environ.

³³ Cette suprématie culturelle était symbolisée par l'adoption par tous les peuples du Caucase Central et Occidental du droit coutumier adyghé (*'adat'*) = le « *Adyghé-habzä* ».

Les autres groupes musulmans du Caucase ne pouvaient guère évoluer en *narodnost'* :

— *Les Abhazes* (72'000 en 1897), peuple ibéro-caucasien du groupe nord-ouest (Abasgo-Adyghé), habitant les rives de la Mer Noire, comprenaient une majorité de chrétiens orthodoxes de rite géorgien et une minorité de Musulmans. C'est un peuple qui se situe entre les Čerkesses dont ils se rapprochaient par la langue et — ceci n'est vrai que des Abhazes musulmans — par leur culture, et des Géorgiens dont ils subissaient depuis des siècles l'influence. Les Abhazes n'avaient pas de langue littéraire (bien qu'en 1862 le baron Uslar ait élaboré un alphabet cyrillique) et avant la Révolution leur disparition au profit des Čerkesses et des Géorgiens paraissait inévitable.

— *Les Ağars*, Géorgiens (ou plutôt Guriens) convertis à l'Islam aux XVII^e-XVIII^e siècles par les Turcs, à l'époque où la région de Batum faisait partie de l'Empire Ottoman, parlaient le géorgien (dialecte gurien, avec un certain nombre de mots arabes, persans et turcs) et ne se différenciaient de leurs frères que par la religion et la culture matérielle turque qu'ils avaient adoptée en même temps que l'Islam.

— *Les Lazes*, peuple ibéro-caucasien entièrement islamisé, proche des Mingréliens, habitant de part et d'autre de la frontière russo-turque, ne possédaient pas de langue écrite (malgré la tentative de Faik Efendişi, en 1870, de transcrire le laz en caractères arabes) et subissaient l'influence des Turcs.

Enfin les *Kurdes*, venus en Transcaucasie entre le XVII^e et le XIX^e siècle, peu assimilables par les peuples parmi lesquels ils vivaient — Arméniens, Géorgiens et Azéris — partageaient le sort de leurs frères de Turquie et d'Iran — ils n'avaient pas dépassé le stade tribal et ne possédaient pas de langue écrite.

*
* *
*

Dans le « gouvernement » des steppes (l'actuel Kazakhstan), la *narodnost'* kazahe (jusqu'à la Révolution, on appelait les Kazahs « Kirghiz » et les actuels Kirghiz « Kara-Kirghiz ») était en voie de se transformer en une nation bourgeoise. En effet, mieux qu'aucun autre peuple de l'Empire, les Kazahs possédaient un territoire national bien délimité, l'unité linguistique (la langue kazahe ne comportait que des différences dialectales minimales), l'unité de genre de vie (nomadisme), enfin des traditions historiques propres. La langue littéraire kazahe née au milieu du XIX^e siècle, proche du dialecte populaire, avait été illustrée par de remarquables écrivains et une brillante, quoique peu nombreuse, élite intellectuelle. Les

particularismes tribaux disparaissaient rapidement, la conscience nationale se développait grâce à l'action de la jeune intelligentsia moderniste luttant à la fois contre la domination russe et l'emprise envahissante des Tatars de Kazan. Jusqu'à la Révolution, il n'y avait pas de différences sensibles entre les Kazahs et les Kirghiz³⁴, si ce n'est des différences dialectales et l'on pouvait prévoir la consolidation de ces deux peuples en une seule nation (4 285 000 âmes en 1897).

*
* *

En Asie Centrale, partagée avant la Révolution entre le « Gouvernement général » du Turkestan et les États protégés de Bukhara et de Khiva, la situation était plus complexe. Cette région se trouvait encore au stade précapitaliste : le capital russe et tatar venait à peine d'y pénétrer, la société indigène n'était pas encore nettement différenciée en classes, les intellectuels *ǧadids* n'avaient qu'une faible audience auprès des classes moyennes et l'Islam traditionnel et conservateur y régnait encore en maître nivelant les différences ethniques et linguistiques. La distinction traditionnelle, toujours parfaitement vivante au début du ^{xx}e siècle, opposait non pas les Turcs aux Iraniens mais les nomades aux sédentaires.

Les nomades étaient turcs, mais leur conscience ne dépassait pas le niveau tribal. Les grandes formations tribales, Mangyt, Kungrat, Ktaj, Najman, etc., dispersées sur toute l'étendue de l'Asie Centrale, avaient des fractions parmi les Uzbeks, les Karakalpaks, les Kazahs, les Kirghiz et même les Nogajis et les Baškirs. Bien que parlant des dialectes souvent éloignés les uns des autres, elles se sentaient parentes et s'opposaient aux sédentaires iraniens (Taǧiks) ou turcs (Uzbeks, Karakalpaks, etc.). Ces derniers étaient à leur tour solidaires face aux nomades :

« Le sédentaire de l'Asie Centrale, écrivait Barthold, se sentait en premier lieu « musulman », et ensuite habitant d'une ville ou d'une région déterminée, les conceptions ethniques n'ayant guère d'importance à ses yeux. Ce n'est que très tard et sous l'influence de la civilisation européenne apportée par les Russes que la tendance à l'unité nationale est apparue³⁵. »

Même les distinctions linguistiques entre Turcs et Iraniens étaient peu importantes. La meilleure preuve en est l'existence d'un groupe

³⁴ Ces derniers n'avaient ni langue littéraire, ni traditions culturelles distinctes.

³⁵ Article « Sart », *Encyclopédie de l'Islam*, vol. IV, p. 182.

ethnique dit « Čagataj » qui comprenait des turcophones et des iranophones qui se sentaient très proches les uns des autres, mais différents des autres « Uzbeks »³⁶. D'ailleurs, le critère linguistique était difficilement applicable à des formations humaines qui changeaient facilement de langue. On peut citer plusieurs exemples de « turquisation » des populations autrefois iranophones, mais aussi de cas inverses, d'« iranisation » de tribus turques. Le plus caractéristique et le plus curieux est celui des Hazaras, Mongols établis au XIII^e siècle en Afghanistan du Nord, complètement « iranisés » au cours des siècles, qui, émigrés en Asie Centrale, y subirent l'influence turkmène et étaient, à la veille de la Révolution, en voie de se fondre dans les tribus turkmènes dont ils adoptaient la langue. Il en était de même des Ğemšids, Turcs iranisés puis returqués au XIX^e siècle.

Pour résumer cette situation confuse, on peut dire que de tous les Turcs de l'Asie Centrale, seuls, les Turkmènes appartenant au groupe linguistique oghuz (donc proches des Azéris mais différents des autres Turkestanais) bien que divisés en fédérations tribales nomades formaient une *narodnost'* mal définie encore, ayant cependant conscience de son unité, forgée dans la longue lutte menée contre la Perse chiite et le Khanat de Khiva. Ailleurs, les futurs Uzbeks, Taġiks et Karakalpaks manquaient totalement d'unité. Ils se divisaient en :

1^o Tribus nomades ou semi-nomades « šeibanides », c'est-à-dire venus en Asie Centrale avec l'invasion de Šeibani Khan au début du XVI^e siècle et qui se nommaient elles-mêmes « Uzbeks » (*Özbeks*). Celles qui conservaient encore au début du XX^e siècle les divisions tribales se donnaient le nom de *Taze-Uzbeks* (« Purs Uzbeks ») par opposition aux *Sart-Uzbeks* qui avaient perdu le souvenir de leurs tribus³⁷ ;

2^o Les sédentaires de vieille date, turcophones ou iranophones de diverses origines que les šeibanides appelaient « *Sart* » (en turc, « marchand ») ou encore « Taġiks » bien que certains d'entre eux fussent turcophones ;

3^o Enfin, les anciennes tribus turques nomades ou semi-nomades préšeibanides qui se différenciaient à la fois des nomades « Uzbeks » et des sédentaires. Elles se nommaient parfois « Čagatajs », ou se désignaient du nom de leurs tribus : Karluks, Kypčaks, Türks, Kuramas³⁸...

³⁶ En 1924-1925 on avait dénombré 63 535 *Taġiks-Čagatajs* iranophones et 5 810 *Uzbeks-Čagatajs* turcophones. (Cf. A. K. Pissarčik et S. H. Karmyševa : « Opyt splošnogo obsledovanija Kuljabskoj oblasti », *Trudy A. N. Taġ. S.S.R.*, Stalinabad, n^o 3, 1953, p. 86.)

³⁷ K. L. Zadyhina, « Uzbeki del'ny Amu-Dar'ji », *Arheologičeskie i Etnografičeskie Raboty Horezmsoj Ekspedicii*, Moscou, 1952, pp. 333-335.

³⁸ B. H. Karmyševa, « Nekotorye dannye k etnogenezu južnykh i zapadnykh

La consolidation de ces éléments disparates auxquels il faut ajouter de nombreux groupes ethniques d'origine étrangère : Ironis, Gemšids, Hazaras, Berberis, Arabes, Čalas (Juifs islamisés), Balușes, Afghans, etc., en une *narodnost'* ou une nation unique n'était encore ressentie que par la peu nombreuse intelligentsia moderniste, généralement bilingue (persan-čagataj) qui voulait unifier ces formations autour, soit de la langue čagataj, soit de la langue uzbeké.

Cependant, grâce à l'influence du capitalisme russe et des idées modernistes apportées par les Tatars de Kazan, ce monde évoluait assez rapidement et on pouvait prévoir l'avènement d'une nation *uzbeko-tağike*.

II. — L'ÉVOLUTION DES PEUPLES MUSULMANS EN RÉGIME SOVIÉTIQUE

Jusqu'à la Révolution de 1917, les peuples musulmans de Russie ont suivi une évolution qu'on peut qualifier de « naturelle », obéissant à des facteurs économiques et sociaux internes ou externes. L'intervention directe de l'État russe ne pouvait l'influencer que d'une manière minime³⁹. Il en fut de même au début du régime soviétique. Mais depuis 1928 et à la différence de l'époque précédente, l'évolution n'est plus complètement « naturelle », elle est « dirigée » par les autorités qui peuvent l'infléchir à volonté en jouant du facteur essentiel pour l'existence d'une nation, à savoir : le *facteur « langue »*.

Les trois autres critères énumérés par Staline sont secondaires. L'*unité territoriale* n'est pas vraiment indispensable, puisqu'on admet qu'un peuple puisse constituer une nation même s'il ne représente, dans son territoire national, qu'une minorité. Tel est, par exemple, le cas des Kazahs, dont la République avait en 1959 une population de 9 310 000 habitants, dont à peine 29,6 % de Kazahs (2 755 000), contre 43,1 % de Russes (4 014 000).

Le facteur *unité économique* peut difficilement servir de critère d'existence d'une nation, car rares sont les peuples musulmans qui

rajonov Uzbekistana » (Quelques données concernant l'ethnogénèse des districts méridionaux et occidentaux de l'Uzbekistan), *Kratkie Soobščeniia Instituta Etnografii*, Moscou, XXVII (1957), pp. 14 à 19.

³⁹ L'intervention des autorités russes avait cependant réussi à former une *narodnost'*, celle des Krjašens. De même, la politique du Gouvernement de Saint-Petersbourg faisait obstacle au mouvement panturc en empêchant l'expansion culturelle des Tatars de Kazan ; mais en général les interventions de l'administration tsariste, peu efficaces, ne pouvaient guère modifier l'évolution naturelle des peuples musulmans.

possèdent un véritable « marché national ». Peut-on en effet parler de l'unité économique du peuple Tatar dont le territoire national (la R.S.S.A. du Tatarstan) est étroitement intégré à l'économie générale de la Russie d'Europe ?

Enfin, le sentiment de l'unité *spirituelle ou culturelle* n'existait avant la Révolution que chez certains peuples particulièrement évolués. Depuis l'instauration du régime soviétique la conscience nationale et l'unité culturelle dépendent de l'existence, chez le peuple donné, d'une langue écrite : c'est-à-dire des écoles où l'enseignement est donné en langue maternelle, d'une littérature et d'une presse nationales. Or, en U.R.S.S. l'apparition d'une langue écrite n'est pas toujours l'aboutissement d'une longue évolution interne mais, souvent, la conséquence d'une décision des autorités centrales qui peuvent faire don à une communauté d'une langue littéraire élaborée par des linguistes russes. Il suffit de citer l'exemple récent du gagauze (dialecte parlé par un petit groupe turc chrétien de Bessarabie), devenu langue littéraire par décret du Présidium du Soviet Suprême de la R.S.S. de Moldavie du 30 juin 1957. Pour comprendre l'évolution complexe des peuples musulmans en régime soviétique, il convient par conséquent d'accorder une importance particulière à la politique linguistique du Gouvernement de Moscou.

1. *Les peuples musulmans de la Moyenne-Volga-Ural.*

Au moment de la Révolution, les divers peuples musulmans de la Moyenne-Volga se fondaient dans une nation commune, tatare par sa langue et sa culture, et, pendant les premières années de la Révolution on pouvait croire que cette évolution allait se poursuivre, puisque le 22 mars 1918, le Commissariat du Peuple aux Nationalités publiait un décret proclamant la *République Tataro-Baškire*, dont la population forte de cinq à six millions engloberait tous les Musulmans de la Moyenne-Volga. On sait que ce décret ne fut jamais appliqué et dès 1919 les autorités soviétiques décidèrent pour diverses raisons⁴⁰ de renoncer à unir les Musulmans volgiens en une seule nation. Le 23 mars 1919, fut fondée la République autonome de la Baškirie et le 27 mai 1920 celle des Tatars, ce qui mettait fin à l'unité de la région.

En 1919, un premier essai sans lendemain fut tenté pour doter les Baškirs d'une langue littéraire établie d'ailleurs d'après un parler

⁴⁰ Les raisons furent surtout d'ordre politique : la volonté de faire échec aux courants panturcs des premiers communistes tatars qui cherchaient à unifier l'ensemble des peuples turcs de la Russie soviétique en un seul État — la République du *Turan*.

très « tatarisé » — le dialecte nord-ouest (ou *Jurmata*). En 1923, une nouvelle langue littéraire fondée sur le dialecte sud-est (ou *Kuvakan*) — le plus éloigné du tatar littéraire — fut adoptée et en 1924 apparut le premier journal en langue baškire. Cependant les progrès de la langue baškire furent lents en raison de l'opposition des intelligentsia tatare et baškire à la division de leurs peuples. Même aujourd'hui, 61,7 % seulement des Baškirs parlent le baškir. Le baškir reste une langue peu évoluée et n'a pas réussi à détrôner le tatar, qui est toujours la langue la plus lue en Baškirie. En 1957, on y trouvait 23 journaux baškirs contre 27 tatars. Sur les 62 districts de la République 19 seulement, groupés dans la partie sud-est, la plus reculée et la plus arriérée, possèdent des journaux en baškir. 43 districts ne possèdent que des journaux russes et tatars⁴¹.

On aurait donc pu théoriquement admettre la consolidation en une seule « nation socialiste » des deux peuples frères, unis par les mêmes traditions historiques et culturelles, d'autant plus que les Baškirs ne représentaient dans leur État national qu'une minorité. En 1939 encore, on y comptait 40 % de Russes, 25 % de Tatars et seulement 25 % de Baškirs. A l'origine, la décision de créer une « nation socialiste » baškire ne se justifiait ni par l'unité linguistique, ni à plus forte raison par les particularités culturelles des Baškirs. Seules quelques différences sociales et économiques séparaient les Baškirs des Tatars. Mais aujourd'hui, après plus de trente-cinq ans d'existence, la nation baškire a pris corps, et chaque année, son évolution l'éloigne davantage de la nation socialiste tatare.

Entre 1923 et 1928 l'on tenta de pousser plus loin la dislocation du groupe musulman de la Volga qui constituait à l'époque le centre de la résistance « panturque » à la politique du Gouvernement central, en reconnaissant aux groupes Mišar, Teptjar, Krjašen et Nogajbak, la qualité de *narodnost'*. (Ils ont été recensés comme telles en 1926.) Deux nationalités turques mais chrétiennes semblaient surtout devoir survivre :

— Les *Krjašens* (101 447 personnes en 1926) qui conservèrent jusqu'en 1928 leur langue littéraire. Un journal Krjašen paraissait en 1927 à Kazan⁴².

— Les *Nagajbaks* (11 219 en 1926) qui eurent jusqu'en 1936 un *selsovet* national dans le district de Belebej en Baškirie⁴³ et même

⁴¹ En 1945, la Baškirie comptait en tout 109 journaux dont 55 russes, 23 baškirs, 27 tatars, 2 čuvašes, 1 mari et 1 udmurte, sur les 5 journaux « républicains », 2 étaient russes, 2 baškirs et 1 tatar. Les 6 journaux « urbains » publiés dans les centres industriels de Išimbaj, Kumertau, Oktjabr'sk, Salavat, Sterlitamak et Černikovsk étaient tous russes.

⁴² Gubajdullin, *Tatarstan za sem'let* (Le Tatarstan au cours des sept dernières années), Kazan, 1927, p. 52.

⁴³ *Revoljucija i Nacional'nosti*, IV, 1936, p. 70.

une presse nationale en langue nagajbake, simple dialecte, intermédiaire entre le tatar et le bašir. En 1934 encore, un journal nagajbak paraissait à Čeljabinsk.

Ces deux essais furent abandonnés après 1937. Krjašens et Nagajbaks perdirent leurs langues littéraires⁴⁴ et, lors du recensement de 1939 tous les groupes turcs proches des Tatars : Mišars, Nagajbaks, Krjašens furent recensés comme « Tatars ». Ils ne constituent plus que de simples groupes ethniques sur le point de perdre leurs particularités dialectales et coutumières. En ce qui concerne les Teptjars, géographiquement dispersés, ils se fondent partiellement dans la nation tatare et partiellement dans la nation baškire.

L'influence culturelle et linguistique des Tatars de Kazan sur les peuples turcs de la Russie méridionale fut également réduite par la création de la langue littéraire nogaj, qui a permis de sauver ce petit groupement tribal turc en voie d'absorption par les Tatars ou les peuples voisins et d'en faire une *narodnost'*, bien que les Nogajs ne possédaient ni unité territoriale, ni unité culturelle.

En effet, en 1926, la moitié des 36 300 Nogajs habitaient la R.S.S.A. Čečeno-Inguše et le Daghestan du Nord, tandis que les autres nomadisaient dans le territoire (*kraj*) de Stavropol'. 23 000 seulement d'entre eux parlaient leur langue nationale.

En 1928, après un essai infructueux de doter les Nogajs de deux langues littéraires fondées sur les parlers Ak-Nogaj et Kara-Nogaj, la langue littéraire a été établie d'après le dialecte de Stavropol'. Elle reste peu employée, les Nogajs recourant toujours à l'adyghé, au tatar de Kazan et de plus en plus au russe.

Actuellement les Nogajs constituent officiellement une *narodnost'* possédant une presse⁴⁵ et une école nationale mais sans territoire national. Leur situation paraît assez curieuse. Ils ne peuvent ni évoluer en *nation*, ni disparaître dans une nation voisine turque (tatare ou kumyke), ou ibéro-caucasienne (adyghée). Il est difficile de prévoir pour eux un autre avenir que l'absorption, à plus ou moins longue échéance, par la nation russe.

Ainsi, les Musulmans de la Volga comprennent deux nations socialistes dont l'une — la tatare — est parfaitement consolidée.

⁴⁴ Le critère religieux pouvait difficilement servir de distinction entre Tatars chrétiens et musulmans, car après 1917 la majeure partie des Krjašens et Nagajbaks abandonna le christianisme, souvent imposé de force, pour revenir à l'Islam ou devenir plus simplement areligieux. En revanche, en Géorgie, le critère religieux justifie jusqu'à présent l'existence de la République autonome des Āgars, Géorgiens musulmans, que rien si ce n'est leur foi musulmane ne sépare de leurs frères chrétiens.

⁴⁵ Trois journaux nogajs de district en 1956 dont un dans la R.A. des Kara-čaj-Čerkesses et deux dans la R.S.S.A. Čečeno-Inguše.

Mais les Tatars volgiens présentent certaines particularités qui ne justifient que partiellement les critères staliniens de la nation. Ils constituent essentiellement un peuple de la *diaspora*, dont plus de la moitié habite hors du territoire national — la République Autonome du Tatarstan où les Tatars ne représentent d'ailleurs qu'une minorité (le Tatarstan comptait en 1939 : 2 919 400 habitants dont 60 % peut-être de Russes). La prédominance russe est particulièrement sensible dans les villes, car les Tatars ne représentaient en 1935 que les 17,5 % de la population urbaine⁴⁶. Avant la Révolution, les colonies tatares restaient étroitement reliées à Kazan, leur centre politique et culturel, grâce à la presse et aux écoles qui entretenant la connaissance de leur langue nationale, leur permettaient de jouir, en fait, d'une véritable autonomie culturelle extra-territoriale. Qu'en est-il maintenant ? Si l'on en juge d'après l'extension de la presse tatare, ces contacts furent maintenus jusqu'en 1935. On trouvait à cette époque 208 quotidiens tatars, dont 129 en Tatarstan et 79 dans les différentes colonies de la *diaspora*⁴⁷. A partir de cette époque, où s'intensifie la lutte contre les déviations « panturques », le nombre de journaux tatars publiés hors de leur république décroît régulièrement : 44 en 1936, 41 en 1938, et 38 seulement en 1956. La presse tatare a été éliminée, au profit de la presse russe, de la Sibérie (sauf 2 journaux dans la région de Kurgan), de l'Ukraine, du Caucase, de l'Ural (sauf 3 journaux à Perm' et Čeljabinsk). Elle ne subsiste plus qu'en Baškirie (27) et dans la Moyenne et Basse-Volga (6). La langue tatare a ainsi perdu son caractère de langue turque « internationale ». Les colonies tatares privées de presse et d'écoles nationales voient se relâcher les liens avec leur foyer national de la Volga et sont, à plus ou moins longue échéance, destinées à être absorbées par la nation environnante : russe en Sibérie, uzbèke en Asie Centrale, azérie en Transcaucasie. Ce processus correspond à l'une des préoccupations constantes de la politique des nationalités du Gouvernement de Moscou : faire coïncider les frontières des États avec les limites linguistiques d'une nation, — préoccupation déjà affirmée par Staline, en 1913, quand, irréductiblement hostile à toute forme d'autonomie nationale culturelle extra-territoriale, il proclamait que le territoire est partout et toujours une caractéristique de la nation.

⁴⁶ V. M. Ermolaeva, « Demografičeskij očerk Tatarskoj respubliki », *Materialy po izučeniju Tatarstana*, Kazan, II, 1925, pp. 123 et 1925. — Les colonies les plus importantes se trouvaient en Baškirie (350 000) dans les *oblast'* et les Républiques autonomes finnoises de la Moyenne-Volga (700 000), en Ukraine (plus de 100 000), en Sibérie, au Caucase (environ 250 000 ?), au Kazakhstan (192 000), en Uzbekistan (445 000)...

⁴⁷ 37 en Baškirie, 10 dans les territoires de la Moyenne et Basse-Volga, 22 dans l'Ural, 5 en Sibérie, 2 en Ukraine, 2 à Moscou et Léningrad, et 1 à Bakou.

Parmi les petits peuples apparentés, les Tatars d'Astrahan sont considérés maintenant comme faisant partie de la nation tatare et possèdent une presse nationale (un journal en tatar à Astrahan en 1956), ce qui représente une sorte d'autonomie culturelle extra-territoriale en contradiction avec les thèses staliniennes. En revanche, les Tatars de Kasimov (10 000 environ) et les Tatars de Sibérie (100 000 environ) privés de presse en langue nationale sont destinés à se fondre dans la nation russe.

2. *Les peuples musulmans du Caucase et de la Transcaucasie.*

Près de 5 millions de Musulmans habitent le Caucase du Nord, la Transcaucasie Orientale et la partie sud et nord de la Transcaucasie Occidentale appartenant aux trois grands groupes linguistiques : turcs, iraniens et ibéro-caucasiens.

A la veille de la Révolution on y trouvait tous les stades de l'évolution, de la structure préféodale à la nation bourgeoise solidement constituée (Azéris). Sur cette mosaïque de peuples jouaient trois pôles d'attraction :

- 1° *La nation azérie* de langue et de culture turques ;
- 2° *Le Daghestan-Čečnja* encore hésitant entre les solutions arabe, turque ou ibéro-caucasienne ;
- 3° *Le pays adyghé* (Čerkesse).

La politique linguistique appliquée au début par le Gouvernement soviétique à cette région fut hésitante, tantôt favorisant l'absorption de groupes ethniques et de *narodnost'* par les nations, tantôt au contraire préservant des *narodnost'* menacées, empêchant ainsi l'évolution vers la formation de nations importantes. Ce tâtonnement est particulièrement apparent dans le cas de l'Azerbajdžan.

1. *Azerbajdžan*. — Les autorités semblaient tout d'abord désireuses de favoriser la consolidation de la nation socialiste azérie, et même d'étendre son influence à d'autres peuples musulmans du Caucase et en premier lieu au Daghestan. Parlant de la turquisation du Daghestan, Samurskij, l'un des principaux dirigeants du P.C. de cette république, écrivait :

« Si l'on prend en considération les intérêts de la Révolution mondiale, on doit reconnaître que l'enseignement en langue turque azérie peut rendre de plus grands services que l'usage du russe. Le Daghestan est un pays oriental qui a conservé des liens avec tous les pays (orientaux) voisins. D'autre part, entré dans

l'orbite de la Révolution prolétarienne, notre pays peut et doit servir de trait d'union entre l'U.R.S.S. et l'Orient, et devenir mieux que toute autre région de l'Union le lieu de passage des idées communistes vers le Proche-Orient qui parle et comprend le turc. Le turc donnera donc au Daghestan la possibilité d'entretenir des rapports avec tous les peuples du Proche-Orient⁴⁸. »

Aussi, en 1923, le turc azéri fut-il la *seule* langue scolaire officielle du Daghestan⁴⁹ et le resta jusqu'en 1928 (époque où commence la campagne contre la déviation « panturque »). Il perdit alors l'exclusivité de l'enseignement et cessa, en 1930, d'être la langue des relations intertribales dans ce pays polylingue, sauf dans le Daghestan méridional où les peuples du groupe Samurien l'employaient encore au lendemain de la seconde guerre mondiale comme deuxième langue. L'élimination de l'azéri du Daghestan s'est poursuivie jusqu'à nos jours. En 1953, les petits peuples du groupe Samurien : Cahurs (6 000), Rutuls (17 000) et Aguls (8 000), dont les langues n'étaient pas transcrites par l'écriture et qui jusqu'alors se servaient de l'azéri et du lezg comme langues d'enseignement ont exprimé le désir d'utiliser le russe comme seule langue scolaire⁵⁰.

En 1930-1931 vraisemblablement sur une initiative locale, la *narodnost'* talyše fut dotée d'une langue littéraire. Cette tentative ne paraissait pas *a priori* absurde. Les Talyšes, peuple de langue iranienne, étaient suffisamment nombreux (77 323 au recensement de 1926, chiffre faible, 89 000 en 1931, selon Muller, *Talyšskij Jazyk*, Moscou, 1953, p. 9) et vivaient groupés sur un territoire bien délimité dans la partie sud-est de l'Azerbaïdjan près de la frontière iranienne derrière laquelle habitait un nombre égal de leurs frères. En 1931 furent publiés les premiers ouvrages et manuels scolaires en talyše, la langue fut introduite dans les écoles⁵¹ et en 1936 un journal talyš, *Kizil-Talyš* parut à Lenkoran. Cette mesure pouvait freiner la consolidation de la nation socialiste azérie, mais en 1939, au moment où pour les langues turques de l'U.R.S.S. l'alphabet cyrillique remplaçait l'alphabet latin, les Talyšes se virent privés de leur langue littéraire. La presse fut supprimée et le talyši cessa d'être langue d'enseignement.

⁴⁸ Samurskij : *Daghestan*, Leningrad-Moscou, pp. 117-118.

⁴⁹ Astemirov, « Itogi Kul'turstroitel'stva Daghestana k 15-letiju Oktjabrja » (Le bilan de l'édification culturelle au Daghestan lors du 15^e anniversaire d'octobre), *Revoljucija i Nacional'nosti*, n^{os} 10, 11, 1932, p. 100.

⁵⁰ Mikailov, « Literaturnye jazyki Daghestana », *Voprosy Jazykoznanija*, n^o 6, 1955, p. 95.

⁵¹ B. V. Miller, *op. cit.*, p. 11.

« La langue littéraire talyše ne présente aucune utilité, écrivait Miller en 1953, car vivant dans une république aussi avancée que l'Azerbajġan, les Talyšes ont tout intérêt à adopter la culture azérie⁵². »

Depuis, la *narodnost'* talyše évolue progressivement en un simple groupe ethnique de la nation azérie⁵³.

De même, en 1929, le groupe Tâte⁵⁴ fut doté d'une langue littéraire mais celle-ci fut limitée au parler hébraisé des Juifs des Montagnes (en turc *Dagh-Çuġut*, en russe *Gorskie Evreï*) qui fut transcrit en caractères latins (remplacé en 1939 par le cyrillique) et qui possède maintenant une littérature et une presse (un journal en tâti hébraisé à Makhač-Kala). Les Juifs des Montagnes forment maintenant une *narodnost'* officiellement reconnue⁵⁵, tandis que les Tâtes musulmans se fondent dans la nation azérie⁵⁶.

Finalement vis-à-vis de l'Azerbajġan a été adoptée une solution d'unification des petites nationalités iranophones et ibérophones habitant la république⁵⁷. En revanche, l'influence de la langue azérie sur les autres peuples musulmans du Caucase a été freinée, voire éliminée. Seules les colonies azéries dans les républiques voisines, restent solidement rattachées à la nation-mère et conservent, contrairement aux Tatars, des écoles et une presse nationale. On trouvait, en 1956, 9 journaux azéris en Arménie (pour une

⁵² B. V. Miller, *op. cit.*, p. 11.

⁵³ La *Narodnost'* Talyše possédant sa propre langue n'aurait pas été à priori moins viable que La *Narodnost'* Abaza (20 000 au total), groupe ethnique adyghé, dont la langue — simple parler čerkesse — a pourtant été à la même époque érigée en langue littéraire.

⁵⁴ La langue tâte est parlée par plus de cent mille personnes (125 000 selon I. I. Zarubina, *Spisok narodnostej S.S.S.R.*, Leningrad, 1927) dont près de 26 000 Juifs des Montagnes, quelques milliers d'Arméniens et le reste par les Tâtes musulmans. La majeure partie de ces derniers habite l'Azerbajġan (Apšeron, Kuba, Konahkent...) et un quart environ, la R.S.A. du Daghestan.

⁵⁵ C'est la seule communauté juive de l'U.R.S.S. qui a le statut d'une nationalité possédant sa propre langue littéraire. Les autres communautés et en premier lieu la grande masse des Juifs Aškenazim parlant le yiddish sont privées de presse nationale. Les Juifs de l'Asie Centrale (ou Bukhariotes) parlant un persan légèrement modifié avaient eu entre 1936 et 1938 une presse dans leur langue mais ne sont pas reconnus comme une *Narodnost'*. Les Juifs tatarophones de Crimée (Krymčaks) n'ont jamais été considérés comme une nationalité distincte, tandis que les Karaïms de Crimée, pourtant moins nombreux, sont encore considérés comme telle.

⁵⁶ En 1939, la *Literaturnaja Enciklopedija* (vol. XI, p. 207) au mot *Tatšikij jazyk* laissait entendre que la langue des Tâtes musulmans serait dotée d'un alphabet. Cette promesse n'a pas été tenue.

⁵⁷ Les peuples ibéro-caucasiens (Daghestanais) habitant la R.S.S. d'Azerbajġan comprennent : les Avars (40 000 environ), les Lezgs (45 000), les Cahurs (5 000), les Rutuls (2 000) et les peuples du Šah-Dagh (15 000 environ). Les Avars et les Lezgs possèdent une langue écrite au Daghestan, mais recourent à l'azéri en Azerbajġan. On n'y trouve pas de journaux en langues daghestanaises.

colonie de 108 000 âmes en 1959), 5 journaux en Géorgie (157 000 âmes) et 2 journaux au Daghestan (100 000 âmes environ). La nation socialiste azérie est ainsi définitivement consolidée autour d'un territoire national.

2. *Au Daghestan*, l'unification autour d'une langue turque — l'azéri ou le kumyk — fut tentée à partir de 1923. Les premiers dirigeants communistes locaux justifiaient cette politique par la « haine des Musulmans pour la langue russe » (Samurskij, *Daghestan*, *op. cit.*, pp. 117-118), par le fait que « le turc est une langue *musulmane* — seule capable d'ébranler le règne de l'arabe » et enfin par « l'impossibilité de rendre littéraires les langues ibéro-caucasiennes ».

Samurskij (*op. cit.*, p. 116) écrivait :

« Au Daghestan, il est inutile d'apprendre à lire et à écrire dans sa langue maternelle, car ces langues ne donnent pas accès à la culture. Hors des limites de l'*aul* natal, une telle « littéracité » (*gramotnost'*) ne peut conduire qu'à la lecture de l'abécédaire. Il n'y a pas et il n'y aura jamais de littérature en langue avar, dargine, lake et kumyk, car il est parfaitement inutile de la créer à l'usage de quelques milliers de personnes. Il est infiniment plus simple de leur enseigner une véritable langue de civilisation. »

Cette politique fut poursuivie jusqu'en 1928, puis progressivement écartée et à partir de 1933 commence la « déturquisation » du Daghestan. Rien ne l'illustre mieux que la distribution des journaux en langues indigènes.

En 1933, sur les 12 journaux de la république 9 étaient turcs (7 kumyks, 1 azéri et 1 nogaj), soit 75 % de l'ensemble, 1 en tâti et seulement 2 en langues ibéro-caucasiennes (1 dargin et 1 lezg). Le kumyk, « seconde langue de tous les peuples daghestanais » et « langue des relations intertribales », dominait encore entièrement le pays. En 1934, le pourcentage des journaux turcs était tombé à 68 % — 11 journaux turcs (8 kumyks, 1 azéri, 1 nogaj), contre 3 journaux ibéro-caucasiens (1 avar, 1 dargin, 1 lezg) et 1 tâte.

L'année suivante — les journaux turcs ne représentaient plus que 30 % (10 journaux turcs dont 7 kumyks, 2 azéris et 1 nogaj) contre 29 journaux ibéro-caucasiens (avar 7, dargin 3, lake 1, lezg 6, čečen 2) et 1 tâte. En 1936 il ne restait plus que 8 journaux turcs sur 33 et en 1938 5 sur 24. En 1956 le kumyk a perdu sa place de langue unificatrice : 6 journaux kumyks, 2 azéris, 14 avars, 8 dargins, 6 lezgs, 3 laks, 2 tabasarans et 1 tâte.

Les solutions arabe et turque écartées, l'unification du Daghestan pouvait être envisagée autour de la nationalité ibéro-caucasienne la

plus évoluée et la plus dynamique, la nationalité avare, dont la langue était déjà utilisée comme seconde langue par la plupart des montagnards dargins et laks. Or, les autorités optèrent pour la division linguistique du pays. En 1928, une commission spéciale pour le développement des langues daghestanaises formée par le Comité Central du Parti Communiste de l'Union, recommandait l'usage des langues indigènes dans l'enseignement primaire et en 1930, au 2^e plenum du Parti Communiste du Daghestan, 11 langues étaient proclamées langues officielles : le russe, le *kumyk*, l'*azéri*, l'*avar*, le *lak*, le *dargin*, le *lezg*, le *tabasaran*, le *čečèn*, le *tâte* et le *nogaj*. En 1936, une douzième langue littéraire fut ajoutée — l'*ahvah* (peuple du groupe andi comptant 4 000 âmes environ qui eurent entre 1936 et 1938 un journal en langue ahvahe). Ce chiffre fut réduit à 10 en 1938 par la disparition du *nogaj* (après la perte des territoires *nogaj*s situés au nord du Terek) et de l'*ahvah*, puis à 9 en 1945 après la suppression de la République *Čečène*.

Actuellement le Daghestan possède 9 langues officielles (art. 78 de la Constitution de la R.S.S. du Daghestan), qui sont aussi langues d'enseignement et toute unification autour de la nationalité avare — dont la langue aurait pu remplacer le *kumyk* comme langue de relations intertribales, est devenue impossible.

Ainsi dans cette petite République sept *narodnost'* indigènes possèdent des langues littéraires : *avar*, *dargin*, *lak*, *lezg*, *tabasaran*, *kumyk* et *tâte*, absorbant les petits groupes ethniques qui en sont privés. Mais quatre seulement semblent stables et susceptibles d'être des pôles de « consolidation » ; ce sont les nationalités avare, dargine, lezge et *kumyke* (dont les langues sont des langues d'enseignement à la nouvelle Université de Makhač-Kala). Aucune cependant ne remplit les quatre conditions permettant d'accéder au rang de nation. En effet, si toutes possèdent déjà ou acquièrent progressivement l'unité linguistique, aucune ne répond aux autres critères : territoire propre, unité économique, traditions culturelles. Aucune nationalité daghestanaise ne saurait donc, si l'on se réfère à la doctrine énoncée par Staline, devenir une nation.

3. *Čečnja*. — Dans la région *Čečeno-Inguše* le problème était plus simple : la population plus homogène comprenant deux groupes humains aux mêmes traditions culturelles et sociales — les *Čečens* (407 700 en 1939) et les *Ingušes* (92 000 en 1939), ces derniers considérés avant 1917 comme une simple tribu *čečène*.

Là encore la solution adoptée visait à dissocier les peuples pourtant très proches linguistiquement. En 1922 l'*inguše* devenait une langue littéraire et quatre ans plus tard en 1926 le dialecte bas-*čečèn* (et non le haut-*čečèn* — proche de l'*inguše*) était doté d'une écriture.

Pourtant en 1934 les deux peuples furent réunis en une région autonome devenue plus tard R.S.S.A. Čečeno-Inguše, formant une seule *narodnost'* « Čečeno-Inguše » avec deux langues. Cette division a été conservée même après la déportation des montagnards en 1944 et leur rapatriement en 1957, car on trouve actuellement des journaux en čečen et en inguše.

4. Dans le Caucase du Nord-Ouest les Karačajs-Balkars, bien que séparés géographiquement, formaient un seul et même peuple. Ils reçurent la même langue littéraire en 1924, mais constituèrent deux *narodnost'* distinctes peu viables d'ailleurs, car manquant de traditions culturelles et subissant fortement l'influence čerkesse⁵⁸.

Les Adyghés-Čerkesses en revanche représentaient un élément dynamique et évolué. Toutefois après l'émigration massive de leurs tribus en Turquie et l'installation des colonies russes sur les terres laissées vacantes, le peuple čerkesse se trouva scindé en plusieurs groupes.

L'unification politique et administrative du peuple adyghé géographiquement désuni, étant impossible, les autorités soviétiques ont consacré ce fait en créant deux *nations* : la nation kabarde possédant un territoire national — la R.S.S.A. kabardo-balkare⁵⁹ et la nation⁶⁰ adyghée divisée entre deux territoires nationaux : la région autonome des Adyghés⁶¹ et la région autonome des Karačaj-Čerkesses⁶².

La nation socialiste kabarde paraît, d'après la doctrine énoncée par Staline, parfaitement stable puisqu'elle possède un territoire national et une unité linguistique et culturelle⁶³. Il n'en est pas de

⁵⁸ Les Karačaj-Balkars ont été déportés en 1944 en Asie Centrale et rapatriés en 1957. Ils ne représentent plus dans leurs territoires respectifs qu'une minorité. En 1959, 74 % seulement des Karačajs parlaient leur langue.

⁵⁹ Fondée le 1^{er} septembre 1921 sous forme de Région Autonome Kabarde à laquelle est venue s'ajouter le 16 janvier 1922 l'arrondissement national (*okrug*) Balkar (formé le 20 janvier 1921) pour constituer la R.A. Kabardo-Balkare devenue le 5 décembre 1936 la R.S.S.A. Kabardo-Balkare. Amputée en 1944 du territoire balkar la République est devenue R.S.S.A. de Kabarda avant de redevenir après la réhabilitation des Balkars le 9 janvier 1957 la R.S.S.A. Kabardo-Balkare.

⁶⁰ Officiellement les Adyghés constituent une *Narodnost'* évoluant en Nation, mais le recensement de 1959 a séparé les nationalités Adyghé en deux groupes : les « Adyghés » habitant la R.A. des Adyghés (80 000) et les « Čerkesses » habitant la R.A. des Karačaj-Čerkesses (30 000).

⁶¹ Fondée le 27 juillet 1922 comme Région Autonome des Adyghés-Čerkesses, devenue le 13 août 1928 la R. A. des Adyghés.

⁶² Fondée le 12 janvier 1922 comme Région Autonome des Karačaj-Čerkesses. Scindée le 26 avril 1926 en une R.A. des Karačajs et un arrondissement (*okrug*) national des Čerkesses. Ce dernier a été érigé le 30 mars 1928 en une R. A. des Čerkesses. En 1944, les Karačajs ont été déportés et leur territoire national supprimé. Le 9 janvier 1957 après la réhabilitation des Karačajs, la R.A. des Karačaj-Čerkesses a été rétablie.

⁶³ La République Autonome Kabardo-Balkare avait en 1957 une population de 359 000 habitants dont plus de 60 % musulmans : Kabards, Balkars, Ossètes, Čečens...

même de la « nation adyghée » qui manque d'unité territoriale et dont les ressortissants ne représentent dans les deux régions nationales qu'une faible minorité⁶⁴. Enfin les autorités soviétiques loin de faciliter la consolidation de la nation adyghée l'ont rendue plus aléatoire en freinant la « čerkessisation » des Nogajs (par la création d'une langue littéraire nogaj) et en faisant en 1938 de la tribu des Abazas une *narodnost'*.

Ces derniers, au nombre de 20 000 en 1959⁶⁵, dispersés entre la région autonome des Karačaj-Čerkesses, la région autonome des Adyghés et le territoire (*kraj*) de Stavropol' étaient considérés comme une simple tribu ou au mieux un groupe ethnique čerkesse. Ne possédant ni territoire, ni langue littéraire, ni culture nationale, ni à plus forte raison de marché propre, les Abazas étaient normalement destinés à se fondre dans le groupe čerkesse. Cependant en 1938, leur dialecte promu au rang de langue littéraire fut doté de l'écriture. Actuellement les Abazas forment une *narodnost'* peu viable certes, mais possédant une presse (un journal régional de la région autonome des Karačaj-Čerkesses) et des écoles. Leur « čerkessisation » est aussi arrêtée.

La solution du problème čerkesse est donc la désunion⁶⁶. Tandis qu'un peuple voisin — les Ossètes — suit une évolution contraire. Pourtant le peuple ossète est divisé en trois groupes nettement différenciés parlant des dialectes fort éloignés les uns des autres :

— Le groupe *Iron* (230 âmes en 1936) dans les parties méridionale et orientale du pays ossète.

— Le groupe *Digor* ou *Digurata*, en russe *Digorcy* (45 000 en 1936) dans la partie nord de l'Ossétie, influencé par la culture kabarde.

— Le groupe *Tual* (*Tiul*) en Ossétie méridionale très influencé par la culture géorgienne.

⁶⁴ En 1957 la population de la R.A. des Adyghés était de 270 000 habitants et celle de la R.A. de Karačaj-Čerkesses de 214 000 habitants. Or, la population totale adyghé ne dépassait pas à cette époque 100 000 âmes. La population musulmane totale (Adyghés, Karačajs, Abazas, Nogajs, etc.) des deux régions autonomes ne devait pas dépasser 200 000 âmes pour un total de 484 000. La faiblesse de la nation adyghé est mise en valeur par la distribution de la presse quotidienne. Dans la R.A. des Adyghés, on trouvait, en 1956, 8 journaux russes et un seul adyghé. Dans la R.A. des Karačaj-Čerkesses : 2 journaux russes, 1 nogaj, 1 abaza, 1 adyghé.

⁶⁵ A. N. Genko (*Abazinskij Jazyk*, Moscou, 1955, p. 7) et Lavrov (« Abazincy », *Kavkazskij Etnografičeskij Sbornik*, I, Moscou, 1955, p. 6) estiment leur nombre à 25 000 environ.

⁶⁶ Il semble que jusqu'en 1936 les autorités aient voulu pousser plus loin encore cette expérience en faisant d'un autre dialecte čerkesse — le parler šapsug appartenant au dialecte bas-adyghé (parlé par près de 10 000 âmes de la tribu des Šapsugs dans le *kraj* de Krasnodar) — une langue littéraire. Un journal de šapsug a même été publié entre 1934 et 1936 dans le village de Sovet Kvag, chef-lieu d'un district national šapsug. Cet essai a été abandonné en 1937.

En outre, le peuple ossète manque d'unité religieuse, la partie la plus importante étant chrétienne (*Irons* et *Tuals*) et la minorité musulmane (*Digor* et une partie des *Irons*).

Jusqu'en 1938, les autorités semblaient vouloir tenir compte du caractère hétérogène du peuple ossète qui fut divisé entre deux formations territoriales : la République autonome de l'Ossétie du Nord, dépendant de la R.S.F.S.R. (fondée le 7 juillet 1925 en tant que région autonome, devenue le 5 décembre 1936 république) et la région autonome de l'Ossétie du Sud dépendant de la R.S.S. de Géorgie (fondée le 20 avril 1922). En outre, deux langues littéraires furent créées : l'*iron* et le *digor*⁶⁷ dotées toutes les deux de l'alphabet latin. Mais en 1939, au moment où les alphabets latins étaient remplacés par le cyrillique, le digor littéraire disparut laissant la place à une langue littéraire unique fondée sur le dialecte iron.

En dépit de la division administrative et des différences linguistiques et culturelles autrefois profondes entre ses groupes ethniques, le peuple ossète se consolide donc en une seule *nation socialiste*⁶⁸.

* *

5. En Transcaucasie Occidentale les Abhazes furent sauvés par l'intervention des autorités soviétiques qui en firent une « nation socialiste » dotée d'un territoire national, la R.S.S.A. des Abhazes (créée le 4 mars 1921). Cette décision prise, semble-t-il, en vue de faire obstacle au nationalisme géorgien, ne se justifiait d'aucune façon, car les Abhazes ne représentent aujourd'hui encore dans leur propre république qu'une minorité dérisoire : en 1956, la population totale de l'Abhazie était de 394 000 âmes dont moins de 20 % d'Abhazes.

La langue littéraire abhaze créée en 1925 avec l'alphabet latin et transcrite depuis 1938 par l'*alphabet géorgien*, est peu employée⁶⁹. Le bilinguisme est généralisé et, en 1926, 48 000 Abhazes sur 57 000 parlaient leur langue maternelle⁷⁰. Le géorgien reste la langue d'enseignement (à partir de la classe de cinquième) et de justice et tend de plus à devenir la langue de civilisation et de culture⁷¹.

⁶⁷ Entre 1935 et 1938 il y a eu des journaux *irons* et *digors*.

⁶⁸ Cette politique s'explique si l'on se rappelle que les Ossètes ont toujours été les auxiliaires les plus précieux de la présence russe dans le Caucase du Nord.

⁶⁹ On peut en juger d'après les tirages des trois journaux républicains d'Abhazie — le journal russe tire à 10 000 exemplaires, le géorgien à 7 700 et l'abhaze à 2 700 seulement.

⁷⁰ Grande, « Spisok narodnostej S.S.S.R. », *Revoljucija i Nacional'nostj*, 4, 1936, p. 77.

⁷¹ L'abhaze a été la langue d'enseignement jusqu'en 1945 puis il a été rem-

L'avenir de cette « nation socialiste » paraît donc incertain, car pour le moment seule la volonté de Moscou la préserve d'une géorgianisation totale.

Pour les *Ağars*, Géorgiens musulmans, le critère religieux ne pouvait, en principe, servir de base à l'existence d'une nationalité. Pourtant, en 1921, le Gouvernement soviétique tint compte de ce critère et considéra les *Ağars* comme suffisamment éloignés des Géorgiens pour former la République autonome d'Ağaristan (fondée le 16 juin 1921) et les *Ağars* furent recensés en 1926 comme une *narodnost'* distincte (forte de 71 428 âmes). Mais, en 1939, ils perdirent cette qualité et ne sont plus qu'un simple groupe ethnique géorgien bien que conservant aujourd'hui encore leur territoire national⁷².

Les *Lazes*, depuis la rétrocession des territoires de Kars et d'Ardahan à la Turquie⁷³, habitent surtout ce dernier pays. En Union Soviétique, le recensement de 1926 n'en a plus dénombré que 645 près de Batum (R.S.S. d'Ağaristan). Malgré leur petit nombre, les autorités soviétiques dotèrent, en 1927, la langue laze d'une écriture (en caractères latins) ; une littérature laze est née⁷⁴ et les *Lazes* furent considérés comme une *narodnost'* en formation. En 1938, l'essai fut abandonné et le laze privé d'écriture. Actuellement cette petite minorité ne représente plus qu'un groupe ethnique de la nation géorgienne⁷⁵.

Enfin, la situation des *Kurdes* de l'U.R.S.S.⁷⁶ présente un cas particulier. Dispersés entre l'Arménie (26 000 en 1959), la Géorgie

placé par le géorgien. En 1956, l'abhaze a été rétabli dans ses droits, dans une partie des écoles seulement, faute de personnel qualifié. Sur la « géorgianisation » de l'Abhazie, voir A. J. Panchava : « Puti kollektivizacii abhazskoj derevni », *R. i N.*, 3, 1935, pp. 51-58. En août 1956, le premier secrétaire du C.C. du P.C. de Géorgie, Mzavanadzé, a révélé que « pendant longtemps, on a poursuivi une politique tendant à la liquidation de la culture nationale des Abhazes afin d'obtenir leur assimilation forcée » (*Zarja Vostoka*, 23 août 1956).

⁷² Il existe un autre groupe de Géorgiens musulmans : les *Ingilojs*, Kakhétiens convertis à l'Islam Chiite au XVII^e siècle par les Persans. Les *Ingilojs* se distinguent davantage des Géorgiens chrétiens que les *Ağars*, car leur dialecte est très fortement influencé par le turc azéri et ils emploient traditionnellement l'azéri comme langue de civilisation. Pourtant, les autorités ne les ont jamais considérés comme autre chose qu'un groupe ethnique des Géorgiens.

⁷³ Les *Lazes* de Turquie (vilayets de Çoruh, Rize et Trabzon) subissent un fort processus de turquisation. Le nombre des lazophones serait en diminution constante en Turquie : 63 000 en 1935, 47 000 en 1945, selon la *B.S.E.*, 2^e éd., vol 24, p. 228, mais G. Dumézil (*Langues du Monde*, Paris, 1952, p. 247) estime à 160 000 le nombre de personnes parlant le laz en Turquie, le long de la Mer Noire, entre la frontière soviétique et Trabzon.

⁷⁴ « Lazskaja literatura », dans *Literaturnaja Enciklopedija*, Moscou, 1932, t. VI, pp. 29-30.

⁷⁵ *B.S.E.*, 2^e éd., t. XXIV, p. 229.

⁷⁶ Le recensement de 1939 a dénombré 45 900 Kurdes et celui de 1959, 59 000, mais ces chiffres semblent insuffisants. Aristova (« Kurdy Irana », in *K.R. Soobšč. Inst. Etn.*, vol. XXI, 1954, pp. 98-104) estime leur nombre

(16 000 en 1959), l'Azerbaïdjan et le Turkmenistan, privés de territoire national, les Kurdes de l'Union Soviétique ne forment qu'une minorité nationale. Ils n'en possèdent pas moins une langue littéraire⁷⁷, des écoles nationales, une presse (le journal *Reja Taze* paraissant à Erevan) et une littérature assez riche. Contrairement à ce qu'affirment certains observateurs étrangers, la création d'une langue littéraire kurde ne s'explique nullement par le désir des autorités de créer en Union Soviétique un foyer national kurde capable de servir de pôle d'attraction aux millions de Kurdes habitant les pays du Moyen-Orient, car l'alphabet cyrillique représente un obstacle aux relations culturelles entre Kurdes soviétiques et ceux de l'étranger qui utilisent soit l'alphabet arabe (Iran, Iraq), soit l'alphabet latin (Syrie).

3. *Les peuples d'Asie Centrale.*

Le problème qui se posait en Asie Centrale était à la fois plus simple et plus difficile à résoudre que dans les autres régions musulmanes de l'Union.

Nous avons vu que l'ancienne *Umma* turque commençait à la fin du XIX^e siècle à se disloquer pour donner naissance à trois grandes formations humaines — futures nations — encore mal définies :

- Le groupe nomade Kazah-Kirghiz,
- Le groupe Uzbeko-Tağik,
- Le groupe Turkmène.

Sous le régime soviétique ce processus naturel fut poussé plus loin, puisque les autorités favorisèrent la consolidation non pas de trois, mais de *six* nations socialistes (cinq turques et une iranienne) et de deux *narodnost'* stables — ces dernières dotées de langues littéraires, mais privées de territoire.

En octobre 1924 l'Asie Centrale fut divisée en territoires nationaux afin de faire correspondre le mieux possible les frontières avec les limites linguistiques des divers peuples. Ainsi furent créées les cinq républiques fédérées : Kazahstan, Kirghizie, Uzbekistan, Tağikistan et Turkmenistan, une république autonome — la R.S.S.A. Karakalpakistan et une région autonome — Gorno-Badahšan⁷⁸,

à 160 000. Ils sont musulmans sunnites, sauf une communauté *yezidie* (en Arménie, autour du Mont Alagöz, et quelques chiites extrémistes (Ali-Illahis) près de Ganğa en Azerbaïdjan).

⁷⁷ Basée sur le dialecte Nord (Kurmanği), transcrite en 1922 en un alphabet dérivé de l'arménien, remplacé en 1929 par le latin et en 1944 par le cyrillique.

⁷⁸ En réalité la structure administrative définitive de l'Asie Centrale ne date que de 1936.

chacune (sauf la région autonome du Gorno-Badakhšan) correspondant en principe à une *nation socialiste*. Quatre : Kazahe, Uzbeke, Turkmène et Taïke sont l'aboutissement d'une évolution déjà ancienne. Deux autres : la Kirghize et la Karakalpake sont de création récente et à la veille de la Révolution rien ne laissait prévoir que ces deux peuples fortement attirés par la culture de peuples voisins plus forts et plus dynamiques (Kazahs et Uzbeks) puissent devenir des « nations », voire même des *narodnost'*.

A. Le groupe Kazah-Kirghiz.

1. La consolidation définitive de la *nation socialiste kazahe* eut lieu au moment où fut créée la République autonome kirghize le 26 août 1920. Elle répondait au moins jusqu'en 1954 aux quatre critères staliniens — unité linguistique, unité culturelle (traditions des clans nomades et influence superficielle de l'Islam), unité territoriale et même unité économique.

Cependant depuis 1954 l'afflux massif des colons russes et ukrainiens dans les régions nord et est de Kazakhstan, a fait perdre à la nation Kazahe l'une des quatre conditions essentielles pour l'existence de la nation : l'unité territoriale ; en 1959 les Kazahs ne représentaient plus que 29,6 % de la population totale de leur République⁷⁹.

2. La *nation socialiste kirghize* est de création récente. Avant la Révolution, les Kirghiz — simple « groupe ethnique » — ne se différenciaient des Kazahs que par leur mode de vie (montagnards transhumants ou semi-sédentaires opposés aux grands nomades des steppes kazahes) et par de légères différences dialectales. Ils se servaient de la langue littéraire kazahe et n'avaient pas de traditions historiques et culturelles propres.

Le Gouvernement soviétique a cependant réussi à en faire une *nation* sans passer par le stade de la *narodnost'*. Les Kirghiz possèdent maintenant un État national formé le 14 octobre 1924 comme région autonome Kara-Kirghize de la R.S.S.A. Kirghize (Kazahe), devenue le 25 mai 1925 la région autonome de Kirghizie de la R.S.S.A. du Kazakhstan. Rattachée, le 25 mai 1926, à la

⁷⁹ En 1956, la distribution des *journaux de districts* de la R.S.S. du Kazakhstan permettait de constater que les six régions (*oblast'*) du centre du Nord et de l'Est de la République étaient en majorité russes : Pavlodar (6 journaux kazahs pour 9 russes), Kokčetau (5 kazahs et 8 russes), Kustanaï (4 et 16), Kazakhstan-Est (5 et 12), Akmolinsk (3 et 9), Kazakhstan Nord (1 et 11). Dans la région de Semipalatinsk russes et kazahs s'équilibraient (8 et 8). En revanche dans les régions du Sud à population sédentaire dense (Kzyl-Orda, Alma-Ata, Kazakhstan-Sud, Gambul, Taldy-Kurgan) et dans les steppes semi-désertiques de l'Ouest (Guriev, Kazakhstan-Ouest, Aktjubinsk) les Kazahs l'emportent encore.

R.S.F.S.R., la République autonome a été érigée en République fédérée le 5 décembre 1936. L'évolution des Kirghiz en une authentique nation semble déjà achevée. Ils constituent une masse compacte dans leur propre territoire (en 1959, 837 000 Kirghiz en Kirghizie sur un total de 974 000 Kirghiz de l'U.R.S.S.⁸⁰). Les différences tribales sont négligeables, exception faite de la confédération tribale des Ičkilik du Pamir et de la région de Gharm (Tağikistan). La langue kirghize ne comporte pas de dialectes éloignés de la langue littéraire. Enfin la nation kirghize ne comprend plus de groupes ethniques à la seule exception des Sart-Kalmyks, dont l'importance numérique est négligeable⁸¹.

B. La population de l'ancien Gouvernement général du Turkestan.

Fidèles au principe territorial et linguistique énoncé par Staline, les autorités soviétiques divisèrent la population de l'ancien Gouvernement général du Turkestan et des États protégés (Émirat de Bukharat et Khanat de Khiva) en quatre États nationaux correspondant chacun à une *nation socialiste*.

a. La nation socialiste turkmène.

Sous le régime soviétique la consolidation des tribus turkmènes en en une *nation* couronna un processus amorcé depuis la fin du XVIII^e siècle, car bien que les Turkmènes n'aient jamais pu former un État national et qu'ils aient toujours été dispersés entre divers États étrangers (Perse, Khorezm, Bukhara) ils avaient malgré les rivalités tribales une certaine conscience de leur unité, due en partie à leur appartenance au groupe linguistique oghuz nettement différent des autres Turcs d'Asie Centrale et à l'existence d'un art poétique déjà ancien. Cette consolidation a été facilitée par la création de la République turkmène le 27 octobre 1924 et la création au lendemain de la Révolution d'une langue littéraire, fondée sur les dialectes populaires (jomud et tekke). Elle n'est pas encore achevée car les

⁸⁰ Cependant dans leur République les Kirghiz ne représentaient en 1959 que 40,5 % de la population totale contre 36 % aux Russes et aux Ukrainiens.

⁸¹ Les Sart-Kalmyks (2 796, lors du recensement de 1926) sont des Oïrots-mongols immigrés dans la région d'Issyk-Kul' entre 1860 et 1870. En 1926 ils parlaient encore un dialecte mongol, mais convertis à l'Islam et se servant désormais du kirghiz comme langue littéraire, ils se fondent rapidement dans la Nation Kirghize (cf. A. V. Barjakov, « Karakol'skie Kalmyki-Sart Kal-maki », *Sov. Étnog.*, 6, 1935, pp. 47-79).

grandes confédérations tribales⁸² se distinguent encore les unes des autres au point de former de véritables groupes ethniques possédant chacun son dialecte et ses coutumes⁸³ mais elle est en bonne voie et la nation turkmène est déjà suffisamment forte pour exercer une action assimilatrice sur les divers groupes allogènes, surtout irano-phones, habitant son territoire : Balușes⁸⁴, Ğemšides⁸⁵, Hazaras, Berberis⁸⁶...

En revanche plusieurs groupes turkmènes séparés depuis longtemps de leurs frères du Turkmenistan ont déjà perdu ou perdent rapidement leur caractère « turkmène ». Tel est le cas des *Turkmènes de Nur-Ata* d'Uzbekistan entièrement uzbekophones⁸⁷, des *Turkmènes du Taġikistan*⁸⁸, en voie d'iranisation rapide ; des *Turkmènes d'Astrahan*⁸⁹ assimilés par les Tatars. Seuls conservent leurs caractères nationaux et même l'usage de leur langue les Turkmènes de Stavropol' ou *Truhmènes*. Ces derniers au nombre de 15 000 en 1912 sont les descendants des tribus turkmènes chassées de la région de Mangyšlak par les Kalmyks au xvii^e siècle et habitant les steppes de la Haute-Kuma (*kraj* de Stavropol') et du Bas-Terek (R.S.S.A. du Daghestan) aux côtés des Nogajs et des Kумыks dont ils n'ont pas subi l'influence. Ils recourent au russe comme langue d'enseigne-

⁸² Les principales sont les Tekkes (300 000 en 1926), les Jomuds (100 000 en 1926), les Goklens (60 000 en 1926), les Ersaris (150 000 en 1926), les Saryks (30 000), les Čowdors (25 000)...

⁸³ En 1934, au 3^e Congrès P.C. (b) du Turkmenistan on a noté que la conscience *tribale* l'emportait encore sur la conscience *nationale*. V. Voršev : « Osnovnye etapy razvitiia partorganizacii Turkmenistana » (Les étapes essentielles du développement de l'organisation du Parti du Turkménistan), *Rev. i Nac.*, n° 12, 1934, pp. 68-80.

⁸⁴ *Balușes* au nombre de 7 800 en 1959 (chiffre faible) habitent la région de Mary et la partie méridionale du Taġikistan. Ce sont des immigrés venus du Khorassan à la fin du siècle dernier et au début du xx^e siècle. Ils conservent encore l'usage de leur langue nationale, le dialecte makrani du baluši et restent à ce jour assez réfractaires à l'assimilation (peu de mariages mixtes), mais les jeunes emploient le turkmène (ou le taġik) comme langue de civilisation et leur isolement ne saurait durer.

⁸⁵ *Ğemšides*, peuple d'origine turque aujourd'hui iranophone, habitant l'Afghanistan du Nord-Ouest. Quelque 2 à 3 000 Ğemšides vivent près de Mary. Sunnites, ils sont rapidement absorbés par la nation Turkmène.

⁸⁶ *Hazaras et Berberis* (ces derniers appelés encore « Hazaras Orientaux ») sont des Mongols, descendant des conquérants gengiskhanides installés en Afghanistan au xiii^e siècle. Ils sont entièrement iranisés et parlent le persan. Quelques milliers ont émigré dans la région de Mary et dans le Taġikistan méridional. Les Hazaras sunnites sont presque absorbés par les Turkmènes, tandis que les Berberis chiites sont plus réfractaires à l'assimilation.

⁸⁷ Au nombre de 1 885 en 1926 selon I. Zarubin (*Spisok Narodnostej Turkestanskogo Kraja*, Leningrad, 1925) dans les régions de Samarkand (district de Nur-Ata). Ce sont les descendants d'une tribu qui, au moment de la migration des tribus oghuzes vers le Khorassan, est restée sur place. Ils constituent une tribu *uzbeke*.

⁸⁸ Au nombre de 3 à 4 000 dans la région de Stalinabad, immigrés au xix^e siècle.

⁸⁹ 1 250 en 1926, immigrés au xvii^e siècle.

ment et d'administration⁹⁰. Mais, depuis la dernière guerre, des tentatives ont été faites de « returkméniser » les Truhmènes en leur envoyant des manuels scolaires et des instituteurs formés au Turkménistan⁹¹.

Ainsi, à l'exception des Truhmènes de Stavropol', auxquels des initiatives, probablement locales, cherchent à conférer une sorte d'autonomie culturelle extra-territoriale, l'évolution du peuple turkmène est parfaitement conforme au schéma de Staline. Le peuple devenu *nation* est strictement limité à son territoire national⁹².

b. Le groupe Uzbek-Tağik.

Sous le régime soviétique ces deux groupes linguistiquement distincts, mais culturellement et historiquement proches, furent dissociés. La délimitation des frontières nationales s'est révélée particulièrement ardue, car les groupes linguistiques turcs et iraniens sont inextricablement imbriqués les uns dans les autres. Malgré le tracé sinueux des frontières, elles sont loin d'être parfaites — 312 000 Tağiks sont restés dans la R.S.S. d'Uzbekistan, tandis que 454 000 Uzbeks habitent le territoire tağik, 137 000 autres résident au Kazakhstan, 219 000 en Kirghizie et 125 000 au Turkmenistan (chiffres de 1959). Cette complexité n'a pas manqué de rendre plus difficile la consolidation des nations uzbeke et tağike moins avancée que celle des autres peuples d'Asie Centrale. On peut affirmer que dans cette région de l'Union Soviétique l'évolution nationale a été relativement moins influencée par les autorités ; elle est plus « naturelle » et reflète avec quelques modifications sensibles, la progression, classique dans tous les pays à population mixte, des langues turques au détriment des langues iraniennes.

a) *La nation socialiste tağike*, sédentaire de vieille date, homogène, sans division tribale, possède une vieille langue de civilisation (le tağiki est le persan littéraire) et un territoire national — la R.S.S.S. du Tağikistan, fondée le 14 octobre 1924 d'abord comme république autonome, rattachée à l'Uzbekistan, devenue le 5 décembre 1929 République fédérée. La nation tağike, cohéritière de la brillante civilisation persane, exerce une forte attraction sur divers petits groupes non tağiks isolés, iranophones ou arabes, habitant son territoire. La plupart adoptent le *tağiki* comme langue de civilisa-

⁹⁰ *Bol'saja Sov. Encikl.*, 2^e éd., vol. 43, p. 340.

⁹¹ Cf. G. Akopov, « Truhmeny Stavropolja », *Turkmenskaja Iskra*, Ašhabad, 17 août 1956.

⁹² Le nombre total des Turkmènes en U.R.S.S. était de 1 004 000 en 1959, dont 924 000 dans la R.S.S. de Turkménistan. Hors de l'U.R.S.S. on dénombre près de 380 000 Turkmènes en Iran, Afghanistan et Iraq où ils gardent leur caractère national et en Turquie où ils l'ont presque perdu.

tion et se fondent dans la nation tağike. Tel est le cas des Balușes, des Afghans, des Hazaras, des Ironis, etc. Parmi les groupes ethniques iranophones qui gardent jusqu'à nos jours une certaine particularité, on ne peut citer que :

— Les *Yaghnobis*, petit groupe (1 829 en 1926) parlant une langue issue de l'ancien sogdien. Les Yaghnobis habitent une région reculée, difficile d'accès et ne sont pas encore assimilés, malgré l'emploi du tağiki comme langue de civilisation.

— Les *peuples pamiriens*⁹³ formés de plusieurs petites nationalités parlant des langues iraniennes du groupe oriental très différentes du tağiki et du pašto, habitant les hautes vallées du Pamir Occidental (la partie orientale du Pamir est peuplée de Kirghiz). Le nombre total des Pamiriens ne doit pas dépasser 50 000 personnes réparties en quatre groupes parlant des langues suffisamment différentes pour qu'il n'y ait pas de compréhension parmi eux⁹⁴.

Les Pamiriens se distinguent aussi des Tağiks par leur religion ; la majeure partie appartient à la secte ismaïlienne nizarite.

Le Gouvernement soviétique les a dotés d'un territoire national — la région autonome de Gorno-Badakhšan, fondée le 2 janvier 1926 dans laquelle les Pamiriens représentent 83,4 % de la population totale. En 1931 les autorités ont tenté de consolider ces peuples en une « nation » autour de la *narodnost'* la plus nombreuse — les Šugnis — et on a essayé de doter le šugni d'un alphabet et d'en faire une langue littéraire⁹⁵. Cet essai resta sans lendemain et les Pamiriens recourent maintenant au tağiki. Malgré leur isolement, ils sont appelés à disparaître dans la nation tağike⁹⁶.

Si l'absorption finale des divers éléments *iranophones* par la nation tağike ne fait pas de doute, la présence sur le territoire du Tağikistan de fortes minorités *turcophones* présente un problème d'une plus grande gravité car, en règle générale, les groupes turcophones ne se laissent que très difficilement absorber par le milieu iranien⁹⁷. On trouve en effet au Tağikistan, surtout dans sa partie méridionale, toute une gamme de tribus turques, dont quelques-

⁹³ Les Tağiks les appellent « Galčas » et les Russes « Gornye Tağiki », terme impropre prêtant à confusion avec les Tağiks authentiques habitant les régions montagneuses du Darvaz, Karategin et Zerafšan. Le terme scientifique russe est *Pamirskie* ou *Pripamirskie Narody*.

⁹⁴ 1° Le groupe Šugnano-Rošani (25 à 30 000) comprenant les Šugnis, les Rušanis, les Bartangs et les Orošors ; 2° le groupe Jazgulem ; 3° le groupe Vahi et 4° le groupe Iškašimi.

⁹⁵ Cf. *Revoljucija i Nacional'nosti*, 4, 1936, p. 92.

⁹⁶ Ce processus est déjà assez avancé, le groupe Vanči habitant la partie la plus septentrionale du Pamir a perdu au XIX^e siècle l'usage de sa langue pamirienne — la langue iškašimi est en voie de disparition, tandis que le bartang et le rošani très « tağikisés » ne subsistent plus que comme des « langues domestiques ».

⁹⁷ Le même phénomène peut être constaté en Afghanistan et surtout en Iran.

unes (les plus faibles) sont « iranisées ». Tel est le cas des tribus uzbeks šeibanides des Suğani et des Utapulak encore turcophones en 1911 mais aujourd'hui iranophones⁹⁸.

D'autres tribus turques sont semi-iranisées, tels par exemple les *Tagiks Čagatajs* de la région de Stalınabad, qui comme l'indique leur nom sont d'anciens Turcs, voire des Mongols turquisés, ayant, en majorité, perdu l'usage du turc au profit du tağiki⁹⁹. Mais la grande masse des Turcs reste réfractaire à l'iranisation et conserve intégralement l'usage des dialectes turcs. L'exemple le plus typique de cette vitalité est fourni par la grande tribu šeibanide des Lokajs forte de 66 000 hommes en 1929¹⁰⁰ qui habitent le Tağikistan méridional. Les autorités soviétiques ont d'ailleurs reconnu ce fait et favorisent les liens culturels entre les Turcs du Tağikistan et le pays Uzbek ainsi qu'il ressort de la distribution des journaux au Tağikistan. On y trouve en 1956 40 quotidiens en tağiki et 10 en uzbek, dont deux « républicains » à Stalınabad et 8 de district ainsi que 6 journaux mixtes uzbek-tağik. Les Lokajs et les autres Turcs, bien que vivant depuis des siècles en pays iranien, n'ont pas oublié leur langue et subissent, grâce à la presse et aux écoles nationales, l'influence culturelle et linguistique des Uzbeks.

En revanche et ceci montre bien la faiblesse iranienne face à la vitalité turque, les Tağiks habitant l'Uzbekistan (312 000 en 1959) sont culturellement isolés et condamnés à être absorbés par le milieu turc¹⁰¹.

b) *La consolidation de la nation socialiste uzbeke* s'est révélée également ardue, en raison des différences dialectales et culturelles entre sédentaires (« Sarts ») et nomades ou ex-nomades récents (« Uzbeks » proprement dits). Elle s'est faite autour de la nouvelle langue littéraire qui a définitivement remplacé le čagataj en 1920¹⁰²

⁹⁸ D. N. Logofet, *Buharskoe Hanstvo pod russkim protektoratom* (Le Khanat de Bukhara sous le protectorat russe), Saint-Petersbourg, 1911, p. 155 et A. Pisarčik et B. Kh. Karmyševa, « Opyt splošnogo obsledovanija Kuljabskoj Oblasti » (Expérience d'investigation globale de la région de Kuljab), *Trudy A.N. Tağ. S.S.S.R.*, Stalınabad, n° 3, 1953, p. 78 et renvoi (4).

⁹⁹ B. Kh. Karmyševa, « Nekotorye dannye k etnogenezu naselenija južnykh i zapadnykh rajonov Uzbekistana » (Quelques données concernant l'ethnogenèse de la population des districts méridionaux et occidentaux d'Uzbekistan), *Kr. Soob. Inst. Etn.*, XXVII, 1957, pp. 17-18.

¹⁰⁰ B. Kh. Karmyševa, *Uzbeki Lokajcy Južnogo Tağikistana*, Stalınabad, 1954.

¹⁰¹ En 1926, on ne trouvait en Uzbekistan qu'un seul journal tağik « républicain » et un de district (dans la région de Ferghana). Il semble donc que l'usage de la langue tağike disparaisse rapidement dans les campagnes et ne conserve son ancien prestige de langue littéraire que dans les grandes villes.

¹⁰² Le choix de la langue littéraire uzbeke reflète les tâtonnements des autorités. En 1923, la langue littéraire, transcrite en un alphabet arabe modifié, était établie d'après les principes phonétiques des dialectes urbains fortement iranisés (ayant perdu l'harmonie vocalique turque) assez éloignés des dialectes parlés dans les campagnes. En 1927, la langue a été dotée d'un alphabet

et a été facilitée par les mesures de sédentarisation des nomades. Mais aujourd'hui encore le peuple « uzbek » comprend de nombreux groupes turcs préseibanides qui, tout en se fondant progressivement dans la nation uzbekte, conservent une conscience particulariste. Certains formaient en 1926 de véritables *narodnost'*, et furent recensés séparément :

— *Les Kypčaks* (33 502 en 1926), tribu de la vallée de Ferghana, issue des anciens Kypčaks, qu'on trouve mêlés aux divers peuples, Uzbeks, Kazahs, Kirghiz. Jusqu'en 1930 environ ils gardèrent leur conscience tribale et leur mode de vie plus proche des Kazahs que des Uzbeks. Leur absorption par la nation uzbekte est maintenant presque achevée.

— *Les Kuramas*, groupe ethnique formé de la fusion des tribus uzbekes et kazahes (*Kurama*, en uzbek : « cousus ensemble », « métis »). Au nombre de 50 218 en 1926, les Kuramas habitent les vallées de Čirčik et d'Angren. Ils parlent un dialecte spécial en voie de disparition ; ils se fondent ainsi dans la nation uzbekte, mais conservent la division tribale et des coutumes qui les rapprochent des Kazahs. En 1928, ils étaient considérés comme une véritable minorité nationale et possédaient en Uzbekistan deux districts nationaux¹⁰³.

— *Les Turks de Ferghana*, groupe préseibanide, d'origine incertaine, formé peut-être de descendants des peuplades turques qui ont atteint l'Amu-Darja à l'époque du Khaganat turc occidental (vi^e siècle). En 1917, ils étaient au nombre de 29 500, répartis entre l'Uzbekistan, le Tağikistan et la Kirghizie. Très différents des autres Uzbeks (type plus mongoloïde, coutumes différentes, système clanique encore fort), les Türks possédaient en 1926 un *district national*¹⁰⁴. Jusqu'à présent, bien que proches linguistiquement des Uzbeks, ils prétendent former une nationalité (*elat*) distincte et refusent tout mariage mixte. Vinnikov qui les a étudiés récemment, révèle qu'ils font porter sur leurs passeports et leurs documents militaires la mention « nationalité türke »¹⁰⁵. Ils constituent actuellement un groupe ethnique non encore absorbé par les Uzbeks.

latin ; elle correspondait au parler de la ville de Turkistan (Uzbekistan du Nord) et, du point de vue grammatical, à celui de Taškent. Elle était peu intelligible aux Uzbeks citadins en raison de son euphonie turque très stricte. En 1937, elle a cédé la place à une troisième langue littéraire, s'inspirant du parler de Taškent plus iranisé et de la grammaire du dialecte de la Ferghana. En 1940-1941, l'alphabet latin a été remplacé par le cyrillique, la base de la langue littéraire restant inchangée.

¹⁰³ Zuabov, « Nacmeny Uzbekskoj S.S.S.R. », *Revoljucija i Nacional'nosti*, n° 9, 1932, pp. 74-81.

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ J. R. Vinnikov, « Rodoplemennyj sostav i razselenie Kirgizov » (La composition tribale et la dispersion des Kirghiz), *Trudy Kirgizskoj Arheologo-Etnografičeskoj Ekspedicii*, t. I, Moscou, 1956, p. 175.

On trouve, d'autre part, sur le territoire de l'Ouzbékistan un grand nombre de groupes humains d'origine diverse qui subissent à des degrés différents l'influence ouzbèke et sont destinés à se fondre à la longue dans la nation ouzbèke. Certains sont iranophones, par exemple les *Ironis*¹⁰⁶ ou les *Čalas* qui sont des Juifs buhariotes islamisés¹⁰⁷, d'autres arabes¹⁰⁸. Ces derniers sont dispersés sur toute l'étendue du Turkestan, principalement dans les régions de Boukhara et de Kaška-Darja (Ouzbékistan). En 1926, on en a dénombré 28 978, en 1939, 21 793 et en 1959, 11 000. Ils constituent une véritable *minorité nationale* bien que l'usage de la langue arabe (dialecte irakien) se perde assez rapidement au profit de l'ouzbek et du taškik. En 1959, 35 % seulement parlaient l'arabe. Les Arabes conservent leurs coutumes propres, surtout matrimoniales et les mariages avec les membres des autres groupes sont très rares¹⁰⁹. Leur assimilation n'est pas achevée et ils représentent toujours une sorte de *semi-narodnost'*¹¹⁰.

c) *La nation socialiste karakalpake* est de création toute récente et assez artificielle. Jusqu'à la Révolution ce peuple¹¹¹ était composé des mêmes formations tribales qu'on retrouve dans la composition des peuples ouzbek et kazakh. Rien, sauf un dialecte particulier, ne les distinguait de leurs cousins ou frères, ni les traditions historiques (communes aux Kypčaks et aux Nogajs), ni les traditions sociales et culturelles (à mi-chemin entre celles des Kazachs et des Ouzbeks). Ils manquaient de conscience nationale.

¹⁰⁶ Groupe ethnique formé de descendants de Persans de Mary emmenés en captivité par l'Émir Shah Murad Masum de Boukhara en 1785, auxquels sont venus se joindre les prisonniers ramenés d'Iran et d'Afghanistan au XIX^e siècle et les immigrants libres du Khorassan. En 1926, les Ironis considérés comme une *Narodnost'* avaient été recensés séparément (9 188 âmes). Ils habitent les régions de Samarkand et de Boukhara et parlent le persan. Ils sont chiites duodécimains, ce qui ralentit leur absorption par les Ouzbeks. En 1939, ils possédaient à Samarkand un *technicum* spécial (cf. Zuabov, art. cité).

¹⁰⁷ Petit groupe comptant un millier d'âmes parlant le persan comme les autres Juifs d'Asie Centrale, habitant principalement la ville de Boukhara. Ils ont été convertis, généralement de force, à l'Islam au XIX^e siècle, mais ne se mélangent pas aux autres musulmans. Cf. I. M. Balahanov, « K voprosu o proischozhenii gruppy evreev muslu'man v Bukhare » (Au sujet du problème de l'origine du groupe des Juifs musulmans à Boukhara), *Sov. Etn.*, n° 3, 1951, pp. 162-163.

¹⁰⁸ L'origine de ces colonies arabes est controversée. Pour les uns ce sont les descendants des colons militaires installés lors de la conquête arabe au VIII^e siècle, pour d'autres leurs ancêtres auraient été amenés au Turkestan à l'époque Timuride (XIV^e siècle).

¹⁰⁹ A. K. Pissarčik et B. Kh. Karmyševa, art. cité, p. 96.

¹¹⁰ J. R. Vinnikov, « Rodoplennyj sostav... », art. cité, p. 177.

¹¹¹ Le terme « Karakalpak » recouvrait autrefois une fédération de tribus Kypčakes et Nogajs qui es seraient déplacées au XVI^e siècle de la Basse-Volga vers l'Emba et au XVII^e siècle vers le delta du Syr-Darja. Au XVIII^e siècle elles en ont été chassées par les Oïrotes vers le delta d'Amu-Darja où elles se sont sédentarisées.

Pourtant, le 11 mai 1925, fut créée la région autonome karakal-pake d'abord rattachée à la R.S.S.A. Kirghize, puis à la R.S.F.S.R. Le 20 mars 1932, la région devenait république autonome de la R.S.F.S.R., puis le 5 décembre de la R.S.S. d'Uzbekistan. Dans ce territoire, les Karakalpaks ne représentaient en 1939 qu'un peu moins de 37 % de la population et les Uzbeks plus de 50 %¹¹². Enfin, la langue littéraire karakal-pake reste peu employée, n'ayant été dotée d'un alphabet latin qu'en 1930 (après un essai infructueux en 1925 pour la transcrire en caractères arabes). Malgré l'extension de la presse et l'existence d'écoles en langue nationale, la nation socialiste karakal-pake reste assez artificielle : entre 1939 et 1959 le nombre de Karakalpaks a diminué de 6,5 % par suite de leur assimilation par les Uzbeks.

Il ressort de ce bref aperçu qu'en Asie Centrale, la politique nationale a consisté à promouvoir les langues nationales fondées sur des dialectes vivants et à diviser le pays en formations nationales coïncidant au mieux avec les limites linguistiques de chaque groupe. Cette première étape a été complétée par une série de mesures destinées à faciliter l'absorption des groupes ethniques et des *narodnosti* privées de langue littéraire ainsi que des colonies d'émigrés. La plus efficace a été la suppression des écoles et de la presse hors du territoire national. Cette politique appliquée presque partout (nous avons vu que seuls les Uzbeks vivant au Taïkistan conservent une presse et des écoles nationales) a finalement abouti à la formation de véritables *nations*, qui, à quelques exceptions près (les Karakalpaks), répondent déjà aux quatre critères de Staline.

Il subsiste cependant en Asie Centrale deux peuples qui dispersés et manquant de territoire national ne peuvent évoluer en nation, mais que les autorités soviétiques ont néanmoins dotés d'une langue littéraire. Leur avenir est impossible à prévoir. Ce sont :

1° Les *Ujghurs*, originaires du Turkestan Chinois (Sinkiang), venus en Russie après l'écrasement de la révolte musulmane de 1868-1878. En Chine, les Ujghurs constituent une *nation* de plusieurs millions d'âmes. Leurs frères de l'U.R.S.S. ne sont encore qu'une *narodnost'* forte de 95 000 individus en 1959 répartis entre le Kazakhstan (60 000 en 1959), l'Uzbekistan, la Kirghizie (14 000 en 1959) et le Turkmenistan.

Les Ujghurs se divisent en plusieurs groupes linguistiques — ceux du Kazakhstan, dit « Ujghurs du Semirečie » ou *Tarančis*, originaires de la vallée d'Ili, habitent les régions d'Alma-Ata et de Taldy-

¹¹² En 1939, la population de la République était de 443 000 habitants et le nombre total de Karakalpaks en U.R.S.S. de 171 000 dont 165 000 environ au Karakalpakistan.

Kurgan et parlent le dialecte nord, dit de Kulğa ou *taranči*. L'influence ethnique et culturelle des Chinois et des Mongols est nettement apparente. Ceux d'Uzbekistan dit « Ujghurs de la Ferghana » ou « *Kašgarlyks* », originaires de Kašgar, habitent la vallée de la Ferghana, parlent le dialecte sud, dit de Jarkend-Kašgar et ont été marqués par l'influence iranienne. Le Gouvernement soviétique a doté la communauté ujhure du Kazakhstan d'une langue littéraire — le *néo-ujghur*, proche du dialecte taranči, transcrite en caractères arabes jusqu'en 1929, latins de 1939 à 1947 et cyrilliques depuis. Ils possèdent maintenant une presse (4 journaux ujhurs au Kazakhstan), des écoles primaires et secondaires et même des instituts pédagogiques. Leur absorption par les Kazahs est ainsi arrêtée. Ceux d'Uzbekistan parlant un dialecte éloigné de la langue littéraire et privés de presse et d'écoles nationales sont au contraire condamnés à se fondre dans la nation uzbeke.

Peut-on trouver une explication à cette situation, sinon le désir de protéger la communauté ujhure du Nord contre l'influence chinoise et de les isoler de leurs frères du Sinkiang en les dotant d'une écriture différente de celle employée en Chine¹¹³ ?

2° La même préoccupation semble avoir été à l'origine de la création en U.R.S.S. d'une *narodnost'* *Dungane*. Ces derniers (en chinois Hwei-Hwei) sont des Chinois musulmans immigrés en Russie entre 1876 et 1881, après l'écroulement de l'État Ujghur de Jakub Beg. Au nombre de 21 000 (en 1959), ils se répartissent entre la Kirghizie (régions de Frunzé, Issyk-Kul' et Oš), le Kazakhstan (région de Ğambul) et l'Uzbekistan (Ferghana). Malgré leur petit nombre, les Dungan de l'U.R.S.S. constituent une véritable nationalité. Ils ne se mêlent pas aux autres Musulmans¹¹⁴ et parlent le *chinois*, transcrit depuis 1953 en caractères cyrilliques¹¹⁵, ce qui les isole des Musulmans de Chine qui utilisent pour le moment la graphie chinoise.

CONCLUSION

Il est peut-être prématuré de faire le bilan des quarante années de la politique soviétique dans les territoires musulmans. On constate que la religion musulmane, autrefois principal facteur d'unité, ne régit

¹¹³ La langue des Ujghurs de Chine est transcrite en caractères arabes.

¹¹⁴ Cf. G. Stratanović, « U dungan Ošskoj gruppy » (Chez les Dungan de la région d'Oš), *Kr. Soob. Inst. Etn.*, IV, 1948, p. 77.

¹¹⁵ A. Kalimov, « Iz istorii izučeniia dunganskogo jazyka » (Au sujet de l'histoire de l'étude de la langue dungan), *Trudy Inst. jazyka i literatury* de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Kirghizie, fasc. II, 1956, pp. 129-133 et même revue, pp. 134-154, « Projet de la nouvelle orthographe de la langue dungan ».

plus la vie quotidienne des peuples autrefois soumis à la foi du Prophète, même si elle conserve son emprise sur les âmes des croyants. La conséquence de cette laïcisation est la disparition du sentiment de l'*Umma* traditionnelle, déjà condamnée à la fin du XIX^e siècle.

Que reste-t-il du second facteur d'unité des peuples musulmans de Russie, le caractère turc (*türklük*) ?

Le rêve des nationalistes unitaires du début du siècle — le grand État Turanien — lui aussi s'est écroulé par suite de l'évolution historique naturelle facilitée et accélérée par la politique linguistique des autorités centrales. A sa place sont nés ou se sont consolidés vingt-huit groupes humains dotés chacun d'une langue de civilisation. L'Islam soviétique compte aujourd'hui douze « nations socialistes » possédant un territoire et une langue littéraire : Abhazes (partiellement musulmans), Azéris, Baškirs, Kabards, Karakalpaks, Kazahs, Kirghiz, Ossètes (partiellement musulmans), Tağiks, Tatars, Turkmènes et Uzbeks ;

Quatre *narodnost'* possédant un territoire et une langue littéraire : Adyghés, Čečens, Ingušes et Karačajs-Balkars, dont deux — les Adyghés et les Čečens — semblent appelées dans un proche avenir à devenir des nations socialistes ;

Et onze *narodnost'* dotées de langue littéraire, mais sans territoire national particulier : Abazas, Avars, Dargins, Dungsans, Kumyks, Kurdes, Laks, Lezgs, Nogajs, Tabasarans, Ujghurs.

Ainsi, l'objectif principal de la politique des nationalités, à savoir la formation de nations modernes, a déjà été atteint pour certains peuples et pour d'autres est en voie de l'être. Il n'en reste pas moins que le choix du groupe humain appelé à évoluer en nation a pu quelquefois paraître arbitraire, et que certaines nations ne répondent pas aux quatre critères staliniens. Ce désaccord entre la doctrine et la réalité serait inexplicable si l'on oublie les impératifs politiques qui influencèrent parfois profondément l'action des autorités. Ces impératifs répondaient à plusieurs préoccupations du Gouvernement central à l'époque où il luttait contre les tendances autonomistes musulmanes (1923-1938). On peut citer, en premier lieu, le désir d'empêcher la création sur les ruines de l'ancienne communauté musulmane, d'une communauté *turque* unique comme le voulaient certains communistes tatars, pour lesquels Kazan devait être la capitale du monde musulman communiste. C'est pour cela que les autorités s'attachèrent à neutraliser l'action des Tatars de Kazan, à interdire aussi l'usage de la langue čagataj qui pouvaient unifier l'ensemble des peuples turcs d'Asie Centrale, à affaiblir les groupes humains trop importants en les scindant en plusieurs nations ou *narodnost'* et à restreindre, en général, la nation aux limites géographiques de son territoire national.

D'autre part, les autorités cherchaient à protéger les minorités nationales contre l'influence de leurs frères du dehors en les transformant en véritables nationalités dotées de langues littéraires différentes de celles employées hors des frontières soviétiques. Telle semble être l'explication de la création des nationalités Ujghure, Kurde ou Dugane¹¹⁶...

A première vue une telle politique semble avoir eu pour résultat d'une part l'isolement des Musulmans de l'U.R.S.S. de leurs frères ou coreligionnaires habitant les pays voisins et d'autre part le morcellement d'un monde dont les facteurs d'unité pouvaient contrebalancer les facteurs de désagrégation. En est-il vraiment ainsi ?

Avant 1917, malgré son apparente unité, la communauté musulmane n'était qu'une mosaïque de peuples et de tribus qui, pour la plupart, n'avaient pas encore atteint le stade capitaliste, unis seulement par la foi commune et les aspirations panturques des jeunes intellectuels. En fait, chaque groupe musulman vivait dans un univers fermé, isolé non seulement des Russes, mais souvent de ses propres coreligionnaires. Dans les territoires musulmans de l'U.R.S.S., le système de production socialiste a eu pour conséquence le nivellement des modes de vie, la disparition radicale des contrastes et des oppositions entre nomades et sédentaires. Le régime soviétique a mis fin aux rivalités et aux antagonismes nationaux autrefois si vivants. De même la lutte contre certaines traditions et coutumes du passé, considérées comme réactionnaires, les tabous endogamiques par exemple, a permis les contacts entre peuples autrefois étrangers les uns aux autres. Enfin, l'établissement d'un système scolaire uniforme a définitivement supprimé les particularismes culturels claniques et tribaux et a provoqué, en même temps que l'apparition d'une importante intelligentsia indigène moderne la naissance du sentiment national autrefois embryonnaire.

Ainsi, parallèlement au morcellement linguistique on assiste à l'unification économique et culturelle. Peut-on dans ces conditions parler de la consolidation des « États-nations » stables, fortement liés par un *Schicksalgemeinschaft* ?

En ce qui concerne les Tatars, les Azéris, les Kazahs et les Uzbeks, la réponse est affirmative. Qu'en est-il des autres peuples — Baškirs, Kirghiz, Ujghurs, Nogajs, Kumyks..., privés soit de territoire, soit de traditions culturelles particulières et parlant des

¹¹⁶ De même la cyrillisation des alphabets azéri, uzbek, turkmène et tagik a rendu difficiles les rapports intellectuels entre les citoyens soviétiques et leurs frères d'Iran, d'Afghanistan ou d'Iraq qui, parlant les mêmes langues, emploient les caractères arabes.

langues très proches les unes des autres ? Vont-ils se fondre dans les nations musulmanes socialistes plus importantes ou, dans un avenir plus ou moins éloigné, dans la masse russe plus dynamique et plus évoluée ?

Alexandre BENNIGSEN.
Chantal QUELQUEJAY.

Paris, février 1960.

ANNEXE

PEUPLES MUSULMANS RECENSÉS EN 1959

(*Pravda*, 4 février 1960)

I. — PEUPLES TURCS

	Recensement de 1959	Recensement de 1939	Accroissement ou diminution 1939-1959 %	
Uzbeks	6 004 000	4 844 000	+ 23,9	Nation
Tatars*	4 969 000	4 300 000	+ 15,5	—
Kazahs	3 581 000	3 099 000	+ 15,4	—
Azéris	2 929 000	2 275 000	+ 28,7	—
Turkmènes	1 004 000	812 000	+ 23,6	—
Baškirs	983 000	843 000	+ 16,6	—
Kirghiz	974 000	884 000	+ 10,1	—
Karakalpaks	173 000	186 000	— 6,9	—
Kumyks	135 000	95 000	+ 42,1	<i>Navodnost'</i>
		(1926)	(1926-1959)	
Ujghurs	95 000	109 000	— 3,6	—
		(1926)		
Karačajs	81 000	76 000	+ 6,5	—
Balkars	42 000	42 600	— 1 %	—
Nogajs	41 000	36 000	+ 13,9	—
		(1926)	(1926-1959)	
Turcs**	35 000	?	—	Minorité étrangère
TOTAL ..	21 046 000			

* Il est vraisemblable que les Tatars de Crimée déportés en 1943-1944 et non réhabilités sont désormais recensés avec les Tatars de Kazan.

** Il s'agit probablement de la population « turque » de la R.S.S.A. d'Ağaristan.

II. — PEUPLES IRANIENS

	Recensement de 1959	Recensement de 1939	Accroissement ou diminution 1939-1959 %	
Taġiks	1 397 000	1 229 000	+ 13,6	Nation
Ossètes (partielle- ment musul- mans)	410 000	354 000	+ 15,8	—
Kurdes	59 000	46 000	+ 25,6	Minorité étrangère ou <i>Narodnost'</i>
Iraniens***	21 000	39 000	— 20,6	Minorité étrangère
Tâtes****	11 000	29 000 (1926)	— 62,0 (1926-1959)	<i>Narodnost'</i>
Balušes	7 800	?	—	Minorité étrangère
Afghans	1 900	?		—
TOTAL ..	1 907 700			

III. — PEUPLES IBÉRO-CAUCASIENS

	Recensement de 1959	Recensement de 1939	Accroissement ou diminution 1939-1959 %	
Čečens	418 000	408 000	+ 2,4	<i>Narodnost'</i> en passe de devenir nation
Kabards	204 000	164 000	+ 24,4	Nation
Ungušes	106 000	92 000	+ 15,2	<i>Narodnost'</i>
Adyghés	80 000	88 000	+ 25,0	<i>Narodnost'</i>
Čerkesses	30 000			en passe de devenir nation
Abhazes (partielle- ment musul- mans)	74 000	59 000	+ 25,4	Nation
Abazas	20 000	14 000 (1926)	+ 42,8 (1926-1959)	<i>Narodnost'</i>
<i>A reporter ...</i>	000 000			

*** Les « Iraniens » comprennent les petites colonies de Bakou, Ašhabad (Bahaïs), auxquelles il faut ajouter les *Ironis* de Bukhara et de Samarkand ainsi que les Iraniens immigrés en U.R.S.S.

**** Il ne s'agit ici que des Tâtes musulmans à l'exclusion des Dagh-Čufut parlant la langue tâti mais recensés avec les autres Juifs.

	Recensement de 1959	Recensement de 1939	Accroissement ou diminution 1939-1959 %	
<i>Report</i>	000 000			
Daghestanais :				
Avars	268 000	167 000 (1926)	+ 60,4 (1926-1959)	<i>Narodnost'</i>
Lezgs	223 000	134 000 (1926)	+ 66,4 (1926-1939)	—
Dargins	158 000	126 000 (1926)	+ 25,3 (1926-1939)	—
Laks	64 000	40 000 (1926)	+ 60,0 (1926-1959)	—
Tabasarans	35 000	28 000	+ 25,0 (1926-1959)	—
Aguls	8 000	7 500	+ 6,9 (1926-1959)	<i>Narodnost'</i> en voie de disparition
Rutuls	7 000	13 000 (1926)	— 30,7 (1926-1959)	—
Cahurs	6 000	3 300	+ 81,8 (1926-1959)	—
TOTAL ..	1 701 000			

IV. — PEUPLES DIVERS

	Recensement de 1959	Recensement de 1939	Accroissement ou diminution 1939-1959 %	
Dungans	21 000	14 600 (1926)	+ 43,7 (1926-1959)	<i>Narodnost'</i>
Arabes	8 000	22 000	— 63,6 (1926-1959)	Minorité étrangère
Albanais (partiel- lement musul- mans)	5 000	?	—	—
TOTAL ..	34 000			

TOTAL GÉNÉRAL : 24 688 700

A ce chiffre il faut ajouter les Musulmans géorgiens (Ağars, Ingilojs), Arméniens (Hemšins), Finnois (un nombre impossible à

déterminer d'Udmurtès, Mariis et Mordves islamisés) et quelques tziganes et Čuvašes musulmans. Le nombre total de Musulmans en Union Soviétique peut donc approcher de 25 millions, soit environ 13 % de la population totale du pays (208 827 000).

Commentaires

La comparaison des chiffres de 1939 et de 1959 révèle le caractère encore mouvant de certaines nations et *narodnost'* musulmanes. Ainsi, l'accroissement anormalement rapide de certains groupes ne peut s'expliquer que par leur puissance d'assimilation. Tel est le cas des Uzbeks (23,9 %), des Azeris (28,7 %) et des Turkmènes (23,6 %) qui, entre 1939 et 1959, ont absorbé non seulement les petits groupes allogènes habitant leur territoire mais aussi une fraction des peuples voisins moins dynamiques. En revanche, l'accroissement également spectaculaire de certains peuples caucasiens : Kabards (24,4 %) et Adyghés (25 %) s'explique essentiellement par leur très forte natalité. Celui des Abhazes (25,4 %) provient de l'arrêt de la « géorgianisation » de ce peuple (il est probable qu'en 1939 un certain nombre d'Abhazes se sont fait recenser comme Géorgiens).

— Les peuples déportés en 1943-1944 et réhabilités en 1956 : Čečens, Ingušes, Karačajs et Balkars sont restés stationnaires à l'exception des seuls Ingušes (15,2 %).

— L'accroissement des Tatars, Kazahs, Baškirs, Ossètes — nations socialistes consolidées — est normal et correspond à celui des Russes (15,7 %).

— L'accroissement de certains peuples est anormalement lent. Il est peu vraisemblable que cela soit dû à une faible natalité, mais plutôt au fait qu'entre 1939 et 1959 une fraction de ces peuples a été assimilée par les peuples voisins. Tel est le cas des Kirghiz (10,1 %) et des Ujghurs (6,5 %), qui subissent l'attraction des Uzbeks et des Kazahs.

— Enfin, quelques nations et *narodnost'* sont en régression : Karakalpaks (— 6,9 %), Arabes (— 63,6 %) et Iraniens (— 20,6 %) assimilés par les Uzbeks et les Tagiks, Tâtes (— 62 %) qui se fondent dans la nation azérie.

LA ROUTE MARITIME DU NORD¹

Par Route maritime du Nord, j'entends le système de voies maritimes qui longe la côte septentrionale de l'U.R.S.S., entre les détroits commandant la Mer de Kara à l'ouest et la Mer de Behring à l'est. Les efforts déployés pour faire passer des navires dans les eaux arctiques ont souvent été remarquables et quelquefois extraordinaires. Le plus souvent, ils se sont soldés par des succès. Le présent article traitera des développements récents intéressant la Route du Nord, — et s'efforcera d'indiquer quel parti l'U.R.S.S. s'emploie à tirer de celle-ci².

¹ « La Route maritime du Nord » est une des deux conférences prononcées par le Dr. T. E. Armstrong au Centre d'Études Arctiques de l'École Pratique des Hautes Études, à la Sorbonne.

² On trouvera une vue d'ensemble sur l'exploration de la Route maritime du Nord, et en particulier la narration de certaines des plus célèbres expéditions, dans V. Y. Vize, *Morja sovetsskoj Arktiki* (Mers de l'Arctique soviétique), Leningrad, Izdatel'stvo Glavsevmorpouti, 1936 ; 2^e et 3^e édit., 1939 et 1948. Le premier ouvrage qui traite en détail de la Route maritime du Nord, avec un accent spécial sur les questions économiques, est celui de T. A. Taracouzio, *Soviets in the Arctic*, New York, MacMillan, 1938. Ce travail précurseur a été suivi de mon propre livre : *The Northern Sea Route : Soviet exploitation of the North East Passage* (Cambridge University Press, 1952), et de celui de C. Krypton, *The Northern Sea Route*. L'ouvrage de Krypton a paru en deux parties : l'une traitant la question jusqu'en 1917 (New York, Centre de Recherches sur l'U.R.S.S., 1953), et l'autre l'étudiant à partir de la Révolution d'Octobre (New York, Praeger — Londres, Methuen, 1956). Peu après, a été publié l'ouvrage de R. Steen Steensen, *Den Nordlige Søvej* (Copenhague, Lundsgaard, 1957) qui s'attache plus particulièrement aux aspects militaires du sujet. Mais c'est assez récemment que l'ouvrage fondamental consacré à la Route du Nord a vu le jour. Il s'agit du livre de M. I. Belov, *Istorijsa otkrytija i osvoenija Severnogo morskogo puti* (Histoire de la découverte et de l'utilisation de la Route maritime du Nord) dont un premier tome (il y en aura probablement quatre) vient d'être édité (Moscou, Izdatel'stvo « Morskij Transport », 1956)*. Ce volume s'arrête au milieu du XIX^e siècle et la documentation sur laquelle il s'appuie est considérable. Belov a publié, en outre, ce qui paraît être un sommaire de ce qui doit suivre, sous le titre *Severnij morskij puti* (La Route maritime du Nord), Leningrad, Izdatel'stvo

* Le troisième tome vient de paraître. N.D.L.R.

I. — APERÇU HISTORIQUE

Bien entendu, l'idée d'utiliser la Route du Nord n'est pas purement soviétique. Cette Route est l'ancien passage du nord-est, et dispose, à ce titre, d'un passé de quatre siècles.

On avait déjà, et souvent, navigué de l'ouest de la Mer de Kara jusqu'aux embouchures des grands fleuves sibériens, — l'Ob et l'Énisséi. Moins fréquemment du Pacifique à la Kolyma par le Détroit de Behring. La Route du Nord avait même été parcourue en entier, — dans le sens ouest-est — de 1878 à 1879 par l'explorateur suédois Adolf Eric Nordenskiöld et dans le sens inverse, en 1914-1915, par une expédition hydrographique russe. En 1917, une carte de toute la côte avait été dressée.

Le Gouvernement soviétique, dès son arrivée au pouvoir, — et une fois réglés certains problèmes intérieurs urgents — devait manifester l'importance qu'il attachait à cette voie de communication. Les motifs en étaient compréhensibles. Tout d'abord, sur le plan économique, accéder de façon régulière à la côte nord-sibérienne pouvait rendre possible la mise en valeur de vastes territoires, jusqu'ici inexploités. Et ensuite, sur le plan stratégique, la Route du Nord permettait de passer des eaux européennes aux eaux d'Extrême-Orient sans perdre de vue la côte russe et sans avoir à s'engager dans des mers éventuellement hostiles.

La création du Glavsevmorput.

La mise en fonctionnement de la Route du Nord présupposait certes, l'organisation d'un grand nombre de services auxiliaires. Il fallait, pour commencer, constituer une flotte de brise-glaces. Il fallait, ensuite, disposer en permanence de toutes indications météorologiques et glaciologiques nécessaires à la navigation. C'est-à-dire établir des réseaux appropriés de stations et créer une aviation spécialisée. Il fallait aussi un service hydrographique. On imagine sans

« *Morskoj Transport* », 1957, et qui embrasse la période 1917-1957. De nombreuses études, plus courtes, peuvent être trouvées dans la presse, soviétique ou non. La plupart sont d'ailleurs collationnées dans les bibliographies qui accompagnent les livres cités ici. J'attire à ce propos l'attention sur un texte dont je suis l'auteur, publié dans *Geographical Journal*, vol. 121, Part 2, 1955, pp. 136-148 ; dans la mesure où l'exposé qui suit complète ce texte (qui visait lui-même à compléter mon livre) à la lumière de la documentation la plus récemment fournie par l'U.R.S.S. sur le sujet. (De nouvelles données, offrant un réel intérêt, sur les aspects économiques de la question, ont été récemment publiées dans *Problemy Severa*, n° 3, 1959, pp. 115-167, mais cette publication n'a pas pu être disponible à temps pour qu'il en soit fait état dans cet article.)

peine l'importance du personnel requis. La nécessité d'une intégration administrative ne pouvait donc manquer de se faire sentir — et c'est dans ce but qu'allait être créée, en 1932, l'Administration Centrale de la Route Maritime du Nord, ou *Glavsevmorpout*. Le texte du décret constitutif fixait sa tâche : « Développer la Route Maritime du nord de la Mer Blanche jusqu'au Détroit de Behring, équiper cette route, la maintenir en bon état et en assurer la sécurité maritime³. » Le *Glavsevmorpout* n'avait pas, dans la hiérarchie, les droits et prérogatives d'un ministère, mais il était, néanmoins, directement responsable devant le Conseil des Ministres de l'U.R.S.S. Son premier chef, Otto Youlievitch Schmidt — mathématicien distingué — avait occupé d'autres postes dans l'administration civile.

Les efforts initiaux du *Glavsevmorpout* se soldaient, dès 1935, par une expansion rapide de la circulation sur la Route. En 1936, plus d'une centaine de navires étaient dénombrés. Par contre, l'année 1937 — dont on attendait beaucoup — s'achevait mal. La glace se révélait difficile et la reconnaissance aérienne ne donnait pas satisfaction : vingt-six navires allaient être obligés d'hiverner, et parmi eux, sept des huit brise-glaces disponibles.

La réforme du Glavsevmorpout.

A la date où il survenait, — 1937 étant, en U.R.S.S., l'année de grands procès politiques — ce contretemps allait avoir des conséquences importantes. L'échec du programme 1937 sur la Route du Nord était, en effet, aussitôt attribué à des sabotages que plusieurs chefs de service du *Glavsevmorpout*, probablement innocents, devaient payer fort cher. Des réformes étaient décidées, dont le résultat le plus notable était de diminuer les attributions du *Glavsevmorpout*. Ces attributions s'avéraient, il est vrai, considérables et faisaient presque de lui un État dans l'État, puisqu'à ses responsabilités propres dans l'exploitation de la Route s'ajoutait la gestion des entreprises industrielles et commerciales éparses sur les territoires (plus d'un quart de la surface de l'U.R.S.S.) desservis par la navigation arctique. A partir de 1937, le *Glavsevmorpout* devait voir sa tâche limitée à la Route du Nord proprement dite, et à son strict fonctionnement. Aujourd'hui encore c'est là sa seule mission, — et elle ne représente certainement pas une sinécure puisque 35 000 personnes y sont affectées.

³ *Recueil des Lois et Ordonnances du Gouvernement de l'U.R.S.S.*, partie I, § 522, 1932. Trad. anglaise dans T. A. Taracouzio, *Soviets in the Arctic*, New York, MacMillan, 1938, p. 383.

La Route du Nord avant la deuxième guerre mondiale.

La saison 1938 commença par la récupération des navires emprisonnés en 1937, qui demanda beaucoup de temps et d'énergie. Le volume global du trafic par rapport à celui de 1936 s'en ressentit : 256 000 t contre 271 000 t. Mais en 1939 et 1940 la progression était en pleine reprise, — quand la guerre éclata. C'est à ce moment que Schmidt fut remplacé par I. D. Papanin, joviale figure très populaire en U.R.S.S., surtout depuis le vol qui l'avait mené, en 1937, au Pôle Nord et sa navigation sur une banquise à la dérive. La guerre, dont nous allons parler, devait évidemment, pour la Route du Nord, conférer aux considérations stratégiques la primauté sur les considérations économiques. Mais, dès maintenant, il faut souligner que pour l'exercice qui s'achevait en 1939-1940, la rentabilité purement économique de la Route du Nord s'était avérée nulle. Compte tenu de l'ampleur des frais généraux, c'est probablement le double du trafic réalisé jusqu'à ce moment qu'il eût fallu atteindre pour que son prix de revient ne se révèle pas inabordable.

II. — LA GUERRE DANS L'ARCTIQUE

La guerre devait, même dans l'Arctique, modifier beaucoup de choses. Les documents officiels russes relatifs à ses incidences sur la Route du Nord son tencore très rares. L'on peut cependant tenter une esquisse des événements qui s'y sont déroulés en utilisant des sources plus ou moins éparpillées et, pour la plupart, non soviétiques.

L'utilisation militaire de la Route.

Certains éléments d'activité, comme les stations météorologiques, ne pouvaient que rester saufs. Leur ravitaillement présupposait un maintien de la navigation. La navigation était également nécessaire pour exploiter, ou même développer des entreprises nord-sibériennes (mines, par exemple) dont la guerre et la fermeture subséquente des sources habituelles de matières premières tendaient à accroître l'importance. D'autre part — et surtout — la Route allait servir aux convois *Prêt-Bail* venant d'Amérique. Sans doute, la plupart de ceux-ci avaient-ils pour destination Vladivostok à travers le Pacifique, les ports persans à travers l'Océan Indien ou Mourmansk à travers l'Atlantique. Mais certains convois parvenaient régulièrement, chaque été, de la côte ouest des États-Unis à la côte nord-sibérienne en passant par le Détroit de Behring et en suivant ainsi

la Route du Nord. Il est intéressant de noter que ces convois — dont l'activité n'a pas cessé de 1942 à 1945 et qui ont transporté près de 500 000 t — avaient pour mission, non d'approvisionner le front et les grands centres industriels soviétiques, mais d'assurer le ravitaillement en nourriture et carburant des entreprises et établissements de l'Arctique russe.

Les pertes respectives.

Ces diverses opérations ne devaient pas être de tout repos. Si la plupart des combats navals de la guerre se sont déroulés dans l'Atlantique-nord, les eaux de la Mer de Kara ont connu leurs batailles. En 1942, le cuirassé allemand *Admiral Scheer*, à la recherche d'un convoi, coulait le brise-glace russe *Sibirjakov* et bombardait la station polaire d'Ostrov-Diksona. Par la suite, des sous-marins allemands opérant en Mer de Kara, ne parvenaient pas à forcer le Détroit de Proliv Vilkitski, célèbre pour la difficulté de ses glaces, mais réussissaient à prendre à l'abordage la petite station météorologique du cap Sterlegovo, où ils s'emparaient de renseignements intéressants sur le fonctionnement du réseau météorologique russe. Au total, une vingtaine de navires alliés et deux sous-marins allemands figurent aux tableaux respectifs des pertes dans l'Arctique.

Les fonctions stratégiques de la Route.

Voie de ravitaillement en temps de guerre, la Route du Nord devait d'ailleurs être plus. L'U.R.S.S. avait, en effet, la possibilité, — même si l'on ignore dans quelle mesure elle en profita — de faire passer de l'est à l'ouest, ou de l'ouest à l'est, des forces navales à l'insu de ses ennemis. Juste avant l'entrée en guerre de l'Union Soviétique contre le Japon, un croiseur russe de 10 000 t débouchait, par le Détroit de Behring, dans le Pacifique. En 1940, c'est même paradoxalement, un bâtiment de guerre allemand, le croiseur auxiliaire *Komet*, qui avait militairement « inauguré » la Route du Nord, en parcourant celle-ci d'ouest en est en trois semaines, — avec l'assentiment soviétique, et en contournant ainsi l'aire de blocus. Dix navires alliés, dans le Pacifique⁴, devaient par la suite payer cette « surprise »...

⁴ Les informations utilisées dans les paragraphes précédents sont tirées de T. E. Armstrong, *The Northern Sea Route* (Cambridge University Press, 1952) et « The Soviet Northern Sea Route », *Geographical Journal*, vol. 121, partie 2, 1955, pp. 136-148.

III. — LE GLAVSEVMORPOUT D'AUJOURD'HUI ET LE TRAFIC SUR LA ROUTE MARITIME DU NORD

Le *Glavsevmorport* d'aujourd'hui a pour chef A. A. Afanas'ev, un spécialiste des transports maritimes qui a succédé, en 1957, à l'ingénieur V. F. Burhanov, connu pour l'intérêt qu'il porte à la recherche scientifique dans l'Arctique. La Route du Nord semble ainsi conserver pour l'U.R.S.S. toute son importance — et il convient donc de se demander pour quelles raisons.

Les emplois de la Route.

Les chiffres globaux du trafic d'après-guerre n'ont jamais été publiés. En utilisant des références indirectes et surtout des « pourcentages d'augmentation » — il paraîtrait qu'en 1957 près d'un million et demi de tonnes, et en 1958 peut-être deux millions⁵ auraient été transportés. De quoi ce total, qui est considérable, peut-il bien être constitué ? On ne peut tenter de répondre à une telle question qu'en distinguant trois « vocations » possibles de la Route : elle permet la construction et l'exploitation d'entreprises industrielles du Nord-sibérien ; elle rend possible le ravitaillement des stations scientifiques russes dans l'Arctique ; elle constitue, enfin, une ligne de communication générale entre l'Est et l'Ouest de l'Union Soviétique. Le problème est alors de savoir, sur la base de données, il est vrai, fragmentaires, si les différents trafics ressortissant à chacun de ces trois titres peuvent, en s'additionnant, donner les chiffres globaux avancés par l'U.R.S.S.

⁵ Voir *Polar Record*, vol. 9, 1959, pp. 337 et 461. Cette indication s'appuie sur les déclarations du type suivant : « Par comparaison avec la période 1933-1937, le volume annuel moyen de fret transporté dans les mers arctiques pour la période 1951-1955 a été 9,85 fois plus grand » (V. F. Burhanov, dans *Privoda*, 1958, n° 1, p. 17 ; la moyenne pour 1933-1937, selon les indications de *Sovetskaja Arktika*, 1937, n° 2, pp. 14-15 et 1938, n° 4, pp. 12-18, était de 200 000 t et par conséquent, la moyenne pour 1951-1955 devrait être de 1 970 000 t) ; « Le temps n'est pas éloigné où le volume du fret à caractère économique transporté dans les parties occidentale et orientale de l'Arctique atteindra deux millions de tonnes » (*Vodnyj Transport*, 22 février 1958, rendant compte d'une discussion sur la saison 1957) ; « Pour cette saison sur la Route maritime du Nord, il est prévu de transporter 25 % de plus qu'en 1957 » (*Vodnyj Transport*, 11 juin 1958. Il n'est cependant pas indiqué — la saison étant finie — si les objectifs du plan ont été atteints).

a) *La desserte des entreprises nord-sibériennes.*

En ce qui concerne la desserte des entreprises nord-sibériennes, on peut tout d'abord observer que l'extension des lignes ferroviaires jusqu'à l'embouchure de l'Ob et à la Lena supérieure a notoirement diminué la zone relevant de la Route maritime. Par où passe la ligne de démarcation entre les deux systèmes de transport ? Le tracé proposé repose sur la comparaison des prix de transport, calculés en fonction des frais d'entretien propres de chacun des systèmes utilisés. Le tableau ci-dessous en donne une idée⁶.

Système de transport	Kopecks, la tonne /kilomètre
Voie ferrée	2,68
Transport fluvial :	
Énisséi	2,5
Lena	5,0-5,6
Route maritime	4,68
Transport routier dans l'Arctique	80

Énisséi et Ob.

L'essentiel, au moins pour le moment, du trafic nord-sibérien, par voie maritime semble être l'exportation de bois d'Igarka, sur l'Énisséi inférieur. Le chiffre le plus récent (celui de 1956) ressortissait⁷ à 62 000 étendards⁸. Une cinquantaine de navires étrangers et probablement quelques navires soviétiques, étaient donc nécessaires. Ce nom est appelé à croître (on parle de 66 000 étendards pour 1958) parce que le bois (dont la Grande-Bretagne est le principal acheteur) est de qualité supérieure⁹. Par ailleurs, il convient de comptabiliser le fret d'aller des navires, — parce qu'encore récemment la région importait plus qu'elle n'exportait¹⁰. Ces importations doivent être certainement destinées au centre minier de Norilsk, — qui est en pleine expansion. Le métal qui y est produit s'exporte-

⁶ V. F. Vasjutin, S. V. Slavin, et M. A. Vilenskij, *Problemy razvitiia promyšlennosti i transporta Jakutskoj A.S.S.R.* (Problèmes du développement de l'industrie et des transports en Yakoutie A.S.S.R.), Moscou, Izdatel'stvo Akademii Nauk S.S.S.R., 1958, p. 389.

⁷ K. D. Lyzhin, *Krasnojaeskij Kraj : Spravočnik — putevoditel'* (Krasnojarskij Kraj : Guide et index), Krasnojarsk, Krasnojarskoe Kniznoe izdatel'stvo, 1958, p. 397.

⁸ Un étendard occupe à peu près 5 m² et pèse un peu moins de 3 t.

⁹ *Literatura i Žizn'*, 10 septembre 1958.

¹⁰ *Vodnyj Transport*, 29 octobre 1957.

t-il ? Depuis 1957, oui. Mais en quantités encore peu importantes. Quant au trafic-importation enregistré à Dudinka, port de Norilsk, il plafonnait en 1957 à 73 000 t¹¹. Une simple addition établirait donc entre 300 et 400 000 t/an le volume global des marchandises en provenance ou à destination de l'Énisséi inférieur transportées par mer.

Quant à l'Ob, il ne figure que pour mémoire. Pas de commerce de bois comparable à celui d'Igarka ; une barre gêne l'accès au fleuve et, en outre, Salehard, à l'embouchure, se trouve sur la voie ferrée.

La Lena et autres voies d'eau.

La dépendance de la Lena à l'égard du trafic maritime tend, par ailleurs, à décroître puisque depuis 1951 le Transsibérien arrive à Osetrovo et qu'en cinq ans (1950-1955) le trafic-importation de Tiksi, port d'embouchure, est tombé de 24 000 t à 6 000 t (soit de 28 à 2 % du total des importations Yakoutes)¹². Reste le bois : en 1954, 98 000 t de bois, soit 30 % de la production de la République Yakoute¹³, sont parties de Tiksi vers le littoral est-sibérien. Reste aussi le charbon, et restent également les produits finis acheminés de l'U.R.S.S. vers le nord-est sibérien. Mais, au total, il serait étonnant que le trafic maritime de Tiksi excède de beaucoup 200 000 t/an.

En ce qui concerne le bassin de la Kolyma, dont le trafic général était, en 1954, de 132 000 t¹⁴, il faudrait savoir quelle part s'y trouve dévolue à l'autoroute du sud et quelle part à la voie maritime. En considérant que les mines d'or de la région ont peu à faire avec le nord, une estimation raisonnable fixerait, en 1958, au tiers du trafic — soit 50 000 t — le volume de marchandises ayant emprunté la mer.

Quel est le montant du trafic ?

Les quatre grands fleuves « vaudraient » donc, pour la Route maritime du Nord, un peu plus ou un peu moins de 600 000 t/an. A quoi viendrait se joindre le trafic des autres cours d'eau : Hatanga, Olenek, Jana et Indigirka, dont les bassins sont desservis presque entièrement par la route, qui ne couvre ainsi certainement pas moins de la moitié des besoins de transport. Les chiffres totaux

¹¹ *Vodnyj Transport*, 2 et 11 septembre 1958.

¹² Vasjutin, etc., *op. cit.*, p. 356.

¹³ Vasjutin, etc., *op. cit.*, p. 237.

¹⁴ Vasjutin, etc., *op. cit.*, p. 359. — Le chiffre pour 1955 était seulement de 85 000 et les chiffres ultérieurs ne sont pas disponibles. On a choisi le chiffre de 1951 dans le souci de s'appuyer sur l'estimation la plus forte.

de 1954 ressortissaient à 100 000 t pour la Jana et 20 000 t pour l'Indigirka¹⁵. En supposant que l'Olenek et la Hatanga (pour lesquels on ne dispose d'aucun chiffre) aient un poids économique équivalent, on arrive à 120 000 t (la moitié de deux fois 120 000) pour la proportion appartenant à la Route maritime en 1954. Pour 1958, disons 150 000 t qu'il faudrait ajouter aux 600 000 t déjà décomptées. Et on ajoutera encore 150 000 t pour la région industrielle de la côte de Čukotka (mines d'étain de Pevek et autres colonies minières de l'Est), — pour laquelle on ne dispose, il est vrai, d'aucun chiffre officiel, mais dont on sait que l'importance n'est pas à comparer à celle de Norilsk. Les 750 000 t/an deviennent donc 900 000 t/an, — et c'est autour de ce chiffre que se fixe notre estimation des cargaisons qui ont emprunté, en 1958, la Route maritime pour aller aux fleuves sibériens et aux entreprises industrielles ou pour en venir.

b) *Le ravitaillement des stations russes de l'Arctique.*

Quant au trafic de ravitaillement des stations russes de l'Arctique, — une centaine environ, très dispersées sur la côte et les îles¹⁶, s'il exige beaucoup d'efforts, il ne saurait, pour autant, se traduire par un fret bien considérable. A supposer que les besoins de chaque station soient de 250 t/an, — et que des stations nouvelles soient en construction¹⁷ — 50 000 t/an constitueraient, pour ce chapitre, une estimation très large.

La conclusion est donc celle-ci : fixer à 2 000 000 t/an le volume global des marchandises transportées par la Route maritime du Nord signifie qu'en plus de la desserte industrielles des entreprises et des stations scientifiques, près d'un million de tonnes ont été également transportées d'un bout à l'autre de la Route. Cette assertion paraît-elle correspondre à la réalité ?

c) *Le trafic de bout en bout.*

Il y a longtemps que le transport direct de marchandises est le but déclaré de la Route maritime. Depuis 1939, chacun des Plans quin-

¹⁵ Vasjutin, etc., *op. cit.*, p. 359. — Les chiffres pour 1955 tombent à 56 000 pour la Jana et à 15 000 pour l'Indigirka, mais les niveaux plus élevés ont été préférés pour la raison donnée dans la note précédente (14).

¹⁶ *Pqoilemy Arktiki*, n° 1, 1957, pp. 99-109.

¹⁷ Les besoins de base en nourriture et carburant d'une station britannique dans l'Antarctique, se composant de huit à douze hommes, sont de 30 t/an ou, s'il s'agit d'une station à établir, de 150 t pour la première année. On peut considérer que les stations soviétiques sont, en moyenne, plus considérables et plus complètement équipées.

quennaux y a mis l'accent. En 1956, Burhanov, alors chef du *Glavsevmorput*, soulignait l'importance croissante qui y était attachée¹⁸.

Vraisemblablement, espère-t-on ainsi réduire le volume du trafic sur le Transsibérien. Et réaliser, par là même, des économies, — puisque les experts occidentaux estiment qu'en général le transport maritime est moins onéreux que le transport ferroviaire. Toutefois, en ce qui concerne la Route maritime du Nord, les chiffres déjà cités paraissent démontrer le contraire : la tonne-kilomètre par l'Océan Glacial coûte 75 % de plus que par le chemin de fer. Certes, les spécialistes soviétiques peuvent espérer que la situation s'améliorera. Mais tel n'est pas encore le cas. En fait, jamais les organismes officiels russes n'ont indiqué quel tonnage avait été transporté par la Route maritime. J'ai dû m'appuyer sur les rapports énumérant seulement les navires en trafic de bout en bout dans une saison : les chiffres atteignent à peine la dizaine et pour la plupart des années d'après-guerre il n'y a même aucune indication disponible. On notera, par contre, que dans une publication récente, Belov, un très grand spécialiste, déclare nettement¹⁹ que l'accroissement du volume du ravitaillement à destination des centres industriels arctiques se soldait par une diminution du transit direct. Selon lui, ce transit ne gagnera en importance qu'à partir du moment (et je reviendrai plus loin sur ce dernier point) où l'on disposera de navires adaptés à cette tâche. De 1945 à 1957, Belov indique que le principal du trafic a été assuré par des navires auxquels les glaces n'avaient pas permis de revenir à leur point de départ.

La pêche.

Certes, Belov en profite pour évoquer une autre fonction intéressante de la Route : permettre aux bateaux de pêche de déboucher à temps dans le Pacifique pour la saison d'automne, — ce qu'ils ne pourraient faire en transitant par le sud. En 1951, cinquante-trois bateaux de pêche sont ainsi passés par la Route et, en 1952, soixante-quatre, — qui n'ont d'ailleurs mis que vingt-huit jours pour couvrir le trajet²⁰. Toutefois, il semble que depuis cette date, une telle utilisation de la Route ait été interrompue. Et d'autre part, à supposer que les prises ainsi assurées, jointes à celles provenant de la pêche côtière à l'embouchure de certains grands fleuves, soient intégralement transportées par mer, y aurait-il là une addition majeure du tonnage global

¹⁸ Lors d'une conversation personnelle avec Burhanov.

¹⁹ M. I. Belov, *Severnnyj morskoy put* (La Route maritime du Nord), Leningrad, Izdatel'stvo « *Morskoy Transport* », 1957, p. 94.

²⁰ M. I. Belov, *op. cit.*, pp. 95-96.

circulant dans l'Océan Glacial ? Non, puisqu'en 1956 cette pêche ne dépassait pas 26 000 t²¹.

1 ou 2 millions de tonnes ?

Nous sommes loin donc du million de tonnes à retrouver, — et même loin de sa dixième partie. La conclusion, si approximatif que soit le calcul, est ainsi que le trafic réel empruntant la Route maritime représente à peine la moitié du trafic annoncé. Comment expliquer cette discordance ? J'y reviendrai plus loin. Je voudrais, en effet, parler auparavant du matériel utilisé et de la contribution apportée, à cet égard, par la recherche scientifique. Celui-ci et celle-là ont fait, depuis dix ans, de grands progrès.

IV. — LE MATÉRIEL ET LA TECHNIQUE

A la base de l'équipement se trouve, évidemment, le navire. Ici, le problème du navire se scinde en deux autres problèmes : le brise-glace et le cargo. Nous allons examiner l'un et l'autre.

Les brise-glaces.

Certes, dans la mesure où il ne peut transporter que quelques centaines de tonnes de cargaison, le brise-glace ne présente pas d'intérêt économique : il est cependant essentiel pour ouvrir la route. Tant en ce qui concerne la puissance que l'aptitude à briser la glace, il y en a une grande variété — soit de simples remorqueurs, soit des navires déplaçant 16 000 t. Le *Glavsevmorpout* en dispose d'une dizaine parmi les plus grands (c'est-à-dire de 5 000 t et plus)²². Certains d'entre eux sont très vieux, comme le *Ermak*, le premier véritable brise-glace polaire, construit en Angleterre en 1898 et toujours solide. L'U.R.S.S. a commencé à en construire elle-même depuis 1935 et a produit les quatre navires de la classe *Staline*, de quelque 10 000 t et 10 000 ch : le *Staline*, le *Mikoyan*, le *Molotov*, et le *Kaganovitch*. Ces vaisseaux sont toujours en service, — les deux derniers

²¹ S. V. Mihajlov, « Rybnye i zverinye promysly sovetskogo zapoljar'ja » (Industrie du poisson et des mammifères marins dans l'Arctique soviétique), *Problemy Severa*, n° 2, 1958, pp. 238-252.

²² Pour des indications générales sur les brise-glaces soviétiques, voir A. N. Stefanovič, *Ledokoly* (Brise-glaces), Moscou, Izdatel'stvo « Morskoj Transport », 1958.

s'appelant maintenant l'*Amiral Makarov* et l'*Amiral Lazarev* ! Toute la saison 1958 a été, par ailleurs, employée à remettre en état et à modifier le *Staline*.

Le brise-glace atomique.

Durant la guerre, l'U.R.S.S., nous l'avons vu, a perdu un petit-brise-glace, le *Sibirjakov*, — coulé. Mais au titre de réparation, elle en a reçu plusieurs autres de la Finlande, à laquelle elle en a par ailleurs commandé trois autres dont elle a pris livraison et qui constituent la classe *Kapitane* : 5 500 t et 10 500 ch. Excellents bateaux mais qui n'ont pas la solidité de la classe *Staline* et qui se révèlent donc moins efficaces quand la glace est vraiment difficile²³. Deux autres navires, beaucoup plus grands, ont été également commandés aux chantiers finlandais, — et jaugeant chacun 15 000 t pour une puissance de 22 000 ch. Ils seront ainsi aussi grands que le plus puissant des brise-glaces américains, le *Glacier* ; l'entrée en service du premier d'entre eux est prévue pour 1960. Enfin, et c'est le plus important, la construction à Leningrad, du brise-glace atomique *Lénine* est achevée : 16 000 t et 44 000 ch, soit deux fois la puissance de chacun des deux navires commandés à la Finlande. Le combustible atomique permettra des campagnes de très longue durée : au moins une année, si nécessaire. La loi du rendement non proportionnel rend douteux que l'accroissement de puissance se traduise par un accroissement correspondant d'efficacité, — étant toutefois acquis que le rayon d'action du *Lénine* peut autoriser des entreprises aussi spectaculaires que l'ouverture, au moins en été, d'un passage jusqu'au Pôle Nord, et au-delà. L'appellation du navire a amené l'U.R.S.S. à modifier le nom du vieux brise-glace *Lénine* qui se dénomme désormais le *Vladimir Ilitch*.

Tout ce programme de construction a pour objectif de prolonger la période de praticabilité de la Route du Nord, en portant la durée de la saison, qui est actuellement de deux mois et demi à trois mois, à six ou sept mois : et ce, par des gains de deux mois tant sur la date d'ouverture que sur la date de fermeture. Ce sera une dure tâche et l'on peut se demander encore si ces trois puissants brise-glaces parviendront réellement, durant les périodes marginales qui ne sont pas les plus commodes, à assurer le passage des cargos ordinaires. A tout le moins, contribueront-ils peut-être à réduire les difficultés.

²³ *Vodnyj Transport*, 6 septembre 1958.

Les cargos.

L'autre problème est celui du cargo renforcé contre les glaces. Depuis 1933, le *Glavsevmorpout* s'est proposé de mettre au point un cargo susceptible de naviguer seul en toute glace, — sauf la plus difficile. Le premier essai eut lieu, cette même année, avec le *Čeljuskin*, qui fut toutefois écrasé par les glaces. Depuis lors, les progrès ont été lents, mais il semble qu'une solution soit apparue avec les cargos de la classe *Léna*. Ces navires sont capables de transporter une cargaison de 6 500 t avec une puissance de 8 200 ch. Trois bâtiments de ce type ont été livrés en 1954 et trois autres en 1957, — les uns et les autres ayant été construits aux Pays-Bas. Si l'on considère le volume global que l'U.R.S.S. se propose de faire transiter par la Route, ce n'est évidemment là qu'un commencement, — et assez modeste. Mais l'Union Soviétique entend, et cette fois par elle-même, en construire d'autres. Entre temps, certains cargos sont renforcés, de manière plus ou moins improvisée, tandis que d'autres ne le sont pas : ce qui n'est pas nécessairement désavantageux, — l'U.R.S.S. entendant organiser la Route de façon telle que les navires, même non renforcés, puissent en parcourir certaines parties.

La recherche scientifique.

Sur le plan de la recherche scientifique, il n'est pas contestable que les progrès ont été considérables. Le principal organisme scientifique du *Glavsevmorpout* est l'Institut pour les Recherches arctiques, à Leningrad, — dont la compétence a été étendue, en 1958, aux régions antarctiques. L'étude des problèmes océanographiques et météorologiques afférents à la Route du Nord figure au premier rang de ses attributions. Son personnel, qui est nombreux, dispose sur ces plans d'une grande expérience.

Le plus grand obstacle, il va sans dire, — c'est la glace, et on peut avoir affaire à la glace en toute saison. Mais, l'été, la glaciation est moindre et dans cette période les navires, plutôt que de les affronter, peuvent se proposer d'éviter les zones englacées. Fixer les itinéraires optima des navires présuppose donc une connaissance approfondie de la cartographie glaciaire, — et c'est sur ce point que se sont concentrés les efforts de l'Institut. Dans cette perspective prend place toute une série d'expéditions remarquables qui se sont assigné l'avancement des connaissances glaciologiques à l'échelle du bassin polaire dans son ensemble. Presque chaque année, depuis

1948, des escadrilles le survolent, procédant à des atterrissages et à des relevés fréquents. En 1950, — et tous les ans depuis 1954 — ces formations aériennes déposent une ou plusieurs expéditions sur des banquises en dérive, où des stations s'établissent pour des durées qui peuvent atteindre trois années. Dans les dix dernières années, on a compté, dans l'Arctique, jusqu'à six stations dérivantes, généralement par paires²⁴. Chacune d'entre elles porte une équipe d'une quinzaine de membres et ne peut évidemment, être ravitaillée que par l'aviation. Le volume d'informations ainsi recueillies est considérable ; certains éléments seulement en ont été divulgués²⁵. Tout cet ensemble d'activités fournit l'excellent exemple d'une enquête scientifique prolongée et soutenue, qui assure sans peine à la science soviétique la première place dans l'effort entrepris pour approfondir notre connaissance du bassin polaire. Certes, les États-Unis ont, eux-mêmes, établi trois stations dérivantes, — mais ils n'ont pas organisé, chaque année, une série correspondante d'expéditions aériennes et les observations qu'ils ont publiées paraissent d'ailleurs peu abondantes en regard des indications fournies — même partiellement — par l'U.R.S.S.

V. — ÉLÉMENTS DE CONCLUSION

Il est temps de récapituler et de tirer les conclusions qui me paraissent s'imposer. Certes, je dois répéter que l'analyse que j'ai pu faire du trafic et du fonctionnement de la Route maritime du Nord repose sur des sources très limitées et quelquefois sur des conjectures. Je n'en persiste pas moins à considérer que le chiffre global évoqué par les autorités soviétiques — et ce que je crois être la réalité — ne coïncident pas. L'écart serait de moitié : un million de tonnes, comme je le pense, — ou deux millions de tonnes comme le laissent, plus ou moins indirectement, entendre les responsables russes ? Quel est le chiffre correct ?

Assurément les indications sont trop peu sûres pour que l'obser-

²⁴ Beaucoup a été publié sur ce sujet à l'intérieur et à l'extérieur de l'U.R.S.S. Une bonne vue d'ensemble soviétique peut être trouvée chez V. F. Burhanov, *Cerez okean na drejfujuščih l'dah* (A travers l'océan sur la glace dérivante), Moscou, Gosudarstvennoe Izdatel'stvo Geografičeskoj literatury, 1957. — On trouvera un résumé en anglais dans T. E. Armstrong, *The Russians in the Arctic*, London, Methuen, 1958, pp. 67-79.

²⁵ En particulier, quatre volumes d'observations recueillies par la station « Pole Nord, 2 » : M. M. Somov, *Materialy nabljudenij naučno-issledovatel'skoj drejfujuščej Stancii 1950-1951 goda* (Observations par la Station dérivante de recherche en 1950-1951), Leningrad, 1954-1955. — Le quatrième volume contenant des données gravimétriques n'a pas été distribué à l'extérieur de l'U.R.S.S.

vateur étranger ne courre pas le risque d'erreur. Les statistiques soviétiques sont ambiguës — ce n'est aucunement mettre leur véracité en doute — et elles ne sont pas assez souvent assorties d'explications suffisantes. Mais ma conviction prend appui sur une donnée très concrète : le nombre des navires affectés annuellement à la Route. Il est de l'ordre de cent cinquante²⁶. Or même en acceptant le chiffre de deux cents (ce qui paraît être l'extrême limite de la possibilité), il faudrait, pour couvrir un trafic global de 2 000 000 t, que la cargaison moyenne de chacun d'entre eux fût de 10 000 t — soit le double de ce qu'autorise un parcours comportant, sur plusieurs segments, des hauts fonds qui ne laissent passer que des bâtiments de dimension plus modestes.

Comment, dès lors, expliquer le chiffre de 2 000 000 t ? Une réponse plausible serait que le trafic général de la Route comporte des éléments que nous avons omis. Par exemple, le trafic *sur* les fleuves sibériens, les voyages d'aller et de retour au Spitzberg, à la Mer d'Okhotsk, au Kamtchatka. Très probablement, si ce trafic était intégré aux estimations, l'on ne serait plus très éloigné des deux millions de tonnes.

Restent deux questions finales, — et solidaires : La Route est-elle, ou non, rémunératrice ? Quels motifs justifient les efforts qu'elle amène l'U.R.S.S. à déployer ?

En fait, le problème de la rentabilité effective de la Route inquiète-t-il vraiment le Gouvernement soviétique ? Des marchandises doivent être acheminées sur certains points et la Route en fournit le moyen. La comptabilité soviétique distingue entre les frais courants (*sebestoimost*) et les investissements (*kapitalovloženie*) Vraisemblablement, les prix de transport doivent couvrir les frais courants, tandis que l'État fournit, quant à lui, le capital d'investissement.

Mais pourquoi donc l'U.R.S.S. investit-elle ? Les raisons sont, sans doute, complexes. Tout d'abord, elles sont certainement stratégiques, — car l'on ne voit pas pourquoi l'Union Soviétique serait moins attentive au système de contrôle des frontières arctiques que ne le sont, de leur côté, les États-Unis, — même si le progrès des techniques militaires prive ce souci d'une partie de ses motifs. Raisons économiques ensuite : La Route existe parce que la Route transporte des matières premières nécessaires à l'économie générale de l'U.R.S.S. Le plan septennal — qui prévoit un développement accru des complexes industriels de Sibérie — enlèverait, il est vrai, de la valeur à cette justification économique, s'il n'était pas envisagé d'affecter les bateaux ainsi libérés à un plan d'exportation accrue

²⁶ Voir *Polar Record*, vol. 9, 1959, pp. 337 et 461.

des bois d'Igarka²⁷. Projet très rentable s'il comporte, comme on le croit, de confier aux mêmes navires le soin d'acheminer l'apatite de Kola jusqu'à l'Énisséi où se fabriquent des engrais. Est-ce toutefois là une raison suffisante ? Si elle ne l'était pas entièrement, une autre, sans doute, resterait à considérer, qui relève d'une espèce de conservatisme : le *Glavsevmorpout* a été constitué voici vingt-huit ans, emploie 35 000 personnes et représente un capital non négligeable de compétence et d'expérience. Il ne serait guère facile de rayer tout cela d'un trait de plume.

Ne doutons donc pas du maintien de la Route maritime du Nord. Il est vrai que je n'ai pas abordé le problème que poserait une modification profonde du climat. Dans une certaine mesure, il ne serait pas inexact de considérer que les succès remportés depuis sa fondation par le *Glavsevmorpout* sont liés à une amélioration concomitante du climat arctique. Dès 1920, celui-ci a tendu, en effet, à se réchauffer. Mais ce réchauffement s'est interrompu dans les années quarante. Si cette interruption se prolongeait notablement, elle pourrait avoir des conséquences graves, — même si elle était plus ou moins partiellement compensée par une meilleure connaissance des glaces et l'emploi d'un matériel plus efficace.

Au total, que la Route ne soit pas très rémunératrice aujourd'hui est certain. Et il est possible qu'elle ne le soit pas davantage dans l'avenir. Mais elle appartient à l'édifice soviétique, — et presque à la mystique communiste. Dans la bataille pour le passage à travers l'Océan Glacial, beaucoup de Russes ont acquis un très haut degré de compétence technique. Ceci suffit à en faire une possession nationale de valeur.

Terence E. ARMSTRONG,
Scott Polar Research Institute.

Cambridge, England.

Juin 1959.

²⁷ *Vodnyj Transport*, 20 janvier 1959, citant Afanas'ev.

CHRONIQUES

LA SÉCURITÉ SOCIALE EN U.R.S.S.

(ESSAI DE LÉGISLATION COMPARÉE)

I. — GÉNÉRALITÉS — CHAMP D'APPLICATION

L'U.R.S.S. a instauré sur son territoire un très vaste système de protection sociale dont l'unité n'est pas encore faite car, dans le domaine des assurances sociales et de la prévoyance sociale, il y a toujours deux régimes différents : d'une part le régime des salariés, système le plus généralement connu et de beaucoup le plus favorisé, d'autre part le régime qui s'applique au monde paysan des kolkhoziens ainsi qu'à certains artisans groupés en « Artels ».

Si l'on excepte les membres de Sovkhozes qui sont des salariés, les kolkhoziens forment encore, à l'heure actuelle, la majorité de la population rurale qui elle-même représente 52 % de la population totale de l'U.R.S. (évaluée à 208 826 000 habitants en janvier 1959).

Une tendance à l'unification du régime des salariés et du régime des kolkhoziens se fait jour actuellement et il y a eu bon nombre de pourparlers au sujet d'une extension possible des assurances sociales et des pensions de vieillesse aux fermes collectives. Certaines mutuelles de kolkhozes ont adopté un système de paiements fixes en espèces pour leurs membres malades ou âgés, ce qui représente un pas en avant car la pratique courante des mutuelles de kolkhozes est seulement d'allouer des secours en proportion de ce qu'il y a en caisse.

En effet, alors que le régime des salariés est obligatoire et financé par des cotisations entièrement à la charge de l'entreprise calculées d'après la charge totale des prestations, les kolkhoziens de leur côté sont tenus de former des mutuelles et de contribuer aux charges qu'elles assument par des droits d'entrée et des cotisations. A l'exception de quelques riches kolkhozes, les fermes collectives n'ont pas de revenus suffisants pour assurer des prestations fixes car l'État n'a, jusqu'à présent, assumé aucune des responsabilités financières que cela comporterait.

Le problème de l'unification semble d'autant plus urgent que les fermes collectives ont maintenant absorbé les travailleurs des stations de machines et tracteurs (M.T.S.) dissoutes, travailleurs qui avaient droit au régime des salariés et à qui a été promis le maintien de leurs droits.

Pour simplifier cette étude, la comparaison des avantages de Sécurité sociale en France et en U.R.S.S. sera faite seulement entre le régime russe des salariés et le régime français dit régime général des salariés qui couvre la majorité de la population active.

Il y a en France également un problème d'unification des régimes puisque

le législateur de 1945-1946 avait espéré pouvoir instituer un système unique de sécurité sociale et que la résistance de certains (la classe paysanne en particulier) l'y a fait renoncer. Il fallut donc maintenir à côté d'un régime général, un régime de travailleurs indépendants, un régime agricole et quelques régimes spéciaux qui se trouvaient avoir des avantages supérieurs à ceux du régime général. Tous les assurés français paient des cotisations mais la contribution patronale et dans certains cas la contribution de l'État sont en proportion infiniment plus importantes que la cotisation des assurés eux-mêmes et correspondent comme en Russie à un accroissement indirect de salaire (notion du salaire différé).

Les taux des allocations sont dans tous les cas fixés par la loi.

Une tendance à l'unité des prestations se fait jour aussi en France. C'est ainsi que l'assurance maladie va s'étendre prochainement au régime agricole.

Le traitement préférentiel accordé en U.R.S.S. aux travailleurs de l'industrie par rapport à la population rurale provient à la fois de la doctrine communiste du prolétariat et de la priorité donnée à la production industrielle. La croissance de l'industrialisation explique aussi qu'à l'intérieur de ce système de sécurité sociale des salariés, des privilèges soient octroyés à certaines catégories de travailleurs : travailleurs des mines, de la métallurgie et du pétrole — travailleurs qui acceptent de partir dans le Grand Nord — Stakhanovistes, Cadres.

Le système français de sécurité sociale applique lui aussi une différence de traitement aux mineurs, aux travailleurs du gaz et de l'électricité, aux cheminots, aux fonctionnaires.

II. — RISQUES COUVERTS

Le régime soviétique comporte quatre branches principales :

1° *Les assurances sociales* qui distribuent les prestations à court terme et sont gérées entièrement par les syndicats.

2° *La prévoyance sociale* qui gère les prestations à long terme (pensions d'invalidité et de vieillesse) et dépend du Ministère de la Prévoyance sociale de chaque République sur proposition et sous contrôle des syndicats.

3° *Les services de santé* dans le cadre desquels sont distribués les soins. Les services de santé sont gérés par le Ministère de la Santé publique. Les syndicats ont le droit de contrôler la qualité des soins.

4° Enfin *les allocations familiales* encore assez peu développées dont les fonds sont gérés par le Ministère des Finances et distribués par les syndicats.

Bien qu'on ne puisse trouver les mêmes branches dans le système français, les risques couverts sont identiques et la comparaison peut aisément se faire dans le cadre soviétique. Les prestations à court terme et à long terme dépendent également en France de deux administrations différentes puisque les pensions de vieillesse et d'invalidité dépendent des Caisses régionales alors que les risques à court terme dépendent des Caisses primaires.

III. — LES ASSURANCES SOCIALES

A. — Maladie — Allocations en espèces.

a) Droit aux prestations.

En U.R.S.S., il faut avoir travaillé six mois dans l'entreprise. Seuls sont dispensés de cette condition de stage les adolescents en dessous de dix-huit ans.

En France, on demande seulement que l'assuré justifie de soixante heures de travail dans n'importe quelle entreprise au cours des trois mois précédant la maladie.

b) *Taux des prestations.*

Bien que l'allocation versée en Russie porte le nom général d'allocation pour incapacité de travail, le taux de salaire alloué varie suivant que l'ouvrier a eu un accident du travail ou est simplement malade.

Le taux de l'indemnité versée en cas de maladie est fonction du nombre d'années de service. Il est à noter que le nombre d'années exigé pour verser la totalité du salaire est plus élevé actuellement qu'en 1947. A cette date, il suffisait d'avoir plus de six ans de travail ininterrompu dans la même entreprise pour bénéficier du plein salaire ; actuellement il faut plus de douze ans pour avoir droit à 90 % du salaire.

Le barème est le suivant :

<i>Nombre d'années de service ininterrompu</i>	<i>% du salaire</i>
Moins de 3 ans	50 %
De 3 à 5 ans	60 %
De 5 à 8 ans	70 %
De 8 à 12 ans	80 %
De plus de 12 ans	90 %

Les allocations sont calculées sur le salaire réel compte tenu d'un minimum de salaire mensuel de 300 roubles¹ en ville et 270 dans les secteurs ruraux et d'un maximum de 100 roubles par jour.

En France, le taux de l'indemnité allouée en cas de maladie est indépendant de la durée du service accompli dans l'entreprise et uniformément égal au demi-salaire, ceci dans la limite d'un maximum de 9,16 nouveaux francs par jour. L'allocation est portée aux deux tiers du salaire dans la limite de 12,22 NF à partir du 31^e jour de maladie pour les pères de famille de trois enfants et plus.

c) *Durée des prestations.*

La législation soviétique ne comporte pas de limitation de durée et, en principe, les allocations pour incapacité de travail sont versées jusqu'à la guérison du malade ou l'attribution d'une pension d'invalidité.

En France, la législation prévoit que les indemnités sont versées pendant trois ans au maximum mais, après trois ans de traitement, il est rare que l'assuré n'ait pas été admis au bénéfice de l'invalidité.

En pratique, la durée des prestations est généralement beaucoup plus faible en U.R.S.S. où les syndicats se doivent de contrôler strictement la délivrance des feuilles de maladie et de « lutter contre la simulation ».

Le médecin qui délivre le certificat (médecin de l'entreprise s'il y en a un, ou médecin de l'établissement sanitaire désigné) n'a au demeurant pas le droit de délivrer un certificat de cessation de travail pour plus de trois jours, certificat qu'il ne peut renouveler que deux fois. Si l'absence doit se prolonger

¹ Le cours du rouble est de 10 roubles pour un dollar, c'est-à-dire qu'un rouble vaut sensiblement 0,50 NF.

au-delà de dix jours, il est nécessaire de convoquer une commission médicale consultative qui se prononce sur l'opportunité d'une cessation de travail de plus longue durée.

Notre contrôle médical, beaucoup moins strict, n'exige un examen spécial du bénéficiaire de prestations maladie en espèce qu'au bout de six mois de soins et la lettre d'avis d'interruption de travail comporte seulement la signature du médecin librement choisi par l'assuré.

B. — *Allocations pour incapacité temporaire de travail spéciales au système russe.*

Il s'agit actuellement :

- 1^o De l'allocation de quarantaine en cas de maladie contagieuse,
- 2^o De l'allocation attribuée pour permettre à l'assuré de soigner un membre de sa famille malade.

Cette dernière n'est attribuée que dans des cas graves quand il n'est pas possible d'hospitaliser la personne malade, que personne d'autre ne peut en prendre soin, et que le manque de soins continus constituerait un danger. Elle n'est donnée que pour une durée maxima de trois jours.

C. — *Accidents du travail et maladies professionnelles.*

En France comme en Russie, les prestations allouées en cas d'accident du travail sont plus généreuses que les prestations de maladie.

C'est ainsi qu'en U.R.S.S. la victime d'un accident du travail ou celui qui souffre d'une maladie professionnelle touche des indemnités égales à cent pour cent de son salaire sans considération de durée de service.

En France, l'indemnité journalière due à la victime pendant la période d'incapacité temporaire est à l'origine seulement égale au demi-salaire mais ceci dans la limite de 33 NF par jour, puis à partir du 29^e jour après l'arrêt de travail, cette indemnité est portée aux deux tiers du salaire.

En outre, l'indemnité journalière est maintenue intégralement en cas d'hospitalisation alors qu'en cas de maladie elle peut être réduite.

En Russie, les indemnités journalières ne sont pas susceptible de réduction en cas d'hospitalisation et ceci quel que soit le cas.

Remarquons enfin que la notion d'accident du travail paraît être moins limitative en France où l'accident survenu pendant le trajet du domicile au lieu de travail est assimilé à un accident du travail.

D. — *Protection de la mère et de l'enfant.*

La mère a droit en France, comme en U.R.S.S., à un congé de maternité avant et après sa grossesse et à une indemnité compensatrice de perte de salaire.

Le congé est légèrement plus long en U.R.S.S. puisqu'il est de 56 jours de calendrier avant comme après. En cas de naissance anormale ou de naissance de jumeaux, le congé post-natal est porté à 70 jours. En France, le congé est de 6 semaines avant la date présumée de l'accouchement et de 8 semaines après.

L'indemnité versée en Russie pendant ce temps de repos va du salaire entier aux deux tiers du salaire (cas où la salariée a travaillé moins d'un an ou n'est pas membre du syndicat).

En France, l'indemnité de repos est égale à l'indemnité journalière de

maladie, c'est-à-dire en règle générale à la moitié du gain journalier de base (cf. *supra*).

En France, un congé de naissance est également attribué au père qui a droit à trois jours ouvrables payés intégralement dans les quinze jours qui entourent la naissance. Le salaire ainsi versé par l'employeur lui est remboursé par les Caisses d'allocations familiales.

Aucune disposition analogue n'existe en Russie.

On trouve par contre en U.R.S.S. une allocation de maternité payée sur les fonds des assurances sociales, ceci à condition que le salaire de l'ayant droit n'ait pas dépassé 500 roubles (250 NF) pour les deux derniers mois. Le père ou la mère doit pouvoir justifier de 3 mois de travail avant la naissance de l'enfant. Cette allocation se donne en une fois à la naissance et est fixée à 120 roubles (60 NF). (Cette allocation ne doit pas être rapprochée de l'allocation de maternité française qui est classée prestation familiale et à laquelle correspond une autre prestation russe.)

On donne également en Russie une allocation spéciale destinée à aider les parents à nourrir l'enfant, allocation dont on peut trouver l'équivalent dans les allocations d'allaitement françaises, à ceci près que ces dernières encouragent les mères à nourrir l'enfant au lait maternel, ce qui n'est pas le fait de la législation russe.

En Russie, cette allocation d'allaitement se donne en deux fois à raison de 100 roubles (50 NF) à la naissance et 80 (40 NF) lorsque l'enfant a cinq mois.

En France, les primes d'allaitement sont accordées aussi bien à la femme assurée sociale qu'à la femme non assurée de l'assuré social. Elles sont mensuelles et le montant en est fixé par la Caisse dans la limite d'un maximum de 85,25 NF.

Lorsque la mère n'est pas en mesure d'allaiter son enfant, elle peut recevoir des bons de lait en espèces. Cette disposition n'existe pas en U.R.S.S.

E. — Assurance-décès.

En U.R.S.S. comme en France les allocations de décès sont partie intégrante du système des assurances sociales, mais alors qu'en Russie elles sont versées non seulement à la mort de l'assuré mais encore lors de la mort d'un membre de la famille à la seule condition qu'il soit à charge, en France, elles ne peuvent être versées qu'au décès de l'assuré lui-même.

Le taux de l'assurance-décès soviétique est fixé et dépend seulement du lieu de l'enterrement et de l'âge du défunt.

En ville : 100 roubles si le défunt a moins de dix ans, 200 roubles s'il est plus âgé.

A la campagne, l'allocation se réduit à 50 roubles jusqu'à dix ans et 100 roubles au-dessus.

En France, l'assurance-décès garantit aux ayants droit de l'assuré un capital égal à quatre-vingt-dix fois le gain journalier de base de l'assuré dans la limite de 1 650 NF.

F. — Allocations pour rééducation professionnelle.

Ces allocations font partie en Russie des prestations d'assurances sociales et ne sont données qu'aux anciens tuberculeux, pour une durée limitée à trois mois sur avis de la commission consultative médicale. Leur taux est de 50 % du salaire moyen des deux mois ayant précédé l'arrêt de travail et ne peut dépasser 300 roubles par mois.

En France, la victime d'un accident du travail a le droit de conserver son indemnité journalière pendant tout le temps de sa réadaptation fonctionnelle, puis elle a le droit d'être admise gratuitement dans un établissement de rééducation professionnelle tout en conservant son indemnité.

Les malades atteints d'une affection de longue durée (tuberculose notamment) peuvent également bénéficier de rééducation professionnelle. Les frais entraînés par cette rééducation leur sont généralement remboursés intégralement.

IV. — LA PRÉVOYANCE SOCIALE

A. — *Pensions d'invalidité.*

La législation française a distingué l'invalidité à la suite d'un accident du travail qui est du domaine de l'assurance accidents du travail et l'invalidité dont la cause est la maladie qui ressort de l'assurance invalidité.

Malgré une législation unique sur les pensions d'invalidité, le régime russe fait la même différence puisque le montant des pensions dépend au premier chef de la cause de l'invalidité : accident du travail ou maladie. En ce sens, on peut comparer terme à terme les avantages accordés par la législation française et la législation soviétique.

Cependant il faut remarquer que la pension d'invalidité est attribuée en U.R.S.S. aux ouvriers et employés indépendamment du moment où l'invalidité survient, que ce soit dans la période de vie active du travailleur ou en dehors, tandis qu'en France toute pension d'invalidité prend fin à l'âge de soixante ans et est remplacée à partir de cet âge par la pension de vieillesse allouée en cas d'incapacité au travail (pension qui ne peut être inférieure à celle dont bénéficiait l'invalidé).

En Russie, les invalides sont classés en trois groupes, ce qui a guidé la classification française en matière d'assurance-invalidité. En U.R.S.S. on distingue :

1^{er} groupe : personnes atteintes d'incapacité totale de travail et dont l'état nécessite les soins d'une autre personne.

2^e groupe : personnes atteintes d'incapacité totale de travail, mais dont l'état ne nécessite pas les soins d'une autre personne.

3^e groupe : personnes atteintes d'incapacité temporaire de travail.

En France, les critères de classement sont assez peu différents :

1^o Invalides capables d'exercer une activité rémunérée et dont l'invalidité réduit au moins des deux tiers sa capacité de travail ou de gain.

2^o Invalides absolument incapables d'exercer une profession quelconque.

3^o Invalides qui, étant absolument incapables d'exercer une profession, sont en outre dans l'obligation d'avoir recours à une tierce personne pour effectuer les actes ordinaires de la vie.

On voit que le 1^{er} groupe russe correspond à notre groupe 3 et le groupe 2 à notre groupe 2.

En U.R.S.S. comme en France le montant de la pension varie non seulement suivant le degré d'invalidité mais encore suivant la profession de l'intéressé et son salaire.

*1^o Invalidité due à une maladie de caractère général
(en France, assurance-invalidité).*

Le 1^{er} groupe soviétique touche 85 % de son salaire dans les limites d'un minimum mensuel de 300 roubles (150 NF) et d'un maximum de 900 roubles (450 NF).

Le groupe 3 français qui correspond au 1^{er} groupe russe a droit à une pension égale à 40 % du salaire moyen de l'assuré pendant les dix dernières années de travail, pension qui ne peut être inférieure annuellement à 724 NF ni supérieur à 2 640 NF. Mais ce salaire est majoré de 40 % sans que cette majoration puisse être inférieure à un minimum annuel de 3 173,55 NF. L'invalidé du groupe 3 touche donc au minimum 3 897,55 NF alors que le minimum soviétique est de 1 800 NF.

Le groupe 2 soviétique touche 65 % de son salaire dans les limites d'un minimum mensuel de 230 roubles (115 NF) et d'un maximum de 600 roubles (300 NF).

Le groupe 2 français qui lui correspond a droit à une pension égale à 40 % du salaire moyen de l'assuré dans les limites annuelles déjà mentionnées de 724 NF minimum et 2 640 NF maximum.

Le groupe 3 soviétique a droit à une pension égale à 45 % du salaire dans les limites d'un minimum mensuel de 160 roubles (80 NF) et d'un maximum de 450 (225 NF).

Le 1^{er} groupe français qui lui correspond a droit à 30 % du salaire annuel moyen dans les limites d'un minimum de 724 NF et d'un maximum de 1 980 NF.

*2^o Invalidité due à une cause professionnelle
(en France rente d'accident du travail ou maladie professionnelle).*

La comparaison terme à terme entre les pensions d'invalidité russes en cas d'accident du travail et les rentes d'accident du travail françaises est difficile car la législation française prévoit toute une gamme de pourcentages d'invalidité alors que la législation soviétique s'en tient aux trois groupes d'invalidité déjà mentionnés.

C'est ainsi que le 1^{er} groupe russe touche 100 % du salaire intégral pour un plafond mensuel de 500 roubles (250 NF) et 10 % pour toute la fraction du salaire au-dessus du plafond. Ceci dans les limites d'un maximum mensuel de 1 200 roubles (600 NF) et d'un minimum de 360 roubles (180 NF).

En France une invalidité correspondante (100 %) fait aussi attribuer à l'accidenté une rente égale à son salaire pour un plafond de 8 757,38 NF et sur un minimum de 4 578,59 NF. Si le salaire dépasse le chiffre maximum la partie comprise entre 8 757,38 NF et 35 029,52 NF est comptée pour 1/3 et les salaires ne sont pas pris en compte pour la partie qui excède 35 029,52 NF.

En outre, le montant de la rente française sera majoré de 40 % et au minimum de 3 173,55 NF puisque l'incapacité permanente sera totale et obligera la victime à avoir recours à l'assistance d'une tierce personne.

Le 2^e groupe soviétique touche 90 % du salaire mensuel pour un plafond de 450 roubles (225 NF) et 10 % pour toute fraction du salaire au-dessus dans les limites d'un maximum de 900 roubles (450 NF) et d'un minimum de 285 roubles (142,50 NF).

En France, l'invalidité étant totale l'accidenté touchera encore 100 % de son salaire calculé comme ci-dessus.

Le 3^e groupe soviétique touchera 65 % du salaire mensuel pour un plafond

de 400 roubles (200 NF) et 10 % pour toute la fraction au-dessus dans les limites de 210 roubles (105 NF) minimum et 450 roubles maximum (225 NF).

Comme nous l'avons vu, la législation française est ici beaucoup plus souple et le pourcentage du salaire reçu est égal au taux d'incapacité suivant le mode de calcul déjà indiqué.

B. — *Les retraites vieillesse.*

Les retraites vieillesse soviétique ont été très améliorées en 1956.

La loi soviétique fixe deux conditions pour pouvoir bénéficier de la retraite. D'une part, il faut avoir atteint une certaine limite d'âge et, d'autre part, avoir travaillé un minimum d'années. Ces conditions varient selon le sexe et la profession, les travailleurs étant divisés en trois groupes :

1^o Les ouvriers et employés travaillant sous terre ou dans des conditions malsaines ;

2^o Ceux travaillant dans des professions pénibles (fondeurs, foreurs de l'industrie pétrolière, conducteurs de chaudières, etc.).

3^o Tous les autres.

Le tableau suivant indique les conditions requises pour chacun de ces trois groupes :

Conditions	1 ^{er} groupe		2 ^e groupe		3 ^e groupe	
	H.	F.	H.	F.	H.	F.
Age limite	50	45	55	50	60	55
Durée de travail minimum (en années)	20	15	25	20	25	20

En France, il n'est pas fait de différence entre les hommes et les femmes mais, comme les ayants droit du 1^{er} groupe soviétique, les mineurs, les mécaniciens ou les chauffeurs de la S.N.C.F. ont droit à la retraite dans les mêmes conditions à 50 ans après 20 ans de travail.

D'autre part, les fonctionnaires ont droit à la retraite à 55 ans après 25 ans de travail s'ils sont dans les services actifs, ce qui les assimile au 2^e groupe russe.

La plupart des salariés français toutefois ont droit à la retraite à partir de 60 ans après avoir cotisé 15 ans au moins et 30 ans au plus. Mais le taux de pension du régime général des salariés à 60 ans est très faible (20 % du salaire) afin d'encourager le travailleur à ne prendre sa retraite qu'à 65 ans (la pension est majorée de 4 % du salaire annuel de base par année postérieure à 60 ans, ce qui fait 40 % à 65 ans).

Le système français beaucoup plus complexe que le système russe voit coexister plusieurs législations, séquelles de l'évolution subie depuis le début du siècle (retraites ouvrières et paysannes, introduction du régime des assurances sociales, puis institution du régime de Sécurité sociale) et il a fallu prendre des dispositions transitoires permettant l'octroi de prestations fixes appelées allocations aux vieux travailleurs salariés. Pour obtenir celles-ci, la condition d'âge est de 65 ans (60 ans en cas d'incapacité au travail) et le

nombre d'années de travail salarié requis est de 15 ans au moins après l'âge de 50 ans ou de 25 ans de salariat pour toute la vie active. Il existe pour ces allocations une condition de ressources : celles-ci ne doivent pas excéder 2 000 NF par an (2 580 NF si le bénéficiaire est marié).

Les pensions et les rentes françaises sont systématiquement revalorisées par l'application d'un coefficient variable fixé au 1^{er} avril de chaque année.

En outre, des pensions complémentaires substantielles seront servies à une fraction de plus en plus grande de la population active (régime de l'U.N.I.R.S. par exemple : Union Nationale des Institutions de retraite des salariés de l'industrie et du commerce).

Du côté russe, nous avons vu que la réforme de 1956 a apporté des améliorations très importantes au montant des retraites soviétiques. En effet, ce montant est maintenant calculé sur le salaire mensuel moyen réellement perçu par le travailleur et le plafond de 300 roubles par mois est supprimé. Alors que jusqu'au 1^{er} octobre 1956 la majorité des retraités ne touchaient en moyenne que 150 roubles par mois (auxquels s'ajoutait une prime de vie chère de 70 roubles par mois instituée en 1947) actuellement le calcul se fait suivant le taux réel alloué à la profession, la loi se contentant de fixer un minimum et un maximum qu'aucune retraite ne saurait dépasser, soit respectivement 300 et 1 200 roubles.

Le montant de la retraite représente une fraction du salaire perçu d'autant plus petite que le salaire est plus élevé et variant de 100 % jusqu'à 350 roubles de salaire mensuel à 50 % pour un salaire de 1 000 roubles et au-dessus. Des taux plus avantageux sont établis en faveur de certaines catégories de travailleurs occupés à des travaux souterrains ou travaillant dans des conditions malsaines.

Mais la réforme de 1956 a modifié la législation soviétique sur un point très important : autrefois les pensionnés avaient le droit de cumuler leurs pensions de retraite et un salaire quel qu'il soit. Actuellement, une nouvelle disposition empêche les pensionnés travaillant de recevoir une pension entière. Ceci, conjugué avec l'accroissement des pensions, a très probablement encouragé beaucoup de personnes âgées à prendre leur retraite.

C. — *Les pensions en cas de perte du soutien de famille.*

En U.R.S.S. les enfants à la charge de leurs parents ont droit à ces pensions même si leur parent survivant travaille et si eux-mêmes touchent une bourse d'études ; les parents du soutien de famille décédé ont également droit à la pension indépendamment du moment où ils atteignent eux-mêmes l'âge de la retraite ou deviennent invalides. Le conjoint a droit à une pension s'il atteint l'âge de la retraite ou perd sa capacité de travail dans un délai de cinq ans à compter du décès du soutien de famille. Dans certains cas, ce délai est supprimé.

En France, il existe des pensions de veuf et de veuve et des pensions dites de réversion. Les pensions de réversion sont attribuées au conjoint à charge si l'assuré décède après 60 ans.

Enfin, en cas d'accident du travail ayant entraîné la mort de l'assuré, il est versé une rente à la veuve et aux orphelins ainsi qu'aux ascendants à charge.

En U.R.S.S. le montant de la pension en cas de perte du soutien de famille varie selon la cause du décès, le nombre de personnes à charge et le salaire du soutien de famille. Les pensions sont calculées comme pour les invalides du 1^{er} groupe pour trois personnes à charge et plus ; comme pour ceux du

2^e groupe pour deux personnes à charge et comme pour ceux du 3^e groupe pour une seule personne à charge. Au cas où le soutien de famille est décédé des suites d'une maladie de caractère général sans avoir effectué le nombre d'années de travail requis les membres de sa famille qui étaient à sa charge perçoivent désormais une pension proportionnelle au nombre d'années effectuées.

En France, les rentes en cas de décès dû à un accident du travail ou à une maladie professionnelle sont calculées sur le salaire annuel de la victime.

a) Le conjoint survivant non divorcé reçoit une rente égale à 25 % du salaire de base.

b) Les enfants légitimes adoptifs ou naturels reconnus et âgés de moins de 16 ans ont droit à une rente égale à

15 % s'il y a un enfant

30 % s'il y a deux enfants

avec majoration de 10 % par enfant de moins de 16 ans s'il y a plus de deux enfants.

c) Les ascendants à charge ont droit, sous certaines conditions, à une rente égale à :

10 % pour chacun des ascendants sans que le total puisse dépasser 30 %.

Il faut noter que l'ensemble des rentes servies ne peut dépasser 75 % du salaire de la victime.

Les pensions de veuf ou de veuve sont égales à la moitié de la pension principale dont bénéficiait, ou eût bénéficié, le défunt majorée de 10 % si le bénéficiaire a eu au moins trois enfants et égale au minimum à l'allocation aux vieux travailleurs salariés pour les villes de plus de 5 000 habitants (723,80 NF).

La pension de réversion est aussi égale à 50 % de la pension principale de l'assuré.

V. — LES SOINS AUX MALADES

L'équipement sanitaire est assuré en Russie d'une part par l'État qui fournit une protection médicale à 70 % de la population (réseau ouvert) et d'autre part par les entreprises qui créent et gèrent non seulement les services de médecine du travail mais encore un « réseau fermé » d'établissements réservés à leurs propres travailleurs (centres de santé d'entreprise, stations de santé (*zdravpunkt*) et infirmeries).

En France, il existe également un équipement sanitaire d'État qui comporte aussi bien des hôpitaux polyvalents que des établissements spécialisés et qui est ouvert à toute la population.

À côté de ce réseau public, il existe un équipement sanitaire privé très important.

En outre, il existe une médecine du travail attachée aux établissements mais dont le personnel n'est pas un personnel soignant.

Les principaux établissements sanitaires de l'U.R.S.S. sont les hôpitaux et les polycliniques (la tendance actuelle est de fusionner partout où c'est possible ces deux sortes d'établissements), les dispensaires (centres spécialisés dans le traitement d'une seule maladie telle que tuberculose, cancer ou maladie vénérienne) et des établissements appelés « ambulatoria » (forme plus simple de polyclinique avec des installations plus limitées).

Les polycliniques doivent avoir à côté des omnipraticiens des gynécolo-

gistes, des oto-rhino-laryngologistes, des ophtalmologistes, des spécialistes de neuro-pathologie et des stomatologistes. Ils ont aussi un département de radiologie et de physiothérapie ainsi que leurs propres laboratoires.

Les polycliniques sont réservées aux gens d'un certain district géographique et les travailleurs de ce district doivent aller dans leurs propres « centres de santé d'entreprise », s'il en existe.

Ces « centres de santé » ne se trouvent que dans les très grandes entreprises (4 000 ouvriers ou 2 000 dans les mines et le pétrole) et leur existence a été récemment mise en cause, un certain nombre de médecins ayant violemment pris parti contre la médecine d'entreprise. Ils trouvèrent un grand appui en la personne du Ministre Kurashov, ancien Ministre de la Santé publique de Russie, qui voyait dans la suppression de ces centres la possibilité de libérer un grand nombre de praticiens et de personnel médical (8 000 médecins et de 16 à 18 000 aides médicaux dans la République de Russie) et d'augmenter ainsi les effectifs des services généraux de santé. Les syndicats ont défendu les centres de santé comme plus aptes à comprendre les problèmes des travailleurs et plus habilités à lutter contre les maladies professionnelles.

Pour revenir au réseau ouvert, les tâches primordiales de la polyclinique russe sont de surveiller la santé de la population adulte des villes, de prendre des mesures propres à réduire la morbidité, de lutter tout spécialement contre les maladies infectieuses et la tuberculose, enfin d'élever systématiquement la qualification du personnel médical. Le grand avantage du combiné hôpital-polyclinique est que les médecins et spécialistes y travaillent en étroite collaboration et peuvent suivre leurs patients s'ils doivent être hospitalisés.

Toute personne qui a besoin d'un traitement médical et est assez valide pour le faire a droit à des consultations gratuites à la polyclinique dont elle dépend ; si elle n'est pas en état de se déplacer le docteur lui rendra visite à domicile ou bien encore elle sera hospitalisée ; la polyclinique est ouverte de 9 heures du matin à 9 heures du soir.

Naturellement les soins, consultations et visites ne sont gratuites que si le malade accepte d'être soigné par le médecin en fonction dans le centre désigné. Si le patient désire choisir son médecin, il devra alors lui payer des honoraires.

Les médecins sont en effet des fonctionnaires qui reçoivent un traitement fixe. Mais ils peuvent avoir l'autorisation de traiter une clientèle payante privée en dehors de leur temps de travail obligatoire dans les établissements d'État. Il existe aussi des cliniques généralement organisées sous forme de coopératives payantes.

En France, la gratuité des soins est garantie aux assurés sociaux hospitalisés à condition que ceux-ci se contentent de la 3^e classe qui ne comporte généralement pas de chambre particulière. La Sécurité sociale rembourse directement l'hôpital suivant le système dit du « tiers payant » et l'assuré n'a rien à déboursier.

Les maternités et de nombreux dispensaires offrent aussi la possibilité de recevoir des soins remboursés ou gratuits mais les honoraires des médecins privés ne sont remboursés que dans une faible proportion.

Toutefois, il faut souligner qu'en France tous les médicaments nécessaires sont remboursés dans la proportion de 70 à 90 % et même parfois intégralement alors qu'en Russie le malade doit *assumer lui-même les frais pharmaceutiques*, hors le cas où il est hospitalisé, celui où on lui a fourni un médicament à consommer sur place à la polyclinique ou au dispensaire ou encore hormis le cas où il est atteint de malaria ou de maladie vénérienne. Dans beaucoup d'endroits en outre il a été enregistré des plaintes contre l'insuffisance d'approvisionnement des pharmacies ou l'absence de matériel technique.

D'une manière générale en Russie la qualité des soins fournis varie beaucoup suivant qu'il s'agit d'établissements urbains ou ruraux, ces derniers étant souvent très défavorisés. Un gros effort est entrepris d'autre part pour améliorer la répartition des médecins.

Les maisons de convalescence ou maisons de repos ne sont pas gratuites dans la plupart des cas (ce sont les syndicats qui distribuent les feuilles de séjour et décident du montant de la participation aux frais). En outre, leur répartition géographique (la plupart sont dans le Sud) rend les frais de voyage très élevés. De toutes manières le nombre de lits offerts n'est pas encore très considérable eu égard à l'énorme masse de travailleurs.

VI. — LES ALLOCATIONS FAMILIALES

L'institution des allocations familiales en Russie remonte à l'année 1936. L'administration du régime est actuellement confiée à un département spécial qui a été créé en septembre 1944 auprès du Ministère des Finances de l'U.R.S.S.

Ce régime ne s'applique qu'aux salariés, laissant de côté comme les assurances sociales 52 % de la population environ.

En France, au contraire, les allocations familiales qui sont obligatoires depuis 1932 bénéficient à l'ensemble de la population, excepté certains riches oisifs volontaires. Il n'y a de restrictions à faire qu'en ce qui concerne l'allocation dite « de salaire unique » versée sous le nom d'« allocation de la mère au foyer » aux exploitants et artisans ruraux aussi bien qu'aux employeurs et aux travailleurs indépendants. L'universalité de ces prestations gérées par les Caisses spéciales d'allocations familiales est un des traits qui différencie le plus les allocations françaises des allocations russes.

Régime des prestations.

Il n'existe en U.R.S.S. que deux formes différentes de prestations familiales :

1° Une indemnité globale attribuée à la naissance de chaque enfant à partir du *troisième* seulement.

2° Une allocation mensuelle régulièrement versée à partir du *quatrième* enfant. Cette allocation n'est versée que pendant la période où les enfants sont âgés de 1 à 5 ans.

En France, les prestations familiales sont les suivantes :

1° Les allocations prénatales qui n'ont pas de correspondant en U.R.S.S.

2° L'allocation de maternité qui correspond dans son principe à l'indemnité globale à la naissance du système soviétique mais qui est donnée sous certaines conditions à partir du premier enfant.

3° Les allocations familiales proprement dites qui correspondent aux allocations mensuelles soviétiques, mais sont données de la naissance jusqu'à 15 ans, 17 ans si l'enfant est en apprentissage et 20 ans s'il continue ses études.

4° L'allocation de salaire unique qui n'existe pas en U.R.S.S.

5° L'allocation de logement, les primes de déménagement et les prêts pour l'amélioration de l'habitat.

On peut trouver en U.R.S.S. des formes d'aide correspondant à ces dernières prestations mais il faut avoir présent à l'esprit que l'on pratique en Russie une politique de très bas loyers et que le Gouvernement se charge de la majorité des programmes de construction. Il existe aussi une forme

d'aide individuelle ou collective à la construction privée et des primes analogues à des primes de déménagement de faible montant pour certaines catégories de citoyens (par exemple ceux qui signent des contrats de travail pour les régions de l'Extrême Nord, les kolkhoziens allant s'installer sur les « terres vierges », les démobilisés). Toutefois, ces dispositions ne relèvent pas de la Sécurité sociale.

a) *Taux des prestations en U.R.S.S.*

Le montant de l'indemnité globale à la naissance et de l'allocation mensuelle est progressif et varie en fonction du nombre d'enfants d'après le tableau suivant :

			Indemnité globale à la naissance (en roubles)	Allocation mensuelle (en roubles)
Mère ayant	2 enfants à la naissance du	3 ^e	200 (100 NF)	—
Mère ayant	3 enfants à la naissance du	4 ^e	650 (325 NF)	40 (20 NF)
Mère ayant	4 enfants à la naissance du	5 ^e	850 (425 NF)	60 (30 NF)
Mère ayant	5 enfants à la naissance du	6 ^e	1 000 (500 NF)	70 (35 NF)
Mère ayant	6 enfants à la naissance du	7 ^e	1 250 (625 NF)	100 (50 NF)
Mère ayant	7 enfants à la naissance du	8 ^e	1 250 (625 NF)	100 (50 NF)
Mère ayant	8 enfants à la naissance du	9 ^e	1 750 (875 NF)	125 (62,5 NF)
Mère ayant	9 enfants à la naissance du	10 ^e	1 750 (875 NF)	125 (62,5 NF)
Mère ayant	10 enfants à la naissance du	11 ^e	2 500 (1 250 NF)	150 (75 NF)

Rappelons en outre que seuls les enfants âgés de 1 à 5 ans donnent droit à l'attribution d'allocations mensuelles.

Toutefois, les mères seules, veuves ou non mariées ont droit à une allocation supplémentaire de 100 roubles pour un enfant, 150 roubles pour deux, etc., et ceci dès la naissance de l'enfant jusqu'à ce qu'il ait atteint 12 ans.

Remarquons encore que les deux sortes d'allocations familiales dont le taux n'a pas été modifié depuis 1948 ont subi une diminution de moitié par rapport à leurs taux de 1945, alors que le coût de la vie a au contraire augmenté (ce qui a conduit en 1956 à revaloriser les pensions de vieillesse).

b) *Taux des prestations en France.*

1^o Les allocations prénatales sont attribuées non seulement aux salariés mais à toute femme en état de grossesse qui se soumet aux examens de santé prévus par le Code de la Santé publique.

Ces allocations sont un privilège important des mères françaises puisqu'elles se montent à Paris à 105 NF pour le premier versement, 210 NF pour le second et 78,75 NF pour le troisième. C'est en tout une somme de 393,75 NF qui vient aider les parents dans les neuf mois précédant une naissance.

2^o L'allocation de maternité.

Elle se donne à toutes les mères dès le premier enfant et sans examen de ressources mais il y a des conditions d'âge et de délai : la première naissance doit avoir lieu dans les deux premières années du mariage ou avant que la mère n'ait atteint l'âge de 25 ans, les naissances suivantes doivent intervenir dans les trois ans d'une précédente maternité.

L'allocation de maternité est actuellement dans la Seine de 420 NF pour le premier enfant et de 280 NF pour chacun des suivants. Elle se donne en deux fractions payables l'une à la naissance, l'autre à six mois.

3° Les allocations familiales.

Elles sont versées à partir du deuxième enfant aux taux suivants (Seine) :

2 enfants	46,20 NF
3 enfants	115,50 NF

pour chaque enfant à partir du quatrième 69,30 NF en plus. On voit qu'une mère de quatre enfants touchera mensuellement 184,80 NF alors que la mère soviétique ne touche que l'équivalent de 20 NF et si l'on poursuit la comparaison :

la mère française touche mensuellement :		alors que la mère soviétique touche :	
pour 5 enfants	254,10 NF	30	NF
pour 6 enfants	323,40 NF	35	NF
pour 7 enfants	392,70 NF	50	NF
pour 8 enfants	462,00 NF	50	NF
pour 9 enfants	531,30 NF	62,5	NF
pour 10 enfants	600,60 NF	62,5	NF
pour 11 enfants	669,90 NF	75	NF

4° L'allocation de salaire unique vient s'ajouter aux allocations familiales à condition qu'il n'entre dans le foyer qu'un seul revenu professionnel provenant d'une activité salariée.

Le barème mensuel est le suivant pour les allocataires de Seine et Seine-et-Oise :

36 NF pour un enfant unique de moins de 5 ans ou pour le dernier bénéficiaire d'une famille de plusieurs enfants s'ils sont décédés ou ont atteint la limite d'âge,

72 NF pour deux enfants,

90 NF pour trois enfants et plus.

Pour les ressortissants non salariés du régime des indépendants et du régime paysan l'allocation de salaire unique est remplacée par une allocation dite de la mère au foyer qui y correspond.

CONSIDÉRATIONS FINALES

On appréciera diversement le système de protection sociale russe suivant que l'on considère le chemin parcouru ou celui qui reste à parcourir pour que tous les citoyens soient largement garantis contre tous les risques.

Les auteurs russes disent volontiers que la différence fondamentale entre le système français et le leur réside dans le fait qu'il existe la cotisation ouvrière en France alors que l'État finance la Sécurité sociale en U.R.S.S. Il ne convient pas, à notre avis, d'accorder à ces dispositions une importance qu'elles ne sauraient avoir et ceci pour plusieurs raisons : tout d'abord, comme nous l'avons vu, la majorité de la population rurale en U.R.S.S. paie aussi des cotisations ; d'autre part la cotisation ouvrière précomptée française dont l'importance relative est bien inférieure à celle de la cotisation patronale est très facilement assimilée par l'ouvrier lui-même à un salaire différé — salaire différé que de leur côté les Russes ont calculé et ajouté en tant que

salaires indirect lorsqu'ils citent en référence la rémunération de leurs propres ouvriers.

En outre, dans la mesure où l'appartenance au syndicat est nécessaire, la cotisation syndicale peut apparaître comme une forme de cotisation ouvrière à la Sécurité sociale.

Les auteurs russes insistent volontiers également sur le fait que les Assurances sociales sont gérées par les syndicats « sur des bases démocratiques ». Là encore, il n'y a pas de différence essentielle puisque la Sécurité sociale française est aux mains des assurés eux-mêmes qui délèguent leurs pouvoirs à leurs élus.

La différence fondamentale serait plutôt dans le « climat social » qui règne sur la gestion du système. Le premier impératif des syndicats russes est toujours un impératif de production et tous les avantages sociaux y sont toujours étroitement subordonnés. Naturellement il faut à la production des ouvriers valides mais il faut aussi réduire l'absentéisme et les délits contre la discipline du travail entraînent toujours l'annulation des droits d'ancienneté en matière d'allocations.

Les vœux émis par le Conseil central des syndicats lors du XII^e congrès des syndicats de l'U.R.S.S. (Moscou, mars 1959) sont significatifs.

Étant donné que les assurances sociales d'État ont plus que doublé durant les cinq dernières années, le Congrès a demandé aux syndicats de continuer à s'attacher à mieux contrôler le fonctionnement du système d'assurance et de faire un usage approprié des ressources immenses qui sont mises à leur disposition. Le Congrès a également demandé que l'influence des syndicats sur l'organisation de la Santé publique soit accrue, que le contrôle de la collectivité sur les institutions médicales et les organismes d'assurances sociales soit renforcé et qu'une amélioration radicale soit apportée à l'organisation des stations climatiques.

La critique est évidente dans la dernière phrase, mais d'une façon générale les syndicats sont incités à la vigilance. En effet, le Parti, pour augmenter la productivité, doit nécessairement se servir des syndicats et de leurs armes en matière de Sécurité sociale (augmentation des allocations pour les travailleurs à rendement élevé, octroi à ceux-ci de privilèges tels que feuilles de séjour dans un sanatorium, suppression ou diminution parallèle des allocations aux travailleurs à faible rendement, etc.).

Une autre particularité importante du système russe tient dans la différence d'intérêt que les Soviétiques manifestent pour une politique de soutien particulier et d'accroissement de la famille. Les allocations familiales se montaient en 1958 à 5,3 milliards de roubles, c'est-à-dire à 265 milliards d'anciens francs (pour un pays de plus de 200 millions d'habitants) alors que la même année en France il avait été dépensé au seul titre des allocations familiales 593 milliards d'anciens francs (pour un pays de 45 millions d'habitants).

D'une manière générale enfin, bien que le système de Sécurité sociale russe ait été amélioré particulièrement en 1956, il ne paraît pas possible de formuler à son égard un jugement définitif. Dans certains domaines, il reste difficile de se faire une opinion valable (c'est ainsi qu'à notre connaissance, il n'a pas été publié de statistiques d'accidents du travail par exemple) et le système soviétique, comme tout système, a ses lacunes. Le système français mérite honorablement de lui être comparé et il faut souhaiter que les deux régimes aillent s'améliorant constamment chacun dans sa voie propre.

Gabrielle FROMENT-MEURICE.

QUELQUES DONNÉES SUR L'EFFORT DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE EN U.R.S.S.

La puissance à venir de l'Union Soviétique n'est pas seulement conditionnée par la réalisation de plans économiques, elle est aussi pour une très large part liée au progrès de la recherche scientifique et de la formation professionnelle qui prépare les hommes à assumer ce progrès. Il paraît donc utile de mesurer l'importance des efforts que l'U.R.S.S. consacre à l'investissement intellectuel.

Pendant plusieurs décades l'U.R.S.S. a pu construire son industrie en empruntant à l'Occident ses inventions et ses techniques. Son développement a été le résultat d'une politique continue d'investissements, la recherche n'était pas primordiale. La situation est différente aujourd'hui ; pour « dépasser les pays capitalistes les plus avancés » les planificateurs ne doivent pas seulement combler certains retards accumulés dans l'équipement des secteurs non prioritaires mais encore promouvoir une recherche autonome. Les crédits et les effectifs consacrés à la recherche scientifique en U.R.S.S. montrent l'importance que l'on attache à ce problème.

I. — LES CRÉDITS DE RECHERCHE

On constate qu'en 1960 ce sont les crédits affectés à la recherche scientifique dans le budget de l'U.R.S.S. qui bénéficient par rapport à l'année précédente de la plus forte augmentation relative (+ 15,4 %), alors que l'ensemble des dépenses économiques et sociales n'augmente que de 7 %. Cet accroissement est légèrement plus rapide même que celui des dépenses d'investissement (+ 13,5 %).

En valeur absolue le budget de la recherche pour 1960 — 32,6 milliards de roubles — est presque équivalent au montant des crédits budgétaires de toute la période 1951-1955 (32,4 milliards de roubles)¹.

Ces chiffres ne prennent leur véritable signification qu'en les comparant avec les dépenses d'autres pays. La difficulté est de traduire en dollars ou en francs des roubles qui n'ont pas le même pouvoir d'achat suivant qu'on les utilise à des salaires (dépenses de consommation) ou à des dépenses d'équipement. Pour cette raison les estimations des dépenses soviétiques affectées à la recherche peuvent varier entre 3,2 et 4,7 milliards de dollars. En supposant

¹ Non compris les dépenses propres des entreprises industrielles consacrées à la recherche que l'on peut chiffrer à 3-4 milliards de roubles par an au cours de ces dernières années.

que les dépenses de salaires représentent le tiers du total on peut fixer à 4 milliards de dollars le budget de la recherche de l'U.R.S.S. en 1960.

Pour les États-Unis les estimations varient entre 9 et 10 milliards de dollars en 1957, ce qui correspond à 53 dollars par habitant² contre 18 dollars en U.R.S.S. Mais mesuré par rapport au revenu national l'effort serait identique dans les deux pays (2 % du revenu national par habitant). En revanche les dépenses de la France aussi bien publiques que privées — 190 milliards de francs³ — placent notre pays à un niveau relativement plus bas avec 9 dollars de dépenses de recherche par habitant (un peu moins de 1 % du revenu national), l'objectif du gouvernement étant de porter nos dépenses globales à 480 milliards de francs par an (22 dollars par habitant).

II. — L'ORIENTATION GÉNÉRALE DES RECHERCHES

Le volume des dépenses ne suffit pas à caractériser les efforts soviétiques. Il faudrait en outre pouvoir préciser l'orientation des crédits de recherches. Or les informations publiées ne permettent pas de connaître la répartition des crédits. On peut toutefois constater qu'entre 1953 et 1958 les effectifs des instituts de recherches ont augmenté de 76 % passant de 80 000 à 141 000 chercheurs, tandis que les dépenses budgétaires ont augmenté de 138 %, ce qui laisse supposer que dans ces dernières années l'effort de recherche a surtout porté sur l'équipement et le fonctionnement des laboratoires. D'autre part on constate que la recherche accapare aujourd'hui autant de personnel que l'enseignement supérieur alors qu'en 1940 73 % des effectifs scientifiques étaient affectés à l'enseignement et 27 % seulement à la recherche. La répartition du personnel scientifique (recherche + enseignement supérieur) par secteur est la suivante :

TABLEAU I

Répartition du personnel scientifique en U.R.S.S.

	1955 (milliers)	1958 (millions)	1958 (1955 = 100)
1. Sciences et techniques (mathématiciens, physiciens, chimistes, ingénieurs, géologues, architectes)	104,1	144,2	139
2. Médecine et Biologie	36,3	42,9	118
3. Agronomie et Art vétérinaire	15,1	18,6	123
4. Sciences humaines	61,8	71,3	115
5. Divers	6,5	7,0	118
TOTAL	223,8	284,0	127
dont employé à la recherche	96,5	141	146

² Henri Villard, *The Journal of Political Economy*, Chicago, décembre 1958.

³ *Le Monde*, 28 novembre 1959.

Les chiffres qui précèdent montrent que la croissance des effectifs est relativement plus rapide dans les branches techniques et dans les sciences fondamentales que dans les sciences humaines.

Sous l'angle des effectifs les efforts américains et soviétiques sont assez comparables. En 1956 les États-Unis employaient 157 000 ingénieurs à la recherche dans l'industrie dont 21 500 dans l'industrie chimique⁴. Pour 1958 les chiffres soviétiques correspondants seraient de 144 200 chercheurs (y compris le personnel dans l'enseignement supérieur) dont 20 226 dans l'industrie chimique. En France les ingénieurs occupés à la recherche dans l'industrie se chiffraient à environ 10 000⁵.

On peut supposer que la recherche de caractère militaire accapare actuellement une grande partie des dépenses et du personnel scientifique étant donné que le niveau des dépenses militaires est sensiblement identique à celui des États-Unis alors que les crédits de recherche de l'U.R.S.S. sont inférieurs de moitié.

On constate également qu'en U.R.S.S. comme aux États-Unis⁶ la recherche fondamentale occupe une moins large part des effectifs que la recherche « appliquée ». Les instituts dépendant de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. et des académies des républiques ont employé en 1956 21 200 chercheurs. Tandis que les instituts dépendant de Ministères techniques ou de Comités d'État recensaient pour la même année plus de 40 000 chercheurs.

Reste à savoir si le système universitaire de l'U.R.S.S. favorise la recherche.

III. — LE FORMATION DES INGÉNIEURS ET CHERCHEURS

La statistique des diplômes délivrés dans les établissements d'enseignement supérieur montre qu'en U.R.S.S. le pourcentage des diplômés dans les « sciences appliquées » est supérieur à ceux de certains pays étrangers (voir tableau 2, p. 528).

Ces chiffres ne sont pas toujours comparables car la notion d'enseignement supérieur varie d'un pays à l'autre. Beaucoup de « collèges » américains délivrent des diplômes qui n'ont pas toujours le niveau du baccalauréat français⁷, de même les études « supérieures » en U.R.S.S. dans les sciences humaines ne sont pas toujours d'un niveau équivalent à celui de l'enseignement universitaire en Europe. En revanche lorsqu'il s'agit de sciences exactes et de techniques, l'enseignement supérieur soviétique correspond bien aux normes occidentales, à en juger par le niveau des connaissances

⁴ La main-d'œuvre scientifique et technique hautement qualifiée en Europe occidentale (*Bulletin économique pour l'Europe*, Genève, mai 1957).

⁵ *Ibid.*

⁶ Aux États-Unis bien que les entreprises et établissements privés utilisent les trois quarts des dépenses de recherches, celles-ci sont financées pour 60 % par des crédits publics. En fait les deux tiers des recherches américaines se concentrent sur l'aéronautique, l'électronique et les industries mécaniques, la recherche « fondamentale » n'obtient que 435 millions de dollars (1956).

⁷ « La statistique officielle américaine inclut dans le nombre des étudiants de l'enseignement supérieur les élèves des collèges et, en particulier, ceux de première et deuxième année qui, par le niveau de l'enseignement correspondent aux dernières classes secondaires (en U.R.S.S.)... En 1958, les Américains ont recensé 3 226 000 étudiants, mais si l'on exclut les élèves des collèges, le nombre des étudiants aux États-Unis s'élève à 1 738 000. » V. Starovskij, Directeur du Comité d'État de la Statistique de l'U.R.S.S., dans *Voprosy Ekonomiki*, n° 4, 1960, p. 104.

TABLEAU 2

Nombre de diplômes d'enseignement supérieur
délivrés pour les « sciences appliquées » et la « science fondamentale ».*

Pays	Nombre de diplômes universitaires délivrés par an (toutes catégories)		Nombre de diplômes de « sciences appliquées » (Grandes écoles comprises)	Nombre de diplômes de « science pure »	2 + 3 Pourcentage par rapport au total
	(1) milliers	pour 10 000 habitants	(2) milliers	(3) milliers	
U.R.S.S., 1958 (a)	290,7	14	94,0		32
U.S.A., 1957-1958 (b) ...	474,4	28	45,4	43,4	18,7
France, 1954-1955 (c) ...	17,3	4	3,6 (d)	1,8 (d)	31,6
Royaume-Uni, 1954-1955 (c)	23,5	4,7	3,1	5,7	37,4

Sources : (a) *Narodnoe Khozyaistvo S.S.S.R. v 1958 Godou*, Moscou, 1959.

(b) *Le problème du personnel scientifique et technique en Europe occidentale, aux États-Unis et au Canada*, O.E.C.E., Paris, 1957, p. 109.

(c) *Bulletin économique pour l'Europe*, Genève, mai 1957, p. 11.

(d) La source (b) donne le chiffre de 6 681 pour les deux catégories en 1954-1955, p. 11.

* Le terme « enseignement supérieur » est ici pris dans le sens propre que lui attribuent les différents pays.

mathématiques qui sont exigées des étudiants dans les établissements soviétiques⁸.

Le nombre des « scientifiques » formés n'est pas le seul facteur à examiner. Il faut encore préciser d'une part quelle est la proportion des contingents annuels qui est absorbée par la recherche et d'autre part si le rythme des

⁸ Avant la récente réforme de l'enseignement supérieur qui prévoit obligatoirement deux années de « stage » à la production avant les trois dernières années d'études théoriques, les ingénieurs soviétiques recevaient une formation beaucoup plus théorique que celle des Britanniques.

*Études d'ingénieurs en U.R.S.S. et Royaume-Uni en 1956
(avant la réforme).*

Nombre d'heures en cinq ans	U.R.S.S.	Royaume-Uni
Études théoriques	4 010	2 160
Études pratiques	1 740	4 010

Sources : « Engineering Education in the Soviet Union », *Report of a team of Engineers*, the Institution of Civil Engineers, Londres, février 1957.

promotions est en rapport avec les besoins de l'économie, ces besoins n'étant pas nécessairement les mêmes d'un pays à l'autre.

— En U.R.S.S. on peut estimer que la recherche scientifique absorbe 10 % des effectifs d'ingénieurs formés chaque année, soit un pourcentage comparable à celui des diplômés de « science pure » en France. En Grande-Bretagne la part absorbée par la recherche fondamentale est relativement plus importante.

— Quant aux « besoins » ils sont fonction non seulement de « l'âge moyen » des ingénieurs en activité mais encore du rythme de l'expansion industrielle. En France on estime que les besoins de remplacement du personnel âgé correspondent à environ 3 à 4 % du total des effectifs par an⁹. Les promotions d'ingénieurs en France en 1955 étaient suffisantes pour pallier les mises à la retraite mais en retard sur les indices de la production industrielle. A la même époque l'U.R.S.S. a formé 1,8 fois plus d'ingénieurs que les États-Unis mais si l'on tient compte des différences dans les indices de croissance de la production industrielle de part et d'autre, l'avance de l'U.R.S.S. quant aux effectifs formés paraît normale (voir tableau ci-après) :

TABLEAU 3

Effectifs d'ingénieurs, promotions et croissance industrielle.

	Effectifs d'ingénieurs (en milliers)	Promotion annuelle d'ingénieurs		Indice d'accroissement de la production industrielle année précédente = 100
		En milliers	En % des effectifs	
U.R.S.S., 1958	894	94	10,8	111
U.S.A., 1956	480	40	8,3	100
France., 1955	92	3,6	3,9	108
Royaume-Uni, 1956 ...	78,5	3	3,9	99

Sources : mêmes que tableau n° 2.

En résumé, l'effort soviétique de recherche scientifique paraît impressionnant autant par l'importance des crédits et des effectifs que par la concentration de ces ressources sur quelques secteurs prioritaires. C'est pourquoi il est difficile de savoir si les résultats spectaculaires que l'U.R.S.S. a obtenus dans ces secteurs sont caractéristiques du niveau général. Il ne fait pas de doute cependant que le nombre et la qualité des effectifs ingénieurs et de chercheurs formés en U.R.S.S. assure à ce pays de solides atouts pour l'avenir car la compétition économique avec l'Occident est d'abord et surtout une compétition scientifique.

Basile KERBLAY.

Paris, décembre 1959.

⁹ *Revue française du travail*, n° 3, 1956, p. 34.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES BIBLIOGRAPHIQUES CONCERNANT L'HISTOIRE DE L'U.R.S.S.

I

Tous ceux qui, il y a peu de temps encore, recherchaient des indications, des informations ou des documents sur le passé de la Russie, se sont heurtés à un obstacle majeur : comment connaître, de façon détaillée, les travaux publiés en U.R.S.S. ? Depuis quelque temps, cependant, la situation s'est sensiblement améliorée grâce à la parution de nombreux répertoires et à la multiplication des instruments de travail.

Le but de cet article est de donner un aperçu général des bibliographies mises à la disposition des historiens et des étudiants de l'histoire moderne et contemporaine de l'U.R.S.S. en passant en revue les principaux recueils de bibliographie historique parus en Union Soviétique ces dernières années.

Dans les années 1920-1930, l'U.R.S.S. a connu une activité soutenue dans le domaine de la bibliographie historique¹. C'est à ce moment-là que l'*Istoriko-Arheografičeskij Institut* essaie d'établir une bibliographie générale de l'histoire de la Russie et de l'U.R.S.S. Cet effort n'aboutira qu'à la publication d'un seul fascicule : l'ouvrage de S. Z. Voznesenskij², qui n'embrace que les ^{xv}^e et ^{xvii}^e siècles et ne mentionne que les travaux parus jusqu'en 1932.

Les historiens des mouvements révolutionnaires et sociaux des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles furent plus favorisés car ils eurent à examiner des problèmes situés au cœur même de l'actualité. C'est ainsi que, entre 1925 et 1933, ont paru chaque année, comme appendices de la revue *Katorga i Ssylka*, les répertoires bibliographiques des études concernant le mouvement révolutionnaire russe des ^{xviii}^e-^{xx}^e siècles intitulés : *Revoljucionnoe dvizhenie v Rossii XVIII-XX vv. Sistematičeskij ukazatel' literatury*. En dehors des nombreux ouvrages limités à la bibliographie des mouvements révolutionnaires de certaines

¹ On retrouve une analyse détaillée du développement de la bibliographie en Russie jusqu'au ^{xx}^e siècle dans l'ouvrage de N. V. Zdobnov, *Istorija russkoj bibliografii do načala XX^o veka*, Izdanje 3-oe, Moskva, 1956, 608 s. — On trouve des informations sur la bibliographie historique russe entre 1900 et 1930 dans l'étude de M. J. Ahun, « Obzor russkoj istoričeskoj bibliografii », in *Vspomogatel'nye istoričeskie discipliny*, Moskva-Leningrad, 1937, pp. 373-398. Voir aussi A. D. Eihengold, « Sorok let sovetskoj bibliografii », in *Sovetskaja bibliografija*, t. 48, 1957, pp. 3-30.

² S. V. Voznesenskij, *Materialy dlja bibliografii po istorii narodov S.S.S.R. XVI-XVII vv.*, Leningrad, 1933, 357 s. (AN S.S.S.R. Trudy istoriko-arheografičeskogo Instituta, Vypusk 4).

régions⁵ paraissent, en 1929 : la *Bibliographie de la Révolte des Décembristes*, ouvrage fondamental établi par M. V. Čencov⁶ ; plusieurs bibliographies sur le mouvement socialiste russe et les révolutions de 1905 et 1917⁶ ; un essai de bibliographie de l'histoire du prolétariat russe, préparé par la commission bibliographique de l'Institut d'Histoire de l'Académie de l'U.R.S.S.⁶ ; le monumental dictionnaire bio-bibliographique des militants du mouvement révolutionnaire russe au XIX^e siècle⁷. Ce dernier ouvrage, véritable modèle du genre, est resté inachevé et les chercheurs du monde entier en attendent et en espèrent une réédition complète et mise à jour.

Une deuxième catégorie d'instruments de travail importants pour l'histoire du mouvement révolutionnaire et du mouvement social-démocrate russe est constituée par l'inventaire bibliographique des sources, des publications illégales, des feuilles volantes, des tracts, etc. C'est ainsi qu'un répertoire de la presse libre russe du XIX^e siècle, publié en 1920⁸, sera complété par la bibliographie des publications illégales éditées en Russie, ou à l'étranger, entre 1831 et 1879⁹, et par un vaste répertoire des feuilles volantes, ou libelles social-démocrates russes, parus entre 1894 et 1917¹⁰.

⁵ Détail dans M. I. Ahun, *op. cit.*

⁶ M. V. Čencov, « Vosstanie dekabristov », *Bibliografija*, Moskva-Leningrad, 1929, XX, 793 s. — Cette bibliographie vient d'être continuée sous la direction de M. V. Nečkina et doit paraître cette année.

⁷ Par exemple : *Gruppa « Osvoboždenie Truda »*. *Bibliografija za 50 let*. Pod redakcij V. I. Nevskogo, Moskva, Part. izdat, 1934, 114 s. ; *Pervaja russkaja revolucija. Ukazatel' literatury*, Moskva, 1930, XVIII, 713 s. ; S. L. Daniševskij, *Opyt bibliografii Okjabrskoj revoljucii*, Moskva-Leningrad, Gos. izdat. 1926, 276 s. ; *Sistematičeskij ukazatel' literatury po istorii russkoj revoljucii*, Moskva, 1926, 152 s. ; une importante bibliographie est constituée par le *Catalogue des Archives russes de Prague* (publications sur la révolution et la guerre civile) : *Bibliografija russkoj revoljucii i graždanskoj vojny 1917-1921*, Praga, 1938, xv-445 p.

⁸ *Bibliografija po istorii proletariata v epohu carizma*, Feodalno-krepostnoj period. Pod redakcij M. V. Nečkinoj, Vypusk 1-2, Moskva-Leningrad, Sočegiz, 1935, 160-128 s. L'ouvrage prévu en six fascicules est resté inachevé. Seuls les deux premiers fascicules ont paru.

⁹ *Dejateli revoljucionnogo dvizhenija v Rossii*. *Bio-bibliografičeskij slovar'*. Pod redakcij : VI. Vilenskij-Sibirjakov, Felix Kon, A. A. Silov, B. P. Koz-min, V. Nevskij. Moskva, Izd. Politkatoržan, 1927-1933. Le vol. I comprend 2 fascicules : le premier embrasse la période des décembristes jusqu'à la fin de 1855 ; le second « les années 60 » (1855-1869). Le deuxième volume, composé de 4 fascicules, va de 1869 jusqu'à 1879. Le volume 3 (fasc. I, II, H-Z) embrasse la « Narodnaja Volja » et le volume 5 (ont paru seulement 2 fasc. A-G), la social-démocratie entre 1883-1904. Il est utile de signaler en même temps un autre ouvrage similaire sur les social-démocrates qui permet de faire des comparaisons : Nevskij, V. I., *Materialy dlja biografičeskogo slovarja social-demokratov vstupivših v rossijskoje rabočee dvizhenie za period ot 1880-1905 gg.* Vypusk I. A-D, Moskva, Giz, 260 c.

¹⁰ *Volnaja russkaja pečat' v Rossijskoj publičnoj biblioteke*. Pod redakcij V. M. Andersona, Petersburg, 1920, XXII, 330 s. ; ainsi que *Desjatiletie volnoj russkoj tipografii v Londone 1853-1863 gg.* I Faksimilnoe vosproizvedenie pervopečatnogo teksta. 2. Bibliografičeskoe opisanie londonskiah izdanij 1853-1865, Sostavil P. N. Berkov, Moskva-Leningrad, 1935.

¹¹ M. M. Klevenskij, E. N. Kuševa, O. P. Markova, « *Russkaja podpolnaja i zarubežnaja pečat'*. *Bibliografičeskij ukazatel'* ». I. Donarodnovolčeskij period. 1831-1879, Vypusk I. Knigi, brošjury, listovki. Moskva, Izd. Politkatoržan, 1935, 222 s.

¹² *Social-demokratičeskije listovki 1894-1917. Bibliografičeskij ukazatel'*, t. 1-2, Moskva-Leningrad, 1931-1934. — Pour les publications sociales-démocrates

Dans les années qui suivent, la bibliographie historique se réduit à des publications mineures, de caractère essentiellement didactique et à un choix de références bibliographiques sur les travaux de circonstance¹¹. Ainsi les moyens d'investigation restent-ils fournis, en majeure partie, par les périodiques bibliographiques signalant les ouvrages scientifiques parus au jour le jour. A partir de 1926 paraît chaque semaine : *Letopis' žurnalnyh statij* (*Bulletin des articles de revue*), organe de la bibliographie d'État de l'U.R.S.S. publié par *Vsesojuznaja knižnaja palata* (Chambre du livre de l'Union)¹² ; puis *Knižnaja letopis'* (*Bulletin du livre*), appartenant à la même institution ; *Letopis' periodičeskikh izdanij* (*Bulletin des publications périodiques*) qui, comme son nom l'indique, signale les titres de toutes les publications périodiques parues dans l'année sans indication de contenu. On peut également mentionner le bulletin bibliographique publié par l'Institut Marx Engels Lénine en 1936 et en 1937, intitulé « Marksitsko-Leninskaja Literatura », *Bibliografičeskij bjulleten'*, et la volumineuse bibliographie périodique consacrée à la deuxième guerre mondiale : *Velikaja otečestvennaja vojna. Ukazatel' literatury*, juillet-septembre 1942-1944, publiée par la Bibliothèque Lénine de Moscou. En outre, il existe quelques publications spécialisées, mais ronéotypées seulement, et de faible tirage¹³, ce qui explique qu'elles ne figurent pas dans les bibliothèques européennes.

II

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que le problème des instruments de recherche soit devenu en U.R.S.S. de plus en plus préoccupant.

La situation, cependant, a été améliorée récemment : l'édition d'ouvrages rédigés depuis des années et réclamés instamment par la recherche scientifique en a été facilitée. De même, le contact renoué entre la science historique soviétique et la science historique mondiale et la participation des chercheurs russes, après de nombreuses années d'absence, au Congrès International des Historiens, ont contribué à l'amélioration des méthodes de recherches. Il suffit de se rapporter aux conclusions tirées par le chef de la délégation soviétique au Congrès de Rome, la regrettée M^{me} M. A. Pankratova : « ... Les historiens soviétiques », écrit-elle, « doivent faire plus ample connaissance avec les réalisations des savants étrangers et raffermir sensiblement l'activité de leur recherche scientifique surtout dans les domaines où ils ont accumulé du retard par rapport à leurs collègues occidentaux. Nous devons tendre à mieux

voir aussi *Social-demokratičeskie izdanija. Ukazatel' social-demokratičeskoj literatury na russkom jazyke 1883-1905*, Moskwa, Giz, 1924, 60 s. (c'est la réédition de la publication clandestine parue à Paris en 1909 sous le titre : *Ukazatel' zagraničnyh social-demokratičeskikh izdanij...*)

¹¹ Un bon exemple de ce genre de bibliographie destinée aux professeurs de l'enseignement secondaire est donné par le guide : *Istorija S.S.S.R. Annotirovannyj ukazatel' literatury dlja izučenija istorii v srednej škole* (la 3^e édition a paru en 1955, 408 p.).

¹² Les titres signalés sont réunis dans l'annuaire du livre intitulé *Ežegodnik knigi S.S.S.R.* Pour tous détails sur ces publications bibliographiques, voir Maichel, Karol, « Russian Current Bibliographies », in *The Library Quarterly*, XXVIII, n° 1, 1958, pp. 38-44 ; *idem*, « Bibliographical listing of printed material in the U.S.S.R. », in *The American Slavic and East European Review*, XVIII, n° 1, 1958, pp. 95-110.

¹³ Cf. A. O. Zilberman, « K voprosu o tekuščej istoričeskoj bibliografii », in *Istorija S.S.S.R.*, 1959, n° 4, pp. 218-219.

aménager les techniques de nos institutions scientifiques par l'emploi des plus récentes réalisations de la technique archiviste, de la technique des recherches, de la technique de l'édition, et de celle de la bibliographie, qu'il nous a été donné de connaître pendant le Congrès de Rome¹⁴. » Cet appel a été entendu ; les dernières années ont vu apparaître un grand nombre d'instruments de recherche de première importance. D'ailleurs, cette préoccupation nouvelle se remarque dans tous les domaines scientifiques ; il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter *La Bibliographie des bibliographies soviétiques* (*Bibliografija sovetskoj bibliografii*), éditée annuellement par la « Chambre du Livre de l'Union ». Certes, l'accent est mis sur les problèmes de la science et de la technique, mais les sciences de l'homme ne sont pas non plus négligées.

Comment s'est traduite, peu à peu, cette volonté de perfectionnement ? D'abord par l'apparition systématique dans les revues spécialisées, telle : *Voprosy Istorii*, *Istorija S.S.S.R.*, *Voprosy Istorii K.P.S.S.*, *Istoričeskij Arhiv*, des bibliographies complètes de publications historiques soviétiques parues dans l'année ou au cours des dernières années. Ensuite, outre les grandes bibliothèques de Moscou et de Leningrad (la bibliothèque d'État U.R.S.S. V. I. Lenin ; la Bibliothèque Historique d'État ; la bibliothèque publique Saltykov-Ščedrin ou la Chambre du Livre de l'Union¹⁵), les bibliothèques des différentes Républiques et des provinces les plus importantes publient un nombre toujours croissant d'index bibliographiques thématiques utiles aux débutants comme aux chercheurs qualifiés.

Toutefois, le développement le plus important nous est fourni par les répertoires scientifiques de base. Ainsi, après plus d'un demi-siècle d'interruption, la bibliographie historique russe de Mežov¹⁶ a été continuée. En 1957, paraît le premier volume des *Répertoires des livres concernant l'histoire de la Russie parus entre 1877 et 1917* sous-titré *Historiographie de l'U.R.S.S.*¹⁷. On y trouve des ouvrages de caractère général et des études consacrées à des historiens ; malheureusement, l'ouvrage est ronéotypé, ce qui en limite la diffusion.

Toujours en 1957, paraît la très importante *Bibliographie des bibliographies russes, ayant trait à l'histoire de l'U.R.S.S., publiées avant 1917*, ouvrage systématique et annoté qui représente la première partie d'une série entreprise dès 1939¹⁸.

Mais l'ouvrage qui retient tout particulièrement l'attention, et qui vient combler une lacune grave, est *La Bibliographie des études soviétiques concernant l'Histoire de l'U.R.S.S.*, parue de 1917 à 1952¹⁹. Une publication d'une

¹⁴ *Voprosi istorii*, 1956, n° 5, p. 16.

¹⁵ On retrouve une ample présentation de l'activité de ces centres dans le livre récemment paru de P. L. Horecky, *Libraries and Bibliographic Centers in the Soviet Union*, Slavic and East European Series, vol. XVI, Bloomington, Indiana University Publications, 1959, XVIII, 287 p.

¹⁶ V. I. Mežov, *Russkaja istoričeskaja bibliografija. Ukazatel' knig i statej... za 1800-1854*, t. 1-3, Spb. 1892-1893 ; P. P. i B. P. Lambiny, *Russkaja istoričeskaja bibliografija 1855-1864*, t. 1-10, Spb. 1861-1884 ; V. I. Mežov, *Russkaja istoričeskaja bibliografija za 1865-1876*, t. 1-8, Spb. 1882-1890.

¹⁷ *Istorija S.S.S.R. Ukazatel' knig i statej vyšedših v 1877-1917 godah*, Vypusk I. *Istorografija S.S.S.R.*, Moskva, 1957, 326 s. (Gosudarstvennaja Publičnaja Istoričeskaja Biblioteka).

¹⁸ *Bibliografija russkoj bibliografii po istorii S.S.S.R. Annotirovannyj perečen' bibliografičeskikh ukazatelej, izdannyh do 1917 g.*, Moskva, Izd. Knižnoj Palaty, 1957, 197 s.

¹⁹ *Istorija S.S.S.R. Ukazatel' sovetskoj literatury za 1917-1952 gg.*, t. I : *Istorija S.S.S.R. s drevnejših vremen do vystuplenija Rossii ve period kapi-*

telle envergure, préparée sous les auspices de la Bibliothèque fondamentale des Sciences sociales de l'Académie de l'U.R.S.S., n'a pu être réalisée que grâce à un travail d'équipe. Le premier volume, consacré à l'histoire russe des origines jusqu'à 1861, a paru en 1956 ; le second volume, qui part de la réforme agraire de 1861 et s'arrête à la Révolution de 1917, a paru en 1958. Ces deux volumes sont complétés par un fascicule annexe, publié isolément, qui donne le schéma de la classification et les index utiles. Cette publication représente un premier effort de groupement des réalisations de la période soviétique en matière d'histoire de l'U.R.S.S. On ne se propose pas, dans ce bref compte rendu, de donner une analyse critique ou d'examiner toutes les réserves ou toutes les objections suscitées tant par l'organisation que par la sélection et la classification chronologique des titres inclus. Ces critiques rendraient nécessaire une discussion plus large, liée à la signification générale donnée en U.R.S.S. aux bibliographies considérées comme parties intégrantes du front idéologique et jouant, de ce fait, un rôle important non seulement dans le développement des sciences, mais aussi dans « la lutte engagée contre le révisionnisme et la falsification bourgeoise de l'histoire »²⁰. On se bornera seulement ici à donner une idée générale sur la façon dont se présente cette bibliographie capitale.

Dans une brève préface²¹, les auteurs de l'ouvrage précisent le caractère de l'œuvre, les principes méthodologiques adoptés pour la sélection, la description et l'organisation des ouvrages cités, sans retracer en détail toutes les difficultés auxquelles ils se sont heurtés. Deux séries de problèmes se posaient à eux. D'abord un problème de caractère politique. La réhabilitation de nombreux historiens ou publicistes condamnés après 1934 et dont les noms ne pouvaient même pas être cités, a sans doute facilité la tâche de ceux qui rédigèrent ces volumes et a permis que soit publiée une bibliographie presque complète. Peu de noms sont passés sous silence ; on trouve même mentionnés des ouvrages signés par des historiens (tel B. Nikolaevskij) qui ont quitté l'U.R.S.S. aux alentours de 1930 ou plus tard. Ensuite un problème de caractère scientifique : dès le début, les auteurs indiquent clairement qu'ils ne se proposent pas d'établir une bibliographie exhaustive de tous les travaux concernant l'histoire d'U.R.S.S. et parus en U.R.S.S. de 1917 à 1952. Ils retiennent seulement les travaux — ouvrages et articles — publiés en langue russe, qui offrent quelque intérêt pour les chercheurs. Tâche singulièrement difficile : que choisir, et comment classer des ouvrages qui ne présentent que des liens ou des rapports avec l'histoire ? Les publications de vulgarisation ou d'enseignement élémentaire sont donc exclues ; par contre, les publications de caractère plus limité, régional, local même, s'y trouvent largement représentées. Quant à la rubrique « histoire de la culture », elle est réduite aux

talizma, 725 s. ; t. II : *Istorija S.S.S.R. v period kapitalizma (1861-1917)*, 593 s., Moskva, Izdatelstvo AN S.S.S.R., 1956-1958. *Prilozenie. Shema klazifikacii. Vspomogatel'nye ukazateli*, Vypusk I, 183 s., Vypusk II, 129 s.

²⁰ Ce point de vue s'explique par le fait que la bibliographie est une arme de la lutte des classes « employée par les milieux impérialistes pour calomnier l'U.R.S.S. » et parce que la « bibliographie historique bourgeoise a un caractère tendancieux accusé ». Cf. M. L. Itkin, E. A. Vajsbord, R. M. Iglezi, A. A. Solennikova, « O sostojanii i zadachah sovetskoj istoričeskoj bibliografii », in *Voprosy Istorii*, 1959, n° 6, pp. 195, 202, 203.

²¹ Les critères méthodologiques employés par les rédacteurs de cet ouvrage sont largement exposés dans l'étude signée K. R. Simon, I. P. Doronin, « Iz opyta sostavlenija retrospektivnoj bibliografii sovetskoj literatury po istorii S.S.S.R. », in *Trudy biblioteki Akademii Nauk S.S.S.R. i fundamentalnoj biblioteki obščestvennyh nauk*, AN S.S.S.R., t. 2, 1955, pp. 81-96.

ouvrages qui, selon les auteurs, présentent un intérêt pour l'étude de l'évolution de la vie sociale russe. Certes, on peut regretter, avec les critiques soviétiques²² qui rendent compte de l'œuvre, que les principes de la sélection n'aient pas été respectés par les auteurs eux-mêmes. Il suffit d'indiquer, à titre d'exemple, que certains travaux de publicistes y sont inclus, cependant que des recherches signées par des savants en renom, comme Tarlé, Basilevič, Pičeta sont omises. Mais peu importe ici le détail : le progrès vers la qualité scientifique est évident.

Le premier volume s'ouvre sur un chapitre intitulé : « Introduction à l'étude de l'histoire de l'U.R.S.S. » ; il comporte les rubriques suivantes : histoire des connaissances historiques et des disciplines historiques auxiliaires ; histoire de l'archéologie, de l'ethnographie ; problèmes de théorie et de méthode. Le second chapitre, qu'on retrouve dans les deux volumes, est réservé aux « Généralités » ; il comprend des ouvrages d'ensemble et des synthèses concernant toute la période considérée. Ensuite, le matériel est organisé selon la périodicité officielle soviétique :

Tome I :

- I. La période ancienne de l'histoire de l'U.R.S.S. du paléolithique au ^{vi}e siècle de notre ère (la société primitive et l'esclavage).
- II. L'apparition de la société féodale et son développement (du ^{vi}e siècle au troisième quart du ^{xv}e siècle).
- III. La formation de l'État russe centralisé et l'instauration de l'autocratie (du troisième quart du ^{xv}e siècle à la fin du ^{xvii}e siècle).
- IV. La fondation de l'empire russe, le renforcement du servage, la naissance du capitalisme (fin du ^{xvii}e au ^{xviii}e siècle).
- V. La décomposition du servage et le développement du capitalisme, 1801-1862 (en deux parties : 1809-1825, et 1825-1861).

Tome II :

- I. Le développement du capitalisme industriel et les début de la lutte révolutionnaire du prolétariat (1861 aux années 1890).
- II. La période de l'impérialisme. Les révolutions bourgeoises-démocratiques.

Ces grandes périodes, qui constituent les chapitres de l'ouvrage, sont elles-mêmes divisées en nombreuses sous-périodes. Dans chaque chapitre, et selon le caractère propre des ouvrages, on trouve les rubriques suivantes : les œuvres des « classiques du marxisme-léninisme » ; les ouvrages de caractère historiographique, les bibliographies, etc. ; les sources et recueils de documents ; le guide des fonds des archives ; les recherches et travaux de vulgarisation scientifique (rubrique « littérature »).

Dans chaque groupe, les titres figurent dans l'ordre de leurs publications et non dans l'ordre alphabétique. Une telle organisation, et surtout le détail minutieux de la classification et de la division poussée à l'extrême, présentent

²² S. Ju. Borevoj, *Sovetskaja bibliografija*, Vypusk 47, 1957, pp. 109-111 ; N. V. Ustjugov, *Voprosy Istorii*, 1958, n° 4, 170, 175 ; Ju. S. Afanas'ev, E. A. Milstein, N. I. Frolova, *Istorija S.S.S.R.*, 1959, n° 2, pp. 205-209. — Il existe un compte rendu du premier volume signé T. Ossorguine dans le *Bulletin des bibliothèques de France*, 1957, n° 10, pp. 777-778 ; R. Portal, *Revue des Études Slaves*, t. XXXIV, 1957, p. 216.

de nombreux inconvénients : morcellement excessif de la bibliographie, nombreuses répétitions, logique insuffisante et défaut de précision dans la sélection des titres.

Bien qu'intitulé *Histoire de l'U.R.S.S.*, l'ouvrage est en réalité consacré à l'histoire de la Russie ; ceux qui seraient tentés d'y chercher des renseignements sur l'histoire des autres républiques, n'y trouveraient que de minces informations. Une telle lacune pourrait être prochainement comblée à l'aide des bibliographies historiques préparées dans les différentes républiques de l'Union et même dans certaines des « régions autonomes ». Un des premiers ouvrages de ce genre a déjà été publié en 1941 par le médiéviste bien connu en France : L. Čerepnin²³ ; nous possédons aujourd'hui les récentes bibliographies annotées concernant la Lithuanie de la période soviétique²⁴, la Kirghizie²⁵, la Yakoutie²⁶, l'Adžarie²⁷ et même la région autonome de Tuva²⁸. On peut y joindre une bibliographie, sur la Biélorussie²⁹, publiée aux États-Unis, ou bien les nombreuses tentatives dépassées ou incomplètes³⁰ portant sur les Tatares, le Caucase et l'Asie Centrale³¹. A en juger d'après ces quelques ouvrages, la conception qui est à la base de ces publications est loin d'être toujours la même. Tels auteurs choisissent de présenter la totalité des publications historiques parues soit en langue russe, soit dans les différentes langues nationales, et y ajoutent même une liste d'ouvrages sélectionnés publiés à l'étranger. Tels autres conçoivent leurs bibliographies comme un guide général des aspects historiques, sociaux, économiques de la région ou de la république considérée. Une telle diversité est largement justifiée par les différences géographiques, historiques, ethnographiques et culturelles qui séparent les républiques entre elles : les unes ont une histoire riche et une

²³ L. V. Čerepnin, *Materialy dlja bibliografii po istorii mordovskogo naroda*, Saransk, 1941, 208 s. qui peut être complété par « Literatura po istorii mordovskogo naroda, izdannaja Mordovskim naučno-issledovatel'skim institutom jazyka, literatury i istorii pri Sovete Ministrov Mordovskoj A.S.S.R. (za 1938-1951 g. »), in *Zapiski Mordovskogo naučno-issledovatel'skogo instituta jazyka, literatury i istorii...*, Saransk, 1952, n° 15, pp. 198-202.

²⁴ *Istorija Litovskoj S.S.S.R. Annotirovannyj rekon. Ukazatel' literatury 1944-1956*, Vilnius, 1957, 78 p.

²⁵ Z. L. Amitin-Šapiro, *Annotirovannyj ukazatel' literatury po istorii, arheologii i etnografii Kirgizii (1750-1917)*, Frunze, 1958.

²⁶ *Bibliografija Jakutskoj A.S.S.R. (1931-1955)*, t. I, Moskva, Izdatel'stvo AN S.S.S.R., 1958, p. 167 s.

²⁷ H. Ahvelidani, *Bibliografija Adžarii*, Batumi, Gosudarstvennoe Izdatel'stvo Adžarskoj A.S.S.R., 1951, 300 s.

²⁸ *Bibliografija Tuvinskoj avtonomnoj oblasti (1774-1958)*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii Nauk S.S.S.R., 1959, 167 s. (AN S.S.S.R. Tuvinskij naučno-issledovatel'skij Institut jazyka, literatury, istorii.)

²⁹ Nicholas P. Vakar, *A Bibliographical Guide to Bielorrussia*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1956, 63 p. (ronéotypé).

³⁰ Par exemple : *Bibliografija Tatarstana*, Vypusk 1 (1917-1927), Kazan, Tatizdat, 1930, 76 s. ; I. Pulner, « Materialy dlja bibliografii bibliografij Kavkaza », in *Sovetskaja Etnografija*, 1936, n°s 4-5, pp. 230-270.

³¹ *Bibliografija Tadžikistana*, čast 1-2, Taškent, 1926 ; S. A. Eršov i G. A. Pogosijan, *Bibliografičeskij ukazatel' literatury po Turkmenu*, Vypusk 1, Ashabad, Turkmengiz, 1937, 80 s. ; N. Ja. Vitkind, *Bibliografija po Srednej Azii* (Ukazatel' literatury po kolonialnoj politike carizma v Srednej Azii), Moskva, 1929, 166 s. ; A. G. Bisnek, K. J. Šafranovskij, « Bibliografija bibliografij Srednej Azii », *Bibliografija Vostoka*, Moskva-Leningrad, 1936, Vypusk 8-9, pp. 152-194. — Il existe aussi des bibliographies sommaires dans les annexes des manuels d'histoire et des ouvrages de synthèse des différentes républiques, parus ces cinq dernières années en U.R.S.S.

tradition de recherche historique, telle l'Ukraine, d'autres (dont certaines régions autonomes) ont une population réduite, un passé culturel récent (un demi-siècle).

Avec la publication de ces deux volumes, le répertoire bibliographique des ouvrages soviétiques concernant l'histoire de l'U.R.S.S. n'est pas achevé. L'équipe de la « Bibliothèque fondamentale des Sciences sociales de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. » prépare actuellement le troisième volume tout entier consacré à la période soviétique. Sa publication est attendue avec une légitime impatience. Le premier résultat des investigations est déjà connu. On possède le répertoire — malheureusement ronéotypé³² — des publications documentaires concernant la Révolution d'Octobre, parues en U.R.S.S., ainsi que le répertoire annoté de la littérature mémorialiste qui a trait à l'histoire de la société soviétique³³ (plus de 1 500 titres).

A ce propos, on peut mentionner également certaines publications qui n'entrent pas exactement dans la catégorie des sciences historiques, mais qui néanmoins, étant donné la complexité des études de la société soviétique, retiennent l'attention : *La Bibliographie des récents guides bibliographiques militaires soviétiques*³⁴, *La Bibliographie du Droit d'État soviétique*³⁵, *La Bibliographie des congrès, des conférences et des réunions scientifiques en U.R.S.S. (1946-1953)*³⁶, des bibliographies économiques locales³⁷ et des bibliographies techniques consacrées au développement des différentes branches industrielles ou scientifiques. Les années à venir nous apporteront sans doute une quantité d'instruments nouveaux. Ainsi, cette année, doit paraître le premier volume d'une grande encyclopédie historique soviétique : *Sovetskaja Istoričeskaja Enciklopedija*. Édité par le « Bol'shaja Sovetskaja Enciklopedija », cet ouvrage, qui suscite un vif intérêt, sortira au rythme annuel de deux ou trois volumes.

III

Mais l'historien ne peut se contenter des seules bibliographies qui touchent à sa spécialité. Il se doit d'être informé des publications qui se réfèrent aux divers domaines des sciences humaines. Ainsi, l'ample collection annotée de la bibliographie des bibliographies russes préparée sous les auspices de la bibliothèque publique de Leningrad et dont on connaît déjà *La Bibliographie générale des livres russes publiés dans les typographies privées (1708-1955)*³⁸,

³² V. V. Filogina, A. M. Šutina, V. P. Meščanov, *Velikaja Oktjabrskaja socialističeskaja revoljucija. Bibliografičeskij ukazatel' dokumental'nyh publikacij*. Pod redakciej E. N. Gorodeckogo, Moskva, 1957, 230 s. (Gosudarstvennaja publičnaja Istoričeskaja Biblioteka) (ronéotyp.).

³³ *Istorija sovetskogo obščestva v vospominanijah sovremennikov 1917-1957*, Annotirovannyj ukazatel' memoarnoj literatury, Moskva, Izd. Moskovskogo Universiteta, 1958, 406 s.

³⁴ Z. P. Levaševa, K. V. Sintcyna, *Bibliografija sovetskoj voennoj bibliografii*, Sistematičeskij perečen' bibliografičeskikh ukazatelej za 1948-1957 gg., Moskva, 1959, 93 p.

³⁵ *Sovetskoe gosudarstvennoe pravo. Bibliografija 1917-1957*, Moskva, Gosjurizdat, 1958, 775 s. (Institut prava im. A. Ja. Vyšinskogo).

³⁶ *Naučnye s'ezdy konferencii i soveščanija v S.S.S.R. 1946-1953*, Bibliografičeskij ukazatel', Moskva, Izd. AN S.S.S.S.R., 1958, 222 s.

³⁷ Par exemple : Z. I. Ivančikova, *Karagandskij ekonomičeskij administrativnyj rajon*, Bibliografija, Alma-Ata, Izd. AN Kaz S.S.E., 1959, 458 s.

³⁸ M. V. Sokurova, *Obščie bibliografii russkikh knig graždanskoj pečati. 1708-*

ainsi que *Les Bibliographies générales des périodiques russes (1703-1954)*³⁹, offre un intérêt capital.

Quant à la consultation des nombreux dictionnaires utilisés quotidiennement, elle est facilitée par l'apparition d'une édition refaite et élargie de la bibliographie élaborée par I. M. Kaufman et intitulée *Les Dictionnaires biographiques et bio-bibliographiques russes*⁴⁰. Dans ce répertoire figurent tous les dictionnaires biographiques de caractère général et les dictionnaires spécialisés : biographies des savants, des écrivains, des hommes politiques, des médecins, des ingénieurs, etc. ; dictionnaires de caractère régional, recueils d'essais biographiques et dictionnaires des pseudonymes parus en U.R.S.S. jusqu'en 1954.

Le monumental ouvrage de I. F. Masanov, *Dictionnaire des pseudonymes des écrivains, des savants et des hommes publics russes*⁴¹ nécessiterait une présentation détaillée ou même une étude à part. Résultat de quarante-cinq ans de recherches, cet ouvrage avait déjà paru dans une présentation abrégée en deux volumes : le premier en 1941, le deuxième en 1946. La récente édition complète contient quatre grands volumes in-4°, où sont identifiés non seulement les pseudonymes et les différents signes utilisés par les auteurs en guise de signature, mais aussi les divers allonymes. On retiendra que le dictionnaire de Masanov mentionne en plus des pseudonymes dont se servirent les Russes, ceux qui cachent des écrivains étrangers ayant collaboré aux diverses publications russes.

Les recherches d'histoire et de civilisation russe ont été facilitées également par l'apparition d'une collection des répertoires des périodiques russes du xx^e siècle. On ne disposait en effet que de l'ouvrage de Lisovskij, paru pourtant en 1916 et qui n'embrasse que la période allant de 1703 à 1900⁴².

En 1935, les collaborateurs de la bibliothèque publique de Leningrad commencent leurs travaux en vue de continuer le répertoire de Lisovskij. A la suite de longues et minutieuses recherches fondées en grande partie sur l'étude des archives, paraissent en 1958-1959 les deux grands volumes de la bibliographie des périodiques de la Russie (1901-1916) par L. M. Beljaeva, M. K. Zinoveva et M. N. Nikiforov⁴³ ; le troisième volume, en cours de publication, est consacré aux index. Il groupe, dans l'ordre alphabétique, plus de 10 000 titres. Pour chacun le lieu et la date d'édition, la périodicité, les noms des rédacteurs et des éditeurs, le tirage, les changements éventuels

1955. Izdanie 2-oe pererabotannoe i dopolnit, Leningrad, 1956, 283 s. (GPB im. Saltykova-Šchedrina. Bibliografija russkoj bibliografii. Annotirovannye ukazateli).

³⁹ M. V. Maškova, M. V. Sokurova, *Obščie bibliografii russkich periodičeskikh izdanij 1703-1954, i materialy po statistike periodičeskoj pečati*, Leningrad, 1956, 139 s. (Bibliografija russkoj bibliografii. Annotirovannye ukazateli).

⁴⁰ I. M. Kaufman, *Russkie biografičeskie, bibliografičeskie slovni*, Pererabotannoe i rasshirennoe izdanie, Moskva, Goskultprosvetizdat, 1955, 751 s.

⁴¹ I. F. Mašanov, *Slovar' pseudonimov russkich pisatelej, učenyh i obščestvennyh dejatelej*. V 4 tomah. Podgotovil k pečati Ju. I. Mašanov, Moskva, Vsesojuznaja knižnaja palata, 1956, t. I, 442, s. ; t. II, 1957, 386 s. ; t. III, 1958, 413 s.

⁴² N. M. Lisovskij, *Russkaja periodičeskaja pečat. 1703-1900*, Petrograd, 1915, XIV, 268 s.

⁴³ L. N. Beljaeva, M. K. Zinoveva, M. N. Nikiforov, *Bibliografija periodičeskikh izdanij Rossii 1901-1916*, t. I, Leningrad, 1958, XII, 661 s. ; t. II, Leningrad, 1959, 715 s. (GPB im Saltykova-Šchedrina). — Pour un compte rendu plus détaillé, voir : Maichel Karol, « Bibliographical Guides to Russian Periodical Publications 1901-1916 », in *College and Research Libraries XIX*, May 1958, pp. 209-216, 262.

de titre comme les suppléments, sont sommairement indiqués, mais rien n'est dit du contenu, de l'orientation ou des principaux collaborateurs.

À côté de ces ouvrages de base on note certaines publications qui se contentent de grouper autour d'un même thème les titres des périodiques inclus dans le répertoire général, et d'autres encore, susceptibles de compléter ce répertoire. Ainsi, la presse russe de Géorgie⁴⁴, la presse périodique russe de 1702 à 1917⁴⁵; la presse périodique syndicale entre 1905 et 1917⁴⁶, la presse périodique bolchévique entre 1905-1907 et mars-octobre 1917⁴⁷; la bibliographie des périodiques techniques russes (1800-1916)⁴⁸; la récente bibliographie de la presse militaire russe (1702-1916)⁴⁹.

À notre connaissance, les répertoires des périodiques parus dans les langues nationales des différents peuples de l'U.R.S.S. manquent encore, le seul ouvrage de ce genre est celui de Petrosian, *La Bibliographie des périodiques arméniens*⁵⁰.

L'inventaire de tous les périodiques, mis à part les journaux parus en U.R.S.S. entre 1917 et 1949, est prévu en dix volumes. Ceux qui nous intéressent le plus sont ceux qui signalent les revues, les bulletins et aussi les différents recueils édités par les universités sous le nom de *Travaux (Trudy)*, de *Cahiers scientifiques (Učennye zapiski)*, concernant des problèmes sociaux, politiques, historiques et économiques publiés en U.R.S.S. sans distinction de langues⁵¹. Le premier fascicule de cet ouvrage, d'un intérêt capital, est divisé en neuf sections : 1. Revues politiques éditées par le P.C.U.S. ; 2. Éditions du Komsomol ; 3. Sciences sociales – Philosophie – Psychologie ; 4. Propagande athée ; 5. Histoire ; 6. Disciplines historiques auxiliaires ; 7. Relations internationales – Économie politique mondiale ; 8. Économie ; 9. L'État et le droit. Le deuxième fascicule, entièrement consacré aux publications périodiques traitant des problèmes sociaux-économiques, comprend six sections : 1. Le travail ; 2. Les syndicats ; 3. L'assurance sociale ; 4. La statistique – l'organisation de la gestion ; 5. Les finances ; 6. Le commerce –

⁴⁴ G. V. Zercalov, *Bibliografija ruskoj periodiki v Gruzii*, čast I, 1828-1920, Tbilisi, 1941, VI, 194 s.

⁴⁵ *Russkaja periodičeskaja pečat' (1895-oktjabr 1917)*, Spravočnik, Moskva, Gosizd. političeskoj literatury, 1957, 351 s. ; *idem* (1702-1894), Moskva, 1959, 835 s.

⁴⁶ Ja. S. Roginskij, *Russkaja profsojuznaja periodičeskaja pečat' 1905-1917*, Bibliografičeskij ukazatel', Moskva, 1957, 69 s.

⁴⁷ *Bolševitskaja periodičeskaja pečat' v gody pervoj ruskoj revoljucii (1905-1907)*, Bibliografičeskij ukazatel', Moskva, Gospolitizdat, 1955, 64 s. ; *Bolševitskaja partijnaja periodičeskaja pečat' v period podgotovki i provedenija Velikoj Okjabrskoj Socialističeskoj Revoljucii (mart-nojabr 1917)*, Bibliografičeskij ukazatel', Moskva, Gospolitizdat, 1957, 70 s. (Institut Marxizma-Leninizma pri CK K.P.S.S.).

⁴⁸ Ju. A. Meženko, *Russkaja tehničeskaja periodika 1800-1916 g.*, Bibliografičeskij ukazatel', Moskva-Leningrad, 1955, 798 s.

⁴⁹ Z. P. Levaševa, K. V. Sintcyna, *Russkaja voennaja periodičeskaja pečat' 1702-1916*, Bibliografičeskij ukazatel', Moskva, 1959, 241 s. (Gos. Biblioteka S.S.R. im V. I. Lenina).

⁵⁰ C. Petrosian, *Bibliografija armjanskoj periodičeskoj pečati*, Erevan, Kniznaja palata Armjanskoj S.S.R., t. I (1794-1900), 1956, 746 p. ; t. II (1900-1956), 1957, XXV, 624 s.

⁵¹ *Periodičeskaja pečat' S.S.S.R. 1917-1949. Žurnaly, trudy i bjulleteni po obščestvenno-političeskim i socialno-ekonomičeskim voprosam*, Moskva, Izd. Vsesojuznoj Kniznoj, Vypusk I, 1958, 317 s. Vypusk II, 267 s. — Cet ouvrage est mis à jour grâce à la *Letopis' periodičeskih izdanij* également publiés par la « Chambre du livre de l'Union ».

le stockage – le ravitaillement – l'alimentation publique – la coopération. Mais les informations données sont encore insuffisantes, les auteurs se bornant à indiquer le titre, le lieu, la date de publication, les organisations et les institutions éditrices ainsi que les changements de titre. Malgré ses insuffisances, l'ouvrage est d'une grande valeur : utile comme instrument de travail, il sert aussi de document pour l'étude de l'histoire idéologique et de la propagande en U.R.S.S.

Les conclusions se dégagent d'elles-mêmes de cette rapide énumération. Qu'il y ait des omissions, cela est évident ; que les méthodes utilisées soient quelquefois discutables, c'est également vrai, mais cela n'enlève pas leur importance à ces nombreux instruments de recherche aussi indispensables à ceux qui s'occupent d'histoire et de civilisation russe, qu'utiles à ceux qu'intéresse le monde soviétique.

Georges C. HAUPT.

Paris, mars 1960.

LES KURDES ET LA KURDOLOGIE EN UNION SOVIÉTIQUE

En rédigeant cette brève étude, nous n'avons pas la prétention de donner une bibliographie exhaustive des ouvrages de Kurdologie publiés en Union soviétique, mais seulement d'indiquer les lignes générales des études entreprises en U.R.S.S. sur le problème kurde. Notre travail doit beaucoup à l'excellent article du professeur K. Kurdoev de Léningrad : « Le développement de la Kurdologie soviétique » (Učenyje Zapiski Instituta Vostokovedenija, t. XXV, Moscou, 1960, pp. 57-68). Le professeur Kurdoev a d'ailleurs très aimablement accepté de revoir et compléter notre manuscrit. Nous l'en remercions vivement, ainsi que le professeur Kamuran Aali Bedir Khan, qui nous a prodigué de précieux conseils¹.

INTRODUCTION

Le peuple kurde, si intéressant pour les savants et si attachant pour tous ceux qui ont le privilège de le connaître sur son sol, habite une région montagneuse du Moyen-Orient — le Kurdistan, partagé entre plusieurs pays : la Turquie Orientale, l'Iran Occidental, l'Iraq du Nord, la Syrie et enfin la Russie soviétique².

¹ Pour les titres en langue kurde, nous suivons partout la translittération latine élaborée en 1919 en Syrie par l'Émir Djeladet Bedir Khan et adoptée vers 1930 par les Kurdes de Syrie. C'est dans cet alphabet latin que furent publiés les premiers journaux kurdes de Syrie : *Roja Nû*, *Ronahî*, etc., ainsi que de nombreux romans et recueils de poésie. Récemment, le Congrès des professeurs, instituteurs et intellectuels kurdes qui s'est tenu le 13 septembre 1959, à Shaklavé (Iraq), a décidé de l'adopter pour transcrire la langue kurde en Iraq : e = â, ê = e, î = i, i = i dur, analogue au i dur turc, ü = u, ç = ċ, c = dj, q = k vélaire (analogue au q arabe), x = kh (h fortement aspiré) analogue au x russe, h = h légèrement aspiré, ş = š, j = ž, w = analogue au w anglais, y = j. Cette translittération ne distingue pas les consonnes aspirantes : p', t', k', ni le r roulé, ni le c doux existant dans l'alphabet kurde cyrillique.

² Des îlots kurdes, parfois importants, existent aussi hors des limites du Kurdistan : le plus important se trouve dans la province iranienne du Khorassan à l'est de la Mer Caspienne où les Kurdes ont été déportés au xvi^e et xvii^e siècles par les Shahs Safavides et d'où une fraction a émigré dans le pays Turkmène. Il est possible que d'autres îlots existent au Baluchistan iranien, en Afghanistan et même au Pakistan (dans le Sind). Mais leur existence n'est pas démontrée. Voir à ce sujet l'ouvrage de l'historien kurde A. Zaki, *Histoire des Kurdes et du Kurdistan*, trad. arabe, Le Caire, 1936.

Le nombre total des Kurdes dans le monde est difficile à établir avec précision. Le *Mémorandum sur la situation des Kurdes et leurs revendications*, adressé à l'O.N.U. (Paris, 1948) fixe la population totale du Grand Kurdistan géographique à 9 millions d'habitants, mais selon K. Kurdoev³ ce chiffre doit comprendre 2 500 000 de non Kurdes. En revanche, les statistiques officielles des pays orientaux ne comptent souvent comme Kurdes que les tribus nomades et semi-nomades, assimilant la population sédentaire (urbaine et rurale) à la nation dominante. D'autres statistiques ne font état que de ceux qui déclarent le kurde comme leur langue maternelle.

Aussi les chiffres officiels des trois principaux pays du Moyen-Orient qui se partagent le territoire du Kurdistan sont-ils vraisemblablement inférieurs à la réalité. Les estimations soviétiques généralement plus élevées divergent aussi sensiblement. Aristova⁴ porte le nombre total des Kurdes à 7 millions, dont 2 500 000 en Turquie, 2 500 000 en Iran (dont 300 000 au Khorassan et au Baluchistan), 1 200 000 en Iraq, 300 000 en Syrie et 150 000 en U.R.S.S. Bruk⁵ ramène ce chiffre à 5 500 000, dont 2 500 000 en Turquie, 1 800 000 en Iran, 900 000 en Iraq et 300 000 en Syrie et Kurdoev⁶ à 5 300 000 (il ne compte que 2 300 000 Kurdes en Turquie), mais le même auteur estime que le nombre total des *Kurdophones* atteint 8 millions⁷.

De son côté, Mahmudov (*Kurd Joghovurd*, Érevan, 1959, en arménien) porte le nombre total des Kurdes à 9 millions (Turquie 4 millions, Iran 3 500 000, Iraq 1 million, Syrie 250 000, U.R.S.S. 160 000).

Signalons enfin que certains spécialistes occidentaux confirment ces estimations élevées. Ainsi C. J. Edmonds (*Kurds, Turks and Arabs*, Oxford, 1957, pp. 3 et 4, renvoi 2) pense que le nombre de Kurdes de Turquie peut être « raisonnablement évalué » à 3 et même à 4 millions.

Il ne nous appartient pas ici de discuter ces différentes estimations, mais seulement de rappeler que les Kurdes montagnards, vigoureux, dynamiques et intelligents, malgré leur incontestable retard culturel, agités par de puissants courants nationalistes, constituent l'un des problèmes clefs du Moyen-Orient.

La grande majorité des Kurdes appartient à l'Islam sunnite, les seules exceptions sont les Chiites duodécimains (Kurdes du Khorassan et du Turkmenistan), les Chiites extrémistes (Ali Illahis) au nombre de quelques dizaines de milliers dans le Kurdistan iranien, en Turquie et peut-être en Azerbaïdjan soviétique et les Yezidis (« adorateurs du Diable ») en Iraq (Djebel Singar), en Iran (à l'Est de Senandağ) et en Arménie (au Mont Alagöz) au nombre de 60 à 100 000.

Du point de vue linguistique le peuple kurde est divisé en deux groupes principaux : 1) Le groupe Nord-Ouest dont le dialecte — le *Kurmanji* est parlé dans le Kurdistan turc (Mardin, Bohtan, Bahdinan, Hakkari, Van, Muş, Erzerum), dans les districts iraniens situés au Nord et à l'Ouest du lac de Rezayêh, dans le Khorassan, en Iraq (Singar et Mossoul), en Syrie et en U.R.S.S.

2) Le groupe Sud-Est dont le dialecte — le *Sorani*⁸ est parlé au Kurdistan

³ Dans *Narody Perednej Azii* (Les Peuples de l'Asie Antérieure), Moscou, Ac. S. de l'U.R.S.S., 1957, chap. VI : « Kurdes », p. 242, n. 1.

⁴ « Kurdy Irana », *Kratkie Soobščenija Instituta Etnografii*, t. XXI, 1954, pp. 98-104.

⁵ « Etničeskij sostav i razmeščenie naselenija v Perednej Azii », *Peredneaziatski Etnografičeskij Sbornik*, t. I, Moscou, 1958, p. 89.

⁶ « Kurdy », chap. VI des *Narody Perednej Azii*, op. cit., p. 242.

⁷ Kurdoev, *Grammatika Kurdsogo Jazyka*, Moscou, 1957, p. 10.

⁸ Cependant les Kurdes de Mahabad, de Suleymaniyeh et de Ravanduz appellent également leur langue le *Kurmanji*.

iraquien (Ravanduz, Koy-Sanğaq, Suleymaniyèh) et au Kurdistan iranien au Sud du lac de Rezayèh (Senandag, Mahabad, Kermanschah).

Hors des frontières de l'U.R.S.S., la langue kurde (dialecte soranî) est transcrite en alphabet arabe (en Iraq et, depuis peu en Iran) et en alphabet latin (en Syrie — alphabet élaboré par la société *Khavar*, utilisé aussi par les savants kurdes en Europe), un second alphabet latin, aujourd'hui abandonné, avait été essayé en Iraq avant 1940.

Ajoutons, pour terminer ce bref aperçu de la situation des Kurdes, que des différences très sensibles existent entre les branches de ce peuple : tribus nomades ou semi-nomades préservant le système clanique dans certaines régions, et dans d'autres, communautés sédentaires et détribalisées partiellement ou totalement. Enfin, surtout en Iraq, existe déjà ou est en voie de formation, une jeune intelligentsia.

En Union soviétique habite une communauté kurde, dont nous ignorons l'importance réelle. Voici les résultats des trois derniers recensements soviétiques :

1926	54 661 (y compris les Yezidis)
1939	45 866 dont 15 000 Yezidis
1959	59 000 (y compris les Yezidis)

Mais la plupart des kurdologues soviétiques jugent ces chiffres insuffisants. Aristova (art. cité) les estime à 160 000 (y compris les Yezidis) et Kurdoev (*Grammatika Kurdsogo Yazyka*, op. cit., p. 10) entre 100 et 120 000.

Les Kurdes de l'U.R.S.S. sont répartis entre les républiques suivantes :

R.S.S. d'Arménie : 21 000, selon le recensement de 1959 (chiffre vraisemblablement trop faible), y compris la totalité de la communauté yezidie qui vit sur les pentes du Mont Alagöz.

Les Kurdes se trouvent surtout dans les districts d'Aparan, d'Aštarat, de Zangibazar, de Talin, d'Oktemberjan et de Vagaršapat où ils forment des kolkhozes kurdes ou mixtes (Kurdes et Arméniens, Azéris ou Aïssors)⁹.

R.S.S. de Géorgie : 16 000 en 1959¹⁰.

R.S.S. d'Azerbaïdjan : nombre inconnu, probablement assez important. Les Kurdes habitent principalement la République Autonome de Nahičevan' et la région de Ganğa¹¹.

R.S.S. du Turkménistan : nombre inconnu, probablement peu élevé (quelques milliers) dans la région de Firüzeh près de la frontière iranienne.

Peu importante numériquement, comparée aux grandes masses kurdes des pays du Moyen-Orient, la communauté kurde de l'U.R.S.S. occupe néanmoins dans la vie de ce peuple une place de choix. L'Union soviétique a été, en effet, le premier pays du monde à reconnaître aux Kurdes la qualité de « nationalité ». A ce titre ils possèdent une langue littéraire¹², des écoles où

⁹ Selon A. Bogdanov, « O rabote sredi nac-menšinstv v Armenii », *Revolucijska i Nacional'nosti*, n° 10, 1936, la majeure partie des Kurdes d'Arménie habite les districts d'Aparan (10 000) et de Talin (6 000). Selon *Radio-Baku* du 20 juin 1955 (en turc), il existe deux districts nationaux kurdes en Arménie.

¹⁰ Dimoev, « Nacional'nye menšinstva Gruzii », *Rev. i Nac.*, n° 5, 1936, p. 84, donne le chiffre de 10 214 Kurdes en Géorgie en 1936.

¹¹ Selon la *Grande Encyclopédie Soviétique*, 1^{re} édit., vol. I, 1926, p. 641, on trouvait en 1926, 34 098 Kurdes dans la R.S.S. d'Azerbaïdjan.

¹² La langue kurde a été d'abord dotée en 1922 à Érevan d'un alphabet arménien modifié. Cet alphabet figure à la page 235 de l'ouvrage d'Emine Avdal, *Les mœurs des Kurdes de Transcaucasie* (en arménien, avec un résumé

l'enseignement est donné en leur langue, une presse, des émissions radiophoniques. Une jeune mais déjà nombreuse intelligentsia kurde y est née, brillamment illustrée par une pléiade de chercheurs et de savants. Enfin, les Kurdes prennent une part active à la vie de la République Arménienne, leur foyer principal : ainsi au XX^e Congrès du Parti Communiste d'Arménie (10-12 janvier 1959) on remarquait trois Kurdes parmi les 459 délégués¹³. Il est certain que le petit foyer culturel kurde de l'Union soviétique peut exercer une attraction sur les frères d'au-delà de ses frontières — ce qui d'ailleurs a été noté en janvier 1957 par S. A. Tovmasjan, premier secrétaire du Parti Communiste d'Arménie¹⁴.

I. — LES CENTRES SOVIÉTIQUES DE KURDOLOGIE

La kurdologie soviétique est l'héritière directe de la kurdologie russe prérévolutionnaire qui était certainement la première du monde. On peut en juger d'après l'intéressante bibliographie de Rostopčîn où, sur les 732 titres d'ouvrages et articles de kurdologie parus avant 1932, 270 étaient dus aux auteurs russes contre 182 aux anglais, 132 aux français, 123 aux allemands, etc. Il suffit de rappeler les noms des Lerch, Žaba, Egiazarov, Abovjan, Marr, etc., qui furent les premiers à jeter les bases de la linguistique scientifique kurde.

Les kurdologues soviétiques reconnaissent leur filiation et plusieurs études bibliographiques et biographiques ont été consacrées à leurs prédécesseurs :

F. B. ROSTOPČÎN, « Bibliografija po Kurdskoj probleme » (Bibliographie du problème kurde), *Revoljucionnyj Vostok*, 1933, n° 3-4, pp. 292-326 et n° 5, pp. 159-173.

M. B. RUDENKO, « Opisanie Kurdsikh rukopisej iz kollekcii A. Žaba » (Description des manuscrits kurdes de la collection de A. Žaba), *Trudy Gosud. Publičnoj Biblioteki imeni Saltykova-Ščedrina*, t. II (V), Léninegrad, 1957.

K. K. KURDOEV, « H. Abovjan kak issledovatel'-kurdoved » (H. Abovjan en tant que chercheur-kurdologue), *Istorija Russkogo Vostokovedenija*, Moscou, 1956.

en russe), Érevan, Ac. des Sc., 1957. Cet alphabet n'a été qu'assez peu utilisé dans quelques écoles d'Arménie et à l'école kurde de Tbilissi. L'alphabet latin, élaboré, en 1927, par l'Aïssor Marogulov et le Kurde A. Šamilov, a été introduit officiellement en 1928-1929 par une décision du Conseil scientifique du nouvel alphabet en 1928. (Cf. *Kul'tura i Pismennost' Vostoka*, Bakou, t. II, 1928, pp. 43-57 et t. VI, 1929, pp. 188-189.) En 1944-1945, il a cédé la place à un alphabet cyrillique élaboré par l'académicien Kapacjan et A. Ğindi, de 39 signes (9 voyelles et 30 consonnes). K. Kurdoev, dans sa *Grammatika Kurdsogo Jazyka*, M. L., Ac. des Sc., 1957, donne à la page 12-13 le tableau comparatif des cinq alphabets kurdes : l'arabe, le cyrillique de 1945, le latin soviétique de 1927, le latin syrien et le latin iraquien.

¹³ *Kommunist*, Érevan, 11 janvier 1959.

¹⁴ Parlant devant le Congrès des écrivains soviétiques d'Arménie, Tovmasjan a insisté sur le développement de la culture et de la littérature kurdes en Arménie et a déclaré : « Il n'y a pas de doute que l'importance de la création d'une littérature kurde (en Arménie) dépasse de loin l'intérêt des seuls Kurdes vivant en Union soviétique. » (*Kommunist*, 24 janvier 1959.)

K. K. KURDOEV, « H. Abovjan kak kurdoved-etnograf » (H. Abovjan en tant que kurdologue-ethnographe), *Izvestija, AN.. Arm. S.S.R.*, Séries des Sciences Sociales, Erevan, t. XX, 1955.

- « Trudy P. I. Lerha po kurovedeniju. K voprosu ob izučenii istorii Kurdo v Rossii » (Les travaux de P. I. Lerch sur la Kurdologie. A propos du problème de l'étude de l'histoire des Kurdes en Russie), *Očerki po Istorii Russkogo Vostokovedenija*, Moscou, Ac. des Sc. Inst. d'Orientalisme, 1959, pp. 39-51.

La kurdologie soviétique est née de l'initiative des académiciens Frejmann et I. A. Orbeli. Ce dernier a occupé de 1914 à 1935 (avec quelques interruptions) la chaire de langue kurde à l'Université de Pétrograd-Léninegrad. C'est Orbeli qui a élaboré l'alphabet latin, devenu en 1927 la base de l'alphabet kurde de Maragulov et Šamilov, et il a été le premier savant soviétique à donner à la littérature épique kurde la place qu'elle mérite (cf. son étude du poème épique d'Ahmed Khani, *Mam et Zin* dans l'introduction au recueil *Pamjatniki epohi Rustaveli*, Léninegrad, 1938).

Avant même 1930, Orbeli fonda au *Rabfak* de l'Institut des langues orientales de Léninegrad une section kurde qui fut fréquentée par une cinquantaine d'étudiants. En 1931, sur l'initiative de Frejmann, un séminaire de linguistique kurde fut inauguré auprès de la Faculté des langues de l'Université de Léninegrad, groupant surtout des étudiants kurdes de l'Institut des langues orientales et l'étude de la langue kurde fut rendue obligatoire pour les étudiants de la section d'iranologie de la Faculté de Philologie de l'Université de Léninegrad.

Grâce à ces efforts l'Université de Léninegrad est le seul centre universitaire du monde à posséder un nombre considérable de chercheurs qui se spécialisent dans la kurdologie. Plusieurs de ces étudiants sont à l'heure actuelle des savants confirmés : parmi ces derniers on relève des Russes : O. L. Vil'čevskij (historien et linguiste), I. Cukerman (linguiste), M^{me} Rudenko (spécialiste de la littérature classique kurde) et M^{me} Sokolova (linguiste) et des Kurdes, dont Arab Šamilov, ancien professeur de langue kurde à l'Université de Léninegrad, et surtout Kanate Kurdoev (linguiste et historien), ancien professeur de kurde à l'école des Minorités Nationales de l'Orient soviétique (1932-1936), puis à la Faculté de Philologie (1934-1936) et à la Faculté d'Orientalisme de l'Université de Léninegrad (1945-1950).

A Érevan, auprès de la Section d'Orientalisme de l'Académie des Sciences de la R.S.S. d'Arménie, se trouve un second centre de Kurdologie où les études kurdologiques ont commencé dès le lendemain de la Révolution et où travaille un grand nombre de spécialistes — surtout folkloristes et linguistes — arméniens, Movsesjan, Hačaturjan, Zakarjan et surtout Kurdes, A. Gindi, E. Avdal, N. Pulatova... C'est à Érevan que s'est tenue en 1933 la Conférence pansoviétique de Kurdologie, point de départ de l'étude scientifique de la langue, du folklore et de la sociologie kurdes. Le centre de recherches d'Érevan se développe rapidement grâce à l'apport continuel de jeunes chercheurs kurdes, diplômés de la section kurde de l'Institut Pédagogique. Depuis 1933, l'Académie des Sciences d'Érevan a organisé plusieurs expéditions folkloriques chez les Kurdes de Transcaucasie.

A Moscou, le grand iranisant B. V. Miller s'est aussi occupé de la langue kurde et a dirigé en 1933 une expédition de linguistes et de folkloristes dans les régions kurdes de Transcaucasie.

Trois jeunes kurdologues travaillent actuellement à Moscou : Čarkaz Bakaev, linguiste (Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de

l'U.R.S.S.), Ruslan Sabolov, linguiste (Institut d'Orientalisme de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.) et T. T. Aristova, ethnographe (Institut d'Ethnographie de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.).

À Bakou, un centre d'études kurdes fonctionne auprès de l'Institut d'Orientalisme de l'Académie des Sciences de la R.S.S. d'Azerbaïdjan.

BIBLIOGRAPHIE SUR LES ÉTUDES KURDOLOGIQUES

Il n'existe pas d'ouvrage spécialement consacré à l'histoire et à l'organisation des études kurdologiques en U.R.S.S. depuis la Révolution, mais quelques articles précieux dus surtout à la plume de K. Kurdoev :

- « Razvitie sovetskogo kurdovedenija » (Le développement de la kurdologie soviétique), *Učenyje Zapiski Instituta Vostokovedenija*, t. XXV, Moscou, 1960, pp. 56-57.
- « Kritika ošibočnyh vzgljadov na kurdsij jazyk » (Critique des opinions erronées sur la langue kurde), *Kratkie Soobščeniya Instituta Vostokovedenija*, t. XII, Moscou, 1955, pp. 43-61 (critique des théories « japhétiques » de Marr, appliquées par certains kurdologues soviétiques : B. Miller, Vil'čevskij et Cukerman, à l'étude de la langue kurde).

Enfin, une brève analyse des recherches actuelles figurent dans la préface à la *Grammatika kurdsogo yazyka (Kurmanji)* du même auteur, Moscou, Inst. d'Orientalisme, 1957 (pp. 4 à 14).

En dehors des travaux de K. Kurdoev, on trouve des références à l'organisation des études kurdologiques dans les articles suivants :

- V. I. ABAEV, « Ešče raz o zapozdalyh otkrytiah » (Encore une fois au sujet des découvertes tardives), *Voprosy Jazykoznanija*, n° 5, 1955 (consacré aux travaux des kurdologues de Léninegrad sur la morphologie kurde).
- O. L. VIL'CEVSKIJ, « Pervaja vsessojuznaja kurdovedčeskaja konferencija i problema literaturnogo jazyka kurdov S.S.S.R. » (La première conférence pan-unioniste de kurdologie et le problème de la langue littéraire des Kurdes de l'U.R.S.S.), *Jazyk i Myšlenie*, Moscou-Léninegrad, t. VI-VII, pp. 333-337.
- « N. Ja. Marr i kurdovedenie », *Jazyk i Myšlenie*, t. VIII, 1937, pp. 209-233.
- I. I. CUKERMAN, « Problemy novogo učeniya o jazyke i zadači sovetskogo jazykoznanija » (Le problème de la nouvelle doctrine de la langue et les objectifs de la linguistique soviétique), *Sovetskaja Nauka*, n° 4, 1941 (consacré à Marr et indirectement à la kurdologie).

Une bibliographie générale a été publiée en 1933 par F. B. Rostopčîn : « Bibliografija po kurdskej probleme » (Bibliographie du problème kurde) dans *Revoljucionnyj Vostok*, qui contient la liste presque exhaustive des ouvrages et des articles publiés sur le problème kurde jusqu'en 1932.

Signalons enfin qu'un collaborateur de la bibliothèque Saltykov-Ščedrine, N. Aleksanjan, prépare actuellement une autre bibliographie générale des ouvrages en langue kurde, publiés en U.R.S.S. Ce travail d'environ quatre-vingts pages doit être édité à la fin de 1960 à Érevan par l'Académie des Sciences d'Arménie.

II. — ORGANISATION SCOLAIRE

Nous ne connaissons aucune étude consacrée à l'organisation scolaire kurde en U.R.S.S. Nous savons que des écoles kurdes primaires et secondaires existent dans la République d'Arménie et, vraisemblablement aussi, en Georgie (une école kurde a existé en tous cas à Tbilisi avant 1928). En 1955, *Radio Baku* (émission du 20 juin 1955, en turc) faisait état de 57 écoles avec 800 élèves et 300 instituteurs kurdes en Arménie. Nous ignorons s'il y a des écoles kurdes en Azerbaïdjan (mais cela est peu probable). Au Turkménistan il n'y en a sûrement pas. A Érevan existe une chaire de kurde auprès de l'Institut pédagogique d'Arménie.

Un grand nombre de manuels scolaires à usage des écoles kurdes a été publié à Érevan, d'abord par des kurdologues arméniens. Parmi les premiers figurent les manuels de langue kurde de T. Maragulov (aïssor) et R. Drambjan (arménien) : *Kitêba êwel zimanê Kûrmancî* (premier livre de langue kurde), Érevan, 1929-1930 (en 2 volumes) et des mêmes auteurs, *Kitêba xwendinê zimanê Kûrmancî* (*Livre de lecture de la langue kurde*), Érevan, 1930, à l'usage des écoles primaires.

En 1932, Aşatur Khaçatrijan a publié une grammaire kurde (*Ziman Namê -ya Kurmancî*) adaptée en 1935 aux écoles secondaires. La même année une autre grammaire de S. Movsesijan *Gramatika Zimanê Kûrmancî* fut éditée à Érevan pour les écoles primaires.

A partir de 1936, les manuels de langue kurde sont publiés par des auteurs kurdes, tel Emine Avdal, dont le livre, *Kitêba Zimanê Kûrmancî*, adapté à toutes les classes des écoles primaires et secondaires, a connu plus de douze éditions entre 1936 et 1957.

D'autres manuels de lecture sont dûs à A. Ğindi (abécédaires et chrestomathies pour écoles élémentaires, grammaires pour écoles secondaires), à W. Nadiri (grammaire pour écoles primaires : *Zimanamê -ya Kûrmancî*, Érevan, 1947), etc.

Enfin depuis la guerre deux grammaires scolaires très complètes ont été publiées à Érevan par Kurdoev : en 1949, *Grammatika zimanê Kûrmancî ya kûrt* (Grammaire abrégée de langue Kurmanji), pour les classes de III^e et IV^e, et en 1956, *Grammatika zimanê Kordî -ser zaravê Kûrmancî* (Grammaire de langue kurde, dialecte Kurmanji).

Il faut signaler enfin les nombreuses traductions en kurde des manuels scolaires russes ou arméniens : mathématiques, histoire naturelle, géographie, physique-chimie, etc., qu'il serait impossible de citer en raison de leur nombre.

III. — TRAVAUX DE PHILOGOLOGIE

La Conférence de kurdologie d'Érevan en 1933 a donné le départ à l'étude scientifique de la langue kurde en Union soviétique en décidant la publication de dictionnaires et d'une grammaire historique de la langue kurde. Mais le véritable centre d'études philologiques a toujours été Léninegrad. Là, cette même année, parurent les premiers travaux scientifiques sur la philologie kurde, dûs à une équipe de chercheurs dirigée par Arab Şamilov et composée de K. Kurdoev et I. Cukerman : « Ob izafete v kurdskom jazyke » (De la particule enclitique dans la langue kurde) et « Kategorija roda v kurdskom jazyke » (De la catégorie du genre dans la langue kurde), publiés dans *Pismennost' i Revoljucija*, n° 1 (16), 1933.

En 1935, une autre équipe de chercheurs composée de A. Šamilov, K. Kurdoev et O. Vil'čevskij prépara, sur la base du cours de langue kurde de Kurdoev à la Faculté de philologie de l'Université de Léninegrad, une grammaire de langue kurde (en russe) qui ne fut pas publiée.

En 1939, furent soutenues à Léninegrad les premières thèses consacrées à la philologie kurde :

- Ju. AVALIANI, *Ličnye mestoimenija v kurdskom jazyke* (Les pronoms personnels dans la langue kurde).
 I. CUKERMAN, *Sklonenie imen suščestvitel'nyh v kurdskom jazyke* (La déclinaison des substantifs dans la langue kurde).
 K. KURDOEV, *Obrazovanie složnyh glagolov v kurdskom jazyke* (La formation des verbes composés dans la langue kurde).

Ces travaux furent suivis en 1950 par la thèse de Č. Bakaev, *Posleslogi kak sredstvo vyraženiya grammatičeskikh otnošenij v kurdskom jazyke* (Les suffixes en tant que moyen d'expression des relations grammaticales dans la langue kurde).

Plusieurs jeunes kurdologues de Léninegrad ont publié les résultats de leurs recherches sur la philologie kurde dans diverses revues de Léninegrad et de Moscou. Les plus importants sont :

- O. L. VIL'ČEVSKIJ, « K semantičeskoj paleontologii živyh jazykov Irana » (Au sujet de la paléontologie sémantique des langues vivantes d'Iran), in recueil A.K. N. S.S.S.R. Akademika N. Ja. Marra, Moscou, 1935.
 — « Vigezimal'nyj sčet v kurdskom jazyke » (La numération vigésimale dans la langue kurde), in recueil *Pamjati Akademika N. Ja. Marra*, Léninegrad-Moscou, 1938, pp. 67-76.
 — « Kurdsij termin « fälä » -rabočij, podenščik » (Le terme kurde « fälä » : ouvrier, journalier), *Jazyk i Myšlenie*, Léninegrad, t. V.
 — « Lingvističeskie materialy po istorii obščestvennyh form v Kurdistane » (Les matériaux linguistiques concernant l'histoire des formes sociales au Kurdistan), *Iranskije Jazyki*, t. I, Moscou-Léninegrad, 1945, pp. 13-30 (consacré à l'étude du terme kurde qäläs : « bandit », « brave »).
 I. CUKERMAN, « O nekotoryh svojstvah vtoričnoj fleksii v kurdskom jazyke » (Des quelques qualités de la flexion réitérative dans la langue kurde), *Jazyk i Myšlenie*, Léninegrad, t. II, 1948, pp. 364-375.
 — « Očerki kurdskoj grammatiki » (Esquisse de grammaire kurde), *Iranskije Jazyki*, t. II, Moscou-Léninegrad, 1950, pp. 78-145.
 — « Očerki grammatiki kurdsogo jazyka » (Esquisse de la grammaire de la langue kurde), *Trudy Instituta Jazykoznanij A.N. S.S.S.R.*, t. VI, Moscou, 1956, pp. 5-56. (Suite de l'article précédent, consacré à la morphologie des substantifs.)
 V. SOKOLOVA, « Novye svedeniya po fonetike iranskij jazykov » (Nouvelles données sur la phonétique des langues iraniennes), *Iranskije Jazyki*, t. II, 1950, pp. 10-14.
 — « Kurdsij jazyk » (La langue kurde), chap. II des *Očerki po fonetike Iranskij jazykov*, Moscou-Léninegrad, 1953. (Ces deux études sont consacrées au dialecte *Khorassanien* du Kurmanġi parlé dans la région de Firüzeh (R.S.S. du Turkménistan).)

- K. KURDOEV, « Numerativnye slova v kurdskom jazyke » (Les termes numériques dans la langue kurde), *Kratkie Soobščeniia Instituta Vostokovedeniia*, t. XXII, 1956.
- « K voprosu slovoobrazovaniia v kurdskom jazyke » (A propos de la formation des mots dans la langue kurde), *Voprosy Grammatiki i Istorii Vostočnykh Jazykov* (Problèmes de grammaire et d'histoire des langues orientales), Moscou-Léninegrad, 1958, pp. 109-142.
 - « O dvuh principah obrazovaniia složnykh slov podčinitel'nogo tipa v kurdskom jazyke » (Au sujet des deux principes de formation des mots complexes de type auxiliaire dans la langue kurde), *Kratkie Soobščeniia Instituta Vostokovedeniia*, t. XXIX, 1959, pp. 65-74.
 - « O značeniia i funkciih suffiksa -k (-aka) v kurdskom jazyke » (De la signification et des fonctions du suffixe -k (-aka) dans la langue kurde), *Issledovaniia po istorii Kul'tury narodov Vostoka. Sbornik v čest' Akademika I. A. Orbeli*, Moscou-Léninegrad, Ac. des Sc. de l'U.R.S.S., 1960, pp. 361-368.

Le même auteur a publié en 1957 la première grammaire scientifique de langue kurde :

Grammatika kur'dskogo jazyka, Moscou, 1957, 314 p. comportant en annexe cinq contes et poèmes en kurde transcrits en caractères latins et cyrilliques.

Enfin, en été 1960, Kurdoev a présenté au XXV^e Congrès des Orientalistes un rapport sur « la déclinaison objective et subjective des verbes transitifs dans la langue kurde » (*Ob'ektnoe i Sub'ektnoe sprjaženie perehodnogo glagola v kurdskom jazyke*), qui a été publié à Moscou en 1960 sous forme d'une petite plaquette de 9 pages.

A Moscou, B. V. Miller a, de son côté, publié un certain nombre de précieuses études sur la langue kurde :

- « Kurdskaia grammatika P. Bejdara », *Pismennost' i Revoliuciia*, Moscou, n° 1, 1933.
- « O polistadial'nosti iranskih jazykov » (Du caractère polystadial des langues iraniennes), *Sbornik Pamjati N. Ja. Marra*, Léninegrad, 1935. (Consacré à la place du kurde dans la famille des langues iraniennes.)
- « O nekotorykh problemah kurdskoj fonetiki » (Des quelques problèmes de la phonétique kurde), *Iranskie Jazyki*, t. II, 1950, pp. 61-78.
- « Obrazcy govora kurdov sovetskogo Azerbajžana » (Exemples du parler des Kurdes de l'Azerbajžan soviétique), *Trudy Inst. Jazykoznanija A.N. S.S.S.R.*, t. VI, Moscou, 1956, pp. 343-355. (Textes avec transcription latine et traduction russe, recueillis dans les villages de Minkend, Akbulag et Bozlu.)

A Miller est dû également l'article « Langue kurde » dans la première édition de la *Grande Encyclopédie soviétique*, t. XXXV et de l'*Encyclopédie Littéraire*, Moscou, 1931, pp. 753-754.

D'autres travaux philologiques dûs à la plume de Ju. Ju. Avaliani ont été publiés en Uzbekistan par l'Université de Samarkand :

- « K voprosu o vidovykh značeniiax prošedšego dlitel'nogo vremeni v Iranskih jazykah » (A propos de la signification des aspects du passé duratif

dans les langues iraniennes), *Trudy Uzbeksogo Gos. Un-ta*, Samarkand, 1955.

- « Vidovoe značenie prošedših nedlitel'nyh vremen v Iranskih jazykah (po materialam Kurdsogo jazyka) » (La signification des aspects des temps passés non duratifs dans les langues iraniennes (d'après les données de la langue kurde)), *Trudy Uzb-go Gos. Un-ta*, Samarkand, 1956.
- « Semantika prošedših nedlitel'nyh vremen v irakskih jazykah (po materialam Kurdsogo jazyka) » (La sémantique des temps passés non duratifs dans les langues iraniennes (d'après les données de la langue kurde)), *Naučnaja Sessija Uzb-go Gos. Un-ta*, Samarkand, 1956.
- « O vidovremennyh značenijah prežde-prošedšego vremeni v iranskih jazykah (po materialam Kurdsogo jazyka) » (Au sujet de la signification des aspects du plus-que-parfait dans les langues iraniennes (d'après les données de la langue kurde)), *Trudy Uzb-go Gos. Un-ta*, Samarkand, 1957.

Par ailleurs, un important effort a été accompli en U.R.S.S. dans le domaine de la publication des dictionnaires kurdes dont les premiers ont été publiés à Érevan par l'Académie des Sciences de la R.S.S. d'Arménie :

Xebernamê ji zimanê filejê-kûrmancî (Dictionnaire arménien-kurde), Érevan, 1933.

Xebernamê têrminologiaê (Dictionnaire terminologique), Érevan, 1938.

S. SIABANDOV et A. ČAČAN, *Xebernamê Ermenî-Kûrdî* (Dictionnaire arménien-kurde), Érevan, 1957 (23 000 mots).

Depuis 1957, des dictionnaires sont également publiés à Moscou :

I. O. FARIZOV, *Russko-kurdsij slovar*, Moscou, 1957 (30 000 mots).

Č. BEKO (BAKAEV) et I. A. ORBELI, *Xebernamê Kûrmancî-Rûsî* (Dictionnaire kurde-russe), Moscou, 1957 (14 000 mots, avec en annexe une grammaire abrégée de la langue kurde).

K. KURDOEV, *Kurdsko-russij slovar*, Moscou, 1960 (34 000 mots, 890 pages, avec en annexe une grammaire de la langue kurde).

IV. — ÉTUDES DE LA LITTÉRATURE ET DU FOLKLORE

L'étude du folklore et de la littérature classique kurdes (poèmes épiques et *dastans* lyriques) est menée simultanément à Érevan et à Léninegrad. Un grand effort a déjà été accompli qui a permis de réunir et de publier de nombreux textes.

Le premier travail important est dû à l'académicien I. A. Orbeli qui a fait éditer les textes kurdes recueillis par Hugo Makas dans la région de Mardin en Turquie : *Kurdische texte im Kurmanji Dialekt aus des Gegend von Mardin*, Léninegrad, Ac. des Sc., 1928.

Des textes de folklore ont été également recueillis par divers savants :

KURDOEV et CUKERMAN, « Kurdskie teksty », dans *Iranskie Jazyki*, t. II, 1950, pp. 29-61. (Texte en caractères latins d'un récit en prose *Abusetê ben Helal* et du poème *Mamê u Eîsê*; ce dernier poème a également été publié à Érevan en 1934 par Siras.)

- A. ĞINDI et K. ZAKARJAN, *Kilamêd kûrmanca* (recueil de chansons populaires kurdes, avec une préface de Zakarjan, texte kurde avec traductions arménienne et russe), Érevan, 1935.
- A. ĞINDI et AVDAL, *Folklore kûrmanca*, Érevan, 1936, deuxième édition en 1957 (en kurde et en arménien).
- A. ĞINDI, *Hikâiatêd Cimaeta kûrdîê* (Contes populaires kurdes), Érevan, 1959.
- CUKERMAN, « Tri kurdskie skazki » (Trois contes kurdes), *Issledovaniia po Istorii Kul'tury Narodov Vostoka -Sbornik v čest' Akademika I. A. Orbeli*, Moscou-Léninegrad, Ac. des Sc. de l'U.R.S.S., 1960, pp. 492-503 (texte kurde en caractères latins et traduction russe).

D'autres récits populaires ont été recueillis et publiés à Bakou par un instituteur kurde, A. Akhundov, sous le titre de *Bajdaga Swar* (Bakou, 1932).

Parmi les ouvrages consacrés aux grandes œuvres classiques kurdes, il faut signaler les études du poème *Mam et Zîn* d'Ahmed Khani (1511-1652) par Orbeli (introduction à l'ouvrage *Pamjatniki epohi Rustaveli* — Les œuvres de l'époque de Rustaveli), Léninegrad, 1938. Ce poème a été publié en 1938 par Vil'čevskij, *Mam i Zîn -Kurdskaia povest* (texte et traduction russe), Léninegrad, 1938 et a même été l'objet d'une thèse de M^{me} M.-B. Rudenko, *Poema kurdsogo poeta XVII -go veka Ahmed Khani « Mam i Zîn »*, soutenue à Léninegrad en 1955.

Le texte du poème épique *Siaband u Haĝe* a été publié par Samand Siabandov à Érevan en 1959, et cette œuvre constitue le sujet d'une thèse non encore publiée de M^{me} Nure Pulatova qui a réuni douze variantes du poème.

L'épopée *Kar u Kolik* a été choisie comme sujet de thèse par Ğindi qui a publié le texte des trente-trois variantes qu'il a recueillies sous le titre *Ker u Kûlk*, Érevan, 1941, tandis que le *dastan*, « Le Marchand de paniers » (*Zênbil Froš*) a été traduit par E. Dunaevskij et publié dans l'almanach *Tvorčestvo Narodov S.S.S.R.*, Moscou, 1937.

Arame Čačan a publié les œuvres du poète kurde du xvi^e siècle, Feqîhê Teyra, sous le titre de *Gölbihar (Roses de printemps)*, Érevan, 1957.

Plus récemment, M. B. Rudenko, spécialiste de la littérature classique kurde, a publié une brève étude sur la littérature kurde du Moyen Âge, intitulée : « K voprosu o kurdskoj literature » (Au sujet de la littérature kurde), *Issledovaniia po istorii kul'tury narodov Vostoka. -Sbornik v čest' Akademika I. A. Orbeli*, Moscou-Léninegrad, Ac. des Sc. de l'U.R.S.S., 1960, pp. 433-440¹⁵.

La littérature kurde soviétique, de création récente (elle date de l'introduction de l'alphabet latin) a déjà donné un très grand nombre d'ouvrages : poèmes, récits, romans¹⁶. Il est évidemment impossible d'en énumérer même les principaux. Rappelons seulement que tous les ouvrages à quelques rares exceptions près sont publiés à Érevan et que certains d'entre eux ont été traduits en arménien, en russe et en géorgien.

¹⁵ Nous savons aussi que l'Institut d'Orientalisme de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. prépare un recueil : *Issledovaniia i Materialy po Kurdskoj filologii i istorii* (Recherches et matériaux concernant la philologie et l'histoire kurdes) qui comportera un grand nombre de textes du folklore kurde.

¹⁶ Au Congrès des étudiants kurdes en Europe (août 1958), il a été annoncé que près de 1 500 ouvrages en langue kurde ont été publiés en U.R.S.S. au cours des trente dernières années. Les principaux écrivains kurdes soviétiques sont : Šamilov (romancier), Ğindi, Lazo, Qasekhe Myrad, W. Nadyri, Siras, etc.

Des anthologies d'écrivains kurdes ont été publiées à Érevan entre 1939 et ce jour sous le titre de *Efrandina Nivîskarêd Kûrmancêd Êrmenîstanê* (*Recueil des œuvres d'écrivains kurdes d'Arménie*), de *Efrandina nivîskared Kûrmancêd Sovetîye* (*Recueil des œuvres d'écrivains kurdes soviétiques*) et de *Nivîskarê Kûrmanca Sovetîe* (*Les écrivains kurdes soviétiques*), Érevan, 1954 (sous la direction de G. Galil).

Sur l'histoire de la littérature kurde post-révolutionnaire, nous ne possédons qu'un seul ouvrage : A. Gindi, *Littérature kurde de l'Arménie soviétique*, Érevan, 1954 (en arménien).

Enfin, il est utile de signaler une source précieuse pour suivre le développement de la littérature kurde contemporaine : le journal bi-hebdomadaire de langue kurde *Rêya Tazê* (*Voie nouvelle*) qui paraît depuis 1930 à Érevan (avec interruption entre 1938 et 1955) et qui publie assez régulièrement des récits, des nouvelles et des poèmes des écrivains kurdes d'Arménie. Une étude sur ce journal a été publiée en 1937 à Érevan sous le titre de *Rîya Tezê salêd 1931-1937* (*Reya Taze dans les années 1931-1937*, en kurde).

V. — ETHNOGRAPHIE — SOCIOLOGIE — ÉCONOMIE RELIGION — HISTOIRE — POLITIQUE

Il n'existe pas de travail soviétique d'ensemble sur l'ethnographie des Kurdes comparable au récent ouvrage du regretté Basil Nikitine, paru à Paris, mais seulement des études parfois fort intéressantes sur certains points particuliers.

A. LES KURDES DE L'UNION SOVIÉTIQUE

a) *Sur les Kurdes d'Arménie et de Géorgie*, on trouve quelques renseignements généraux dans les ouvrages de A. F. Ljajster et G. F. Čursin, *Geografîja Kavkaza* (Tbilisi, 1924, Kurdes, pp. 313-316) et *Geografîja Zakavkazja* (Tbilisi, 1929, Kurdes, pp. 299-304) ainsi que le travail de M. Šaginjan, *Sovetskoe Zakavkaz'e* (Léningrad, 1931, Kurdes, pp. 33-50).

Parmi les meilleures monographies, il importe de citer :

AS. AMBARJAN, *Kördere Sovetakan Haïastanun* (*Les Kurdes en Arménie soviétique*), Érevan, Société Arménienne pour la diffusion des connaissances politiques et scientifiques, 1957 (en arménien).

E. AVDAL, *Kurd Künö* (*La femme kurde*), Érevan, 1946 (en arménien).

— *Andrkoukazian Körderi Kentzakhö* (*Les mœurs des Kurdes de Transcaucasie*), Érevan, Ac. des Sc. d'Arménie, 1957, 248 p. (texte arménien avec un résumé en russe).

— *Obyčaj krovnoj mesti u Kurdov Zakavkaz'ja* (*La coutume de la vendetta chez les Kurdes de Transcaucasie*), Érevan, 1953 (thèse). Ouvrage essentiel sur la sociologie des Kurdes du Caucase.

O. L. VIL'ČEVSKIJ, « Materialy po istorii obščestvennyh form v Kurdistane » (Matériaux pour l'histoire des formes sociales au Kurdistan), *Sovetskaja Etnografîja*, n°s 5-6, 1932.

— « Ekonomika kurdskoj kočevoj sel'sko-hozjajstvennoj obščiny Zakavkaz'ja i prilegajuščih rajonov vo vtoroj polovine XIX -ago v. » (Économie de la communauté agraire nomade kurde de la Transcaucasie et des districts environnants dans la deuxième moitié du XIX^e siècle), *Sovetskaja Etnografîja*, 1936, n°s 4-5.

A. ŠAMILOV, « Kurdy Zakavkaz'ja » (Les Kurdes de Transcaucasie), *Revoljucija i Kul'tura*, Moscou, 1930, nos XV-XVI, pp. 86-89.

N. A. SMIRNOV, « Kurdskaia Ženščina » (La femme kurde), Moscou, 1927 (48 p.), collection *Truženica Vostoka*.

A. AVDAL, « Patronimija u Kurdov Armenii v XIX v » (La patronymie chez les Kurdes d'Arménie du XIX^e siècle), *Sov. Etn.*, n° 6, 1959, pp. 150-152.

b) *Les Kurdes d'Azerbaïdjan* ont été étudiés par B. V. Miller (sous l'angle linguistique — voir plus haut) et d'une manière assez détaillée par K. Bukšpan, *Azerbajganskije Kurdy*, Bakou, 1932, 92 pages avec cartes (étude des districts kurdes de Lačın, Kel'bagary et Nahrajj).

Deux autres petites monographies ont été publiées par E. Pčelina, « Po Kurdistanskomu uezdu Azerbajgana », *Sov. Etn.*, 1932, t. IV, pp. 108-121 et Čursin, « Azerbajganskije Kurdy (Etnografičeskie zametki) », *Izvestija Kavkazakogo Istoriko-Arheolog. Instituta*, Tiflis, 1925, t. III, pp. 1-16.

c) *La communauté kurde du Turkménistan*, la plus mal connue de toutes, a donné lieu à quelques brèves études, dont celles de Sokolova sur le dialecte khorassanien du Kurmanđi (voir plus haut). Une courte notice sur les résultats d'une expédition linguistique et ethnologique chez les Kurdes du Kopet-Dagh a été publiée dans la revue *Turkmenovedenie* d'Ašhabad, t. VII-IX, 1931. S. M. Gubanov a consacré, dans la même revue (t. V-VI, 1928, pp. 76-87), une étude sur l'élevage kurde dans la région de Firüzeh et l'on trouve quelques renseignements sur les Kurdes du Turkménistan dans l'ouvrage de A. I. Kožuhov, B. Ja. Mačinskij et E. I. Pabet, *Sovetskij Turkménistan*, Ašhabad, 1930 (p. 65 surtout).

d) Il faut noter enfin les études consacrées par les chercheurs soviétiques au très intéressant problème des *Yezidis*, à la secte des *Kizil-Bašs* et aux *et aux confréries soufies chez les Kurdes*.

Sur les Yezidis d'Arménie (Alagöz), nous avons l'article de O. Vil'čevskij, « Očerki po istorii ezidizma » (Esquisses sur l'histoire du yezidisme), *Ateist*, Moscou, avril 1930, n° 51, pp. 81-113 ; et surtout l'important travail de A. A. Semenov, « Poklonenie satane u peredne-aziatskikh Kurdov-ezidov » (L'adoration du diable chez les Kurdes-Yezidis de la Proche-Asie), *Bjulleten' Sredne Aziatskogo Gosud. Univ-ta*, Taškent, n° 16, 1927, pp. 59-90.

Il faut signaler également la référence aux Yezidis d'Arménie, dans l'ouvrage précité de M. Šaginjan (*Sovetskoe Zakavkaz'e*, Moscou-Léninegrad, 1931, pp. 33-40) et un roman de Čžimbe, *Sokrovišča Malek-Tauza* (*Les trésors de Malek-Taus*)¹⁷, Moscou-Léninegrad, 1928, édition *Zemlja i Fabrika*, 292 p.

Sur les Kizil-Bašs et les confréries soufies, nous avons l'importante étude de V. Gordlevskij, « Iz religioznoj žizni Kizil-Bašej v Maloj Asii » (Sur la vie religieuse des Kizil-Bašs d'Asie Mineure), *Novyj Vostok*, Moscou, 1922, t. I, pp. 259-278 ; l'article anonyme signé V-ij, « Social'no političeskaja rol' sektanstva i dervišizma v Kurdistane » (Le rôle politique des sectes et du dervichisme au Kurdistan), *Antireligioznik*, Moscou, 1931, t. XII, pp. 75-79 et enfin le petit article de A. Šamilov, précieux parce que fondé sur des observations personnelles, « Kurdskie derviši », *Ateist*, décembre 1930, n° 59, pp. 41-46.

Il n'existe pas de bibliographie générale sur les Kurdes en Union soviétique, mais K. Kurdoev a publié en 1952 une précieuse étude qui comble par-

¹⁷ *Malek-Taus*, « Ange Paon », nom donné par les Yezidis à Iblis, le Lucifer des chrétiens qu'ils adorent comme un ange de lumière.

tiellement cette lacune : « Zarubežnaja kurdskaia literatura o položenii Kurdiv v S.S.S.R. » (La littérature kurde de l'étranger sur la situation des Kurdes en U.R.S.S.), *Učenyje Zapiski Len. Gos. Un-ta*, 1952, fasc. 3, série orientaliste.

B. — LES KURDES DU MOYEN-ORIENT

I. Généralités

L'étude des populations kurdes des pays du Moyen-Orient n'a pas encore donné lieu en Union soviétique à la publication d'ouvrages d'ensemble. Dans le domaine ethnographique, il faut signaler l'article de Kurdoev, « Kurdy », dans l'ouvrage collectif *Narody Perednej Azii (Les peuples de la Proche-Asie)* sous la direction de N. A. Kisljakov et de Al. Peršič, Moscou, Ac. S., 1957 (Kurdes, pp. 242-261) et l'article de Lahuti Khan, « Kurdistan i Kurdy », *Novyj Vostok*, t. IV, 1923, pp. 58-71 (comportant un passage important sur les Yezidis). Quelques informations sur les Kurdes en général peuvent être glanées dans l'étude de S. I. Bruk, « Etničeskij sostav i razmeščenie naselenija v stranah Perednej Azii » (La composition ethnique et la répartition de la population dans les pays de la Proche-Asie), dans *Peredneaziatskij Etnografičeskij Sbornik*, I, Moscou, Ac. S., 1958, *Trudy Instituta Etnografii*, t. XXXIX, pp. 73-109.

Sur l'histoire générale des Kurdes du Moyen-Orient on ne peut citer, avant 1945, que l'article de Kurd Oglu, « Kurdy i imperiaлизм », dans *Bjulleten pressy Srednego Vostoka*, Taškent, 1932, n° XIII-XIV, pp. 94-118 (les Kurdes dans les guerres 1828-1829, 1853-1856 et 1877-1878, les Kurdes et la politique tsariste avant 1914, la guerre de 1914-1918, les Kurdes et la politique anglaise) et quelques brèves informations parues dans la presse, par exemple la petite étude de L. Gotfrid, « Social-fašizm o kurdskom voprose » (Le social-fascisme au sujet du problème kurde), *Bjulleten pressy Sr. Vostoka*, 1932, n° XIII-XIV, pp. 118-120 (sur la position de la II^e Internationale face au problème kurde).

Depuis 1945 la situation a bien changé et plusieurs études de synthèse ont déjà été publiées ou sont en voie de l'être. Parmi les plus intéressantes, il faut citer celle de N. H. Mahmudov, *Kurd Joghovurd (Le peuple kurde)*, Érevan, 1959, 258 p. (en arménien) qui est la première tentative faite en Union soviétique de donner un aperçu d'ensemble de l'histoire du peuple kurde et surtout la thèse de doctorat présentée à l'Université de Léninegrad par S. Šamzini sur le mouvement de libération nationale du peuple kurde (*Nacional'no osvoboditel'noe dvizhenie Kurdsogo naroda*). Ce travail important, non encore édité en russe, nous est connu par les passages traduits en arabe et publiés par le journal *Khebat* de Bagdad (Iraq), organe du Parti démocrate kurde sous le titre *Al-Harakat al-Qawmiyat al-Tahririyat al-Sha'b al-Kurdi*.

Sur l'histoire de l'époque féodale, l'Académie des Sciences d'Érevan prépare une édition scientifique de la chronique *Sharaf Nameh* (traduite du persan, textes russe et kurde).

Signalons enfin une importante et précieuse bibliographie des périodiques et non périodiques Kurdes du Moyen-Orient entre 1900 et 1945 de O. Vil'čevskij : « Bibliografičeskij obzor zarubežnyh Kurdskih pečatnyh izdanij v XX stoletii » (Aperçu bibliographique des éditions imprimées kurdes de l'étranger au xx^e siècle), *Iranskie Jazyki*, t. I, pp. 147-181.

2. *Études régionales.*

Si l'on n'a pas encore publié de grandes études d'ensemble sur les Kurdes du Moyen-Orient, on trouve de nombreuses et intéressantes monographies régionales.

a) *Les Kurdes d'Iran.*

Parmi les études démographiques et sociologiques d'avant-guerre, on note l'article de E. Vostrov, « Plemena Irana i plemennaja politika iranskogo pravitel'stva » (Les tribus de l'Iran et la politique tribale du Gouvernement iranien), *Materialy po Nacional'no-kolonial'nym problemam*, fasc. 34, Moscou, 1936, pp. 190-232 (Kurdes, pp. 201-211). Cette étude s'appuie sur l'ouvrage de Masud Keihan, *Geografija-jé-Mofassal-é-Irán* (3 volumes, Téhéran, 1313 = 1933-1934, en persan) et surtout sur les rapports consulaires russes publiés à Moscou en 1933 sous le titre : *Severnaja Persija (Konsul'skie doklady)* et contient la liste détaillée des tribus kurdes.

Mais la majeure partie des travaux est postérieure à 1945, grâce aux renseignements recueillis dans le Kurdistan iranien par les spécialistes russes pendant la guerre — époque où les armées soviétiques occupaient l'Iran du Nord.

En juin 1953, T. T. Aristova a défendu, à l'Institut d'Ethnographie de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., une thèse sur les Kurdes d'Iran, dont un résumé a été publié dans les *Krathie Soobščeniia Instituta Etnografii*, 1954, pp. 98-104, sous le titre : « Kurdy Irana ». Elle a également publié une excellente étude sociologique : « Očerki kul'tury i byta kurdsikh krestjan Irana » (Esquisses de la culture et des mœurs des paysans kurdes d'Iran), *Peredneaziatskij Etnografičeskij Sbornik*, I, Moscou, *Trudy Instituta Etnografii*, t. XXXIX, 1958, pp. 223-258. Un compte rendu en a été fait par B. Nikitine dans *L'Afrique et l'Asie*, Paris, 2^e trimestre 1959, n° 46, pp. 54-55.

L'économie kurde a été étudiée par A. I. Kelaveš dans sa thèse soutenue à l'Académie des Sciences d'Azerbaïdjan : *Agrarnye otnošenija v sovremennom Iranskom Kurdistane*, Baku, 1954.

D'autre part nous connaissons plusieurs monographies sur certaines tribus kurdes :

G. M. PETROV, « Nekotorye dannye dlja harakteristiki Kurdiv Sengabi v Irane » (Quelques données pour caractériser les Kurdes Sengabis en Iran), *Sovetskaja Etnografija*, 1952, n° 1, pp. 113-119 (tribu sédentaire de la région de Kermanschah).

A. P. KOLPAKOV, « Kurdscoe plemo Guran » (La tribu kurde de Guran), *Sov. Etn.*, 1949, n° 4, pp. 178-179 (tribu de la région Kermanschah-Qasr-é-Shirin).

— « Kurdscoe plemo Ėelalvend » (Tribu kurde des Ėelalvends), *Sov. Etn.*, 1951, n° 3, pp. 164-166 (tribu de la région de Dinavâr).

O. L. VIL'ČEVSKIJ, « Mukrinskie Kurdy. Etnografičeskij Očerok » (Les Kurdes Mukris. Esquisse ethnographique), *Peredneaziatskij Etnografičeskij Sbornik*, Moscou, *Trudy Instituta Etnografii*, t. XXXIX, 1958, pp. 180-222. (Importante étude sur une fédération tribale kurde de la région de Mahabâd; un compte rendu en a été donné par B. Nikitine dans *L'Afrique et l'Asie*, Paris, 2^e trimestre 1959, n° 46, pp. 53-54.)

L'histoire récente des Kurdes d'Iran et le développement de leur mouvement national ont donné lieu à plusieurs études dont l'article de :

K. KURDOEV, « Fal'sifikacija istorii Kurdov v persidskoj buržuaznoj istoriografii » (La falsification de l'histoire des Kurdes dans l'historiographie bourgeoise iranienne), *Istorija i filologija stran Vostoka*, Léninegrad, 1950

et trois thèses présentées devant les Académies des Sciences de Moscou et de Bakou :

G. AKOPOV, *K voprosu o nacional'noj konsolidacii Kurdov v Irane (Au sujet de la consolidation nationale des Kurdes d'Iran)*, Moscou, 1952.

I. O. FARIZOV, *Mesto nacional'no-osvoboditel'nogo dviženija Kurdov v bor'be narodov Bližnjago i Srednjago Vostoka protiv imperializma (1945-1946) La place du mouvement de libération nationale des Kurdes dans la lutte des peuples du Proche et du Moyen-Orient contre l'impérialisme*, Moscou, 1953 (consacré à la République de Mahabâd et aux Kurdes d'Iraq).

R. GAZIEV, *Kurdistskaja demokratičeskaja partija-organizator i rukovoditel' nacional'no-osvoboditel'nogo dviženija v Iranskom Kurdistane 1945-1946 (Le Parti Démocrate kurde — organisateur et dirigeant du mouvement de libération nationale dans le Kurdistan iranien 1945-1946)*, Bakou, 1954.

Il faut signaler enfin quelques petites études ou notices d'avant-guerre qui conservent encore un certain intérêt :

ANONYME, « Makinskoe Khanstvo » (Le Khanat de Maku)-étude d'une principauté azerie-kurde de l'Iran du Nord-Ouest pendant la guerre mondiale, *Novyj Vostok*, Moscou, 1952, n° 1, pp. 334-349.

A. SULTAN-ZADÉ, « Vtoroj S'ezd Iranskoj Kompartii » (Deuxième Congrès du Parti Communiste d'Iran), *Kommunističeskij Internacional*, Moscou, n° V (24) du 16 décembre 1927, pp. 30-36 (avec, entre autres, le texte de la résolution sur le problème kurde, pp. 33-34).

ANONYME, « Delo Ğaffar-Sultana i Kurdsogo predstavitel'stva v Meğlise » (L'affaire de Ğaffar-Sultan et de la représentation kurde au Medjliss), *Materjaly po nac-kolonial'nym problemam*, Moscou, 1932, n° 11, pp. 26-27.

V. BEREZIN, *V Ğürgenskoj doline. Očerķ turkemo-kurdsogo vosstanija v 1924-1926 gg. (Dans la vallée de Ğürgen. Histoire du soulèvement turkméno-kurde de 1924-1926)*, Moscou, 1931, 79 pages (sur le soulèvement des Kurdes du Khorassan, avec une étude géographique et administrative de la région par D. Rusinov et 5 schémas).

b) Les Kurdes de Turquie.

L'étude de la communauté kurde de Turquie est moins avancée que celle de l'Iran.

Les rares études ethnographiques datent toutes des années 20 et 30 :

N. ABOLIN, « Nacional'nyj sostav Turcii » (La composition nationale de la population de Turquie), *Novyj Vostok*, n° VII, 1925.

V.-J., « K agrarnym otnošenijam v Kurdistane » (Au sujet des rapports de production dans l'agriculture au Kurdistan), *Agrarnye Problemy*,

- Moscou, 1932, t. I-II, pp. 115-131 (avec un schéma des principales tribus kurdes de Turquie et un bref aperçu sur l'économie des tribus nomades).
- KIZIL KHAN, « Opportunističeskie izvraščeniya agrarnogo voprosa v Turcii » (Les déformations opportunistes du problème agraire en Turquie), *Revolucionnyj Vostok*, Moscou, 1930, t. IX-X (pp. 176-177) (sur la politique agraire dans le Kurdistan turc).
- A. D. NOVIČEV, « K voprosu o feodalizme v Tureckom Kurdistane » (A propos du féodalisme dans le Kurdistan turc), *Bibliografija Vostoka*, Moscou, n° 2-4, 1934, pp. 54-64.

Plus nombreuses sont les études consacrées à l'histoire politique des Kurdes de la Turquie Orientale entre 1918 et 1930 :

- ANONYME, « Kemalizm segodnja » (Le Kémalisme aujourd'hui), *Bližnij Vostok*, Bakou, n° 2-3, 1931 (sur les Kurdes, pp. 33, 42, 65-66).
- ANONYME, « Za nezavisimyj Kurdistan » (Pour le Kurdistan indépendant), *Bjulleten pressy Sr. Vostoka*, Taškent, 1931, n° 11-11 (soulèvement de Salar-ud-Dowlèh en 1927).
- M. POGORELOV, « Kurdsij vopros » (Le problème kurde), *Vojna i Revoljucija*, Moscou, 1925, n° 3, pp. 138-153 (soulèvement de 1925 avec une carte des tribus kurdes et le croquis des soulèvements).
- F. A. RASKOL'NIKOV, « Kontrevoljucionnoe vosstanie v Turcii » (Le soulèvement contre-révolutionnaire en Turquie), dans le recueil *Turcija v bor'be za nezavisimost'* (*La Turquie en lutte pour l'indépendance*), de Pavlovič, Gurko-Krjažin et Raskol'nikov, Moscou, 1925, pp. 145-151.
- V. TAGI-ZADE, « O reakcionnom vosstanii v Kurdistane, Kemalistskoj presse i Lourense » (Au sujet du soulèvement réactionnaire au Kurdistan, de la presse kémaliste et de Lawrence), *Bjulleten pressy Sr. Vostoka*, Taškent, 1930, n° 8-9, pp. 61-70.
- K. VASIL'EV, « Pričiny i divižuščie sily Kurdsikh vosstanii » (Les causes et les mobiles des soulèvements kurdes), *Agrarnye Problemy*, Moscou, 1931, n° 9-10, pp. 98-114 (avec schémas des soulèvements kurdes après 1918).
- V- 11, « Turcija na perelome » (La Turquie au tournant), *Novyj Vostok*, Moscou, n° 29, 1931, pp. 32-34 (soulèvement de 1930).
- ANONYME, « Vosstanije v Kurdistane » (Soulèvement au Kurdistan), *Bjulleten pressy Sr. Vostoka*, Taškent, 1931, n° 12, pp. 13-14 (soulèvement de 1930).

Parmi les études postérieures à 1945 qui traitent des Kurdes de Turquie, on ne peut guère citer que l'ouvrage de D. S. Zavriev, *K novejšej istorii severo-vostočnykh vilajetov Turcii* (*A propos de l'histoire récente des vilayets nord-est de la Turquie*), Tbilisi, 1947.

c) Les Kurdes d'Iraq et de Syrie.

Sans contact direct avec les Kurdes d'Iraq — au moins jusqu'à la Révolution iraquienne de 1958, les chercheurs soviétiques n'ont entrepris que récemment l'étude de cette intéressante communauté. Aussi ne peut-on guère citer que le travail de L. N. Kotlov, *Nacional'no-Osvoboditel'noe Vosstanie 1920 goda*

v Iraké (Le soulèvement de libération nationale de 1920 en Irak), Moscou, Ac. des Sciences, Institut de l'Orientalisme, 1958, 214 pages, dont une importante partie est consacrée au problème kurde. Une analyse détaillée de cet ouvrage a été faite par Basilé Nikitine dans *L'Afrique et l'Asie*, Paris, 2^e trimestre 1956, n° 46, pp. 519-553 ; ainsi que l'ouvrage déjà mentionné (à propos de l'Iran) de I. O. Farizov.

Sur les Kurdes de Syrie, un seul court article a été publié avant la guerre dans le *Bjulleten pressy Srednego Vostoka* (Taškent, novembre 1929, n° 3 (11), pp. 80-82) sous le titre « Talisman protiv kurdskih nabegov-protokol o pograničnom nadzore, ustave i pošlinah i kontrole nad kočevymi narodnostjama meždu Turcije i Sirije » (Un talisman contre les incursions kurdes — le protocole turco-syrien concernant la surveillance frontalière, le statut, les droits de douane et le contrôle des populations nomades).

CONCLUSION

Si l'on veut dresser le bilan des recherches kurdologiques en Union soviétique depuis la Révolution, on ne peut manquer d'être frappé par l'essor de cette discipline, encore si peu développée dans les autres pays. Dans le domaine de la linguistique proprement dite, la kurdologie soviétique tient l'une des premières places dans le monde. Aucun autre pays ne dispose encore d'une pléiade comparable aux équipes de linguistes soviétiques, qui, les premiers, ont entrepris et mené à bien l'étude scientifique de la langue kurde. Selon l'expression heureuse de K. Kurdoev, grâce à leurs efforts, « la kurdologie, autrefois branche secondaire de l'iranologie, est devenue une discipline autonome de l'orientalisme ».

Dans le domaine de l'ethnographie (à l'exception des excellentes études sur les Kurdes d'Iran) et surtout dans celui de l'histoire récente, la kurdologie soviétique n'a pas encore produit d'œuvres d'un intérêt comparable à celui des travaux précédents. Mais il semble qu'un important effort est fait actuellement pour combler cette lacune.

La kurdologie soviétique tient en revanche une place exceptionnelle dans le domaine de la recherche folklorique et dans celui de l'étude systématique de la littérature classique kurde. Il est permis d'affirmer que les travaux entrepris depuis la guerre par les jeunes kurdologues soviétiques sur les épopées kurdes ne manqueront pas d'enrichir substantiellement l'histoire de la littérature orientale du Moyen Age.

A. BENNIGSEN.

Paris, juin 1960.

Le Gérant : Louis VELAY.